

FAUT-IL ACHEVER CLAUSEWITZ ?

Capitaine de corvette Pierre Dulac

Sous la direction du

Colonel Hervé Pierre

RESUMÉ

Le projet initial de Carl Von Clausewitz consistait à saisir l'essence de la guerre afin d'en isoler les invariants dégagés de toute contingence. Les principes qu'il a exhibés constituent avec le traité intitulé *De la guerre* un paradigme de la pensée stratégique, un véritable bréviaire pour les chefs militaires même s'il a été et reste toujours très commenté, encensé ou vilipendé. En outre, par son ampleur et la démarche philosophique portée par Clausewitz, *De la guerre* s'est imposé en tant que classique intemporel de la philosophie politique. Mais il y a de cela dix années, René Girard publiait *Achever Clausewitz*. Dans cette exégèse inégalée de *De la guerre*, Girard en décryptait le sens caché à l'aune de sa propre réflexion. Derrière la pensée stratégique clausewitzienne sourd une vision apocalyptique : avec la modernité, la violence mimétique se déchaîne jusqu'à une fatale montée aux extrêmes. En prétendant achever Clausewitz, Girard parachevait par la même occasion son œuvre propre. De fait, Clausewitz achevait Girard en retour, ironiquement comme par l'entremise d'une pure relation mimétique. Ainsi *De la guerre* se révèle-t-il en oracle pour le lecteur attentif, et Clausewitz se fait l'accoucheur de réflexions primordiales. En définitive, si *De la guerre* peut et doit être questionné, sa pertinence renouvelée s'énonce avec acuité. A partir des concepts retenus par la lecture girardienne (trinité, action réciproque, montée aux extrêmes), ainsi que grâce à l'approche clausewitzienne de l'incertitude, nous avons tenté de montrer qu'il était possible de comprendre le monde depuis son origine. Et surtout, le système explicatif mis en place énonce la marche actuelle du monde vers l'abîme, annoncée par Clausewitz puis reprise et scandée par Girard. Cette crainte qui s'incarne aujourd'hui dans les périls contemporains dont nous tentons de montrer, à l'ombre de nos maîtres, l'origine, la logique mais peut être aussi le funeste aboutissement.

ABSTRACT

Carl Von Clausewitz's initial project was to grasp the essence of war in order to isolate its invariants from all contingencies. The principles he exhibited constitute with the treatise entitled *De la guerre* a kind of paradigm of strategic thought, a true breviary for military leaders even if it has been and still is highly commented, praised or vilified. Moreover, by its scale and the philosophical approach being offered by Clausewitz, *De la guerre* has emerged as a timeless classic of political philosophy. But ten years ago, René Girard published *Achever Clausewitz*. In this unequaled exegesis of the war, Girard deciphered the hidden meaning by the yardstick of his own reflection. Behind Clausewitzian strategic thinking, there is an apocalyptic vision: with modernity, mimetic violence is unleashed to a fatal rise to extremes. In claiming to complete Clausewitz, Girard at the same time completed his own work. In fact, Clausewitz completed Girard in return, ironically as though through a pure mimetic relationship. Thus, *De la guerre* reveals itself as an oracle for the attentive reader, and Clausewitz is the midwife of primordial reflections. In the end, if *De la guerre* can and must be questioned, its renewed relevance is sharply stated. From the concepts retained by the Girardian reading (trinity, reciprocal action, rise to extremes), as well as thanks to the Clausewitzian approach of uncertainty, we have tried to show that it was possible to understand the world from its origin. And above all, the explanatory system put in place enunciates the current march of the world towards the abyss, announced by Clausewitz then resumed and punctuated by Girard. This fear is incarnated today in the contemporary perils which we try to show, in the shadow of our masters, the origin, the logic but also the fatal outcome.

Prolégomènes

La question « Faut-il achever Clausewitz ? » fait clairement référence à la dernière exégèse majeure de Clausewitz par René Girard. *Achever Clausewitz* est assurément une œuvre fascinante. Elle discerne en particulier dans les écrits du stratège prussien nombre de réflexions qui s'inscrivent hors du champ de la stratégie pure. *De la guerre* est une œuvre littéraire marquée par le romantisme allemand. Une œuvre de philosophie politique qui, bien évidemment ou tout du moins en apparence, a pour objet central d'étude le domaine de la guerre. Mais en se focalisant habilement sur la fin davantage que sur les moyens, *De la guerre* est devenu un classique intemporel qu'il convient de questionner à chaque évolution stratégique. Certes, Clausewitz décrit avant tout l'actualisation et le devenir de la guerre à partir de la Révolution française, et presque exclusivement au prisme de la rivalité franco-allemande. A côté de la guerre absolue, idéale en tant que pure conformité à son modèle, il pressent l'idée de guerre totale qui atteindra son acmé avec la Seconde Guerre mondiale, cependant qu'Hiroshima ouvre en 1945 une nouvelle ère de la stratégie (ou de la non stratégie...).

*

La force intemporelle du grand œuvre clausewitzien fait que son étude attentive resurgit régulièrement, certains stratèges pensent y déceler des éléments qui valident leurs propres théories, d'autres s'inscrivent en faux contre les idées du stratège prussien. D'autres encore ne retiennent que ce qui les intéresse, par exemple le primat (moral) de l'offensive (version Foch) alors que Clausewitz insiste sur les spécificités positives de la guerre défensive. *De la guerre* sert bien souvent de réceptacle, ou plutôt de révélateur, aux successives pensées stratégiques. En cela, son importance est absolument fondamentale et sa capacité d'influence garde aujourd'hui encore toute sa pertinence.

La dernière grande phase de questionnement de la pensée clausewitzienne survient après le 11 septembre : le dernier Clausewitz est considéré par beaucoup comme le penseur de l'incertitude. Quelques années plus tard, René Girard s'estime en mesure de "l'achever", il déchiffre *De la guerre* qui fait écho à sa grande théorie explicative du monde.

A un premier niveau de lecture, purement militaire (stratégique/opératif), Clausewitz délivre un certain nombre de concepts considérés comme fondamentaux pour le chef militaire : la nécessité de s'interroger aussi bien sur la nature de la guerre à conduire que sur son ennemi ainsi que les buts qu'il recherche, la guerre comme instrument politique, la dialectique affrontement des volontés/tribunal de la force, la victoire toujours envisageable du faible au fort (petite guerre, asymétrie), les notions de point culminant et de centre de gravité, le duel et la bataille décisive... Certes ce dernier point peut être discuté à l'aune de l'art opératif soviétique, alors que Svietchine, héritier de Clausewitz, et Triandafillov s'appuient par contre beaucoup sur le point culminant garant du succès d'une opération dans la profondeur. De même avec le surgissement du nucléaire qui voit la "position" de la bataille totalement transformée, puisqu'elle est rejetée au second plan, démonétisée. Le général Beaufre, avec la généralisation de la guerre confondue aux domaines politiques, économiques et sociaux, n'y voit plus qu'une simple branche de l'arbre de la guerre.

A la différence de ses contempteurs zélés, de Liddell-Hart à Van Creveld, Clausewitz fournit avec *De la guerre* une œuvre à portée universelle. On lui reproche parfois de contenir dans le même temps certains concepts mais également leur contraire. Cela se vérifie parfois, mais demande davantage d'implication au lecteur. L'œuvre a été écrite sur plus de dix ans et publiée à titre posthume, le début (Livre I) contient les dernières réflexions du stratège, mais sa mort a interrompu la révision complète des sept autres livres du traité. Et comme le dit Hegel, contemporain de Clausewitz, « C'est une erreur de prétendre que la contradiction n'existe pas, car c'est dans la douleur du vivant qu'elle trouve son existence réelle ».

Nous l'avons dit, *De la guerre* est une œuvre inachevée et posthume dont l'écriture s'échelonne sur de nombreuses années. On sait que le Livre I fut écrit en dernier et qu'il aurait dû induire une réécriture des parties ultérieures, on y attachera de ce fait plus d'importance, même s'il semble à la fois reprendre et répondre à l'ultime Livre VIII. Les notions qui sont expressément développées dans ce premier chapitre ont retenues toute l'attention de René Girard. Elles sont à la base de la majeure partie de la réflexion qui est conduite ici. Elles concernent en particulier le duel, la trinité, l'action réciproque et bien évidemment la montée aux extrêmes et la violence qui la sous-tend. Girard prétend que la violence court dans *De la guerre* et sous-tend toute l'architecture du système clausewitzien. Comme Hervé Couteau-Bégarie l'a écrit il y a de cela dix ans, ces idées pourraient permettre de comprendre le monde actuel qui est de plus en plus violent. Alors que celle-ci a subi de nombreuses mutations, on sera davantage tenté de parler d'états de violence. Cette vision est battue en brèche par de nombreux auteurs, souvent proches des néoconservateurs. L'ouvrage récent de Steven Pinker, « La part d'ange en nous », instruit la thèse inverse d'une

disparition progressive de la violence. Bien que réconfortante, les nombreux biais, historiques et méthodologiques, qui l'accompagnent dévoilent une idéologie du type fin de l'histoire.

*

La question posée pourrait se reformuler ainsi : Clausewitz aide-t-il à comprendre le présent de la guerre, permet-il d'envisager son futur, et plus largement et de manière plus originale et surtout plus profonde, permet-il de tirer des leçons sur l'évolution monde actuel ainsi que les périls qui le menacent?

Certaines de ses idées résonnent toujours avec acuité telles que les notions fondamentales que René Girard a récemment exhumées puis portées en pleine lumière : le duel, la réciprocité, la guerre défensive, et bien entendu la montée aux extrêmes. La lecture girardienne discrédite la perspective aronienne qui s'inscrit dans l'orbe du sens de l'histoire hégélien et subit fortement l'influence de la guerre froide et de la voûte stratégique de la dissuasion. Aussi les idées clausewitziennes, version Girard, aident-elles à penser le terrorisme actuel, d'obédience islamiste et de perspective eschatologique, et le conflit qui en découle et qui s'entend comme une opposition éminemment asymétrique : chacun mène sa propre guerre défensive qui dégénère en montée aux extrêmes, la victimisation croissante de l'agressé répondant à la diabolisation croissante de l'agresseur. Il s'agit de la reformulation des confrontations idéologiques qui ont opposé les peuples aux XIX et XXème siècles. Il est peut être possible d'aller un peu plus loin que le maître ne l'avait fait il y a dix ans avant l'avènement de Daech.

Au-delà du terrorisme contemporain, il semble pertinent de s'interroger sur l'application de ce concept aux grandes questions de géopolitique contemporaines : le péril climatique, l'affrontement latent Occident/Orient et son actualisation États-Unis/Chine au prisme du piège de Thucydide. L'affrontement États-Unis (Thalassocratie&Rimland)/Russie (Heartland) ou la Fitna peuvent aussi se révéler au travers de ce schéma explicatif.

Clausewitz s'interroge également sur la fin du duel, ou plutôt sa reconfiguration, et des guerres dites en dentelles qui servaient à canaliser la violence ; Girard fait l'analogie avec le sacrifice du bouc émissaire. Il conviendra de s'interroger au sujet du devenir de cette violence dans le monde contemporain et voir si Clausewitz peut nous être utile en gardant toujours à l'esprit que la notion de montée aux extrêmes n'est jamais loin.

Ensuite, l'acception récente de Clausewitz en tant que penseur de l'incertitude doit également être questionnée. L'un des points d'intérêt fondamentaux, à mon sens, développé par Clausewitz, et pleinement afférent aux concepts de friction et de brouillard de la guerre, est que toute approche technique destinée à réduire l'incertitude (de la guerre, mais pas que, puisque guerre et politique se

confondent et que tout est politique) est vouée à l'échec. Or, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, nous assistons à l'entrée dans l'ère du nucléaire qui vitrifie avant tout la stratégie et laisse libre champ à la prolifération de la tactique dans tous les domaines : de la COIN à la recherche opérationnelle mais aussi dans la gestion de tous les types d'organisation. En particulier, afin d'empêcher la reproduction des cataclysmes du premier XXème siècle, des solutions techniques vont se mettre en place afin de circonscrire l'incertitude qui se nourrit des passions humaines. En première approximation, on peut considérer le chaînage grossier qui part de la philosophie analytique jusqu'à l'intelligence artificielle en passant par la cybernétique. Avec la montée de la cybernétique, sous-tendue par une nouvelle idéologie d'essence ultralibérale mortifère qui sera explicitée, s'instaure progressivement le règne de « la gouvernance par les nombres ». Dans le domaine militaire, on pense en particulier à la RMA, rapidement inopérante, aux déboires successifs des américains en Asie, avec déjà, l'absurde body count au Viêt Nam et les non moins absurdes idées des Whizz Kids. Dans le domaine économique, on pense à une "science" économique en capilotade. Clausewitz n'avait pas identifié le vaste mouvement de la Technique (qui ne serait théorisé qu'à partir d'un siècle plus tard avec Heidegger, Anders ou Ellul) mais son intuition était juste. Bien souvent Clausewitz est lu mais mal compris, ou alors ses idées ne sont tout simplement pas retenues (et même s'il n'en est pas toujours l'unique promoteur). Sur cet exemple précis, mais au combien important, sa relecture paraît nécessaire voire primordiale.

Une autre notion sera abordée car elle recèle certainement de fortes potentialités; Clausewitz pense la guerre sur un mode trinitaire. Les interprétations stratégistes de cette trinité varient d'ailleurs selon les auteurs alors que certains « déséquilibrent » cette structure. Évidemment, Clausewitz appartient à une civilisation indo-européenne où l'on compte tout par trois, cf. Georges Dumézil (structure psychologique particulière des peuples de cette origine) : depuis la structure tripartite de l'âme platonicienne (épithumétikon/thumos/logistikon), et la Trimurti védique au triptyque Liberté/Égalité/Fraternité de notre République (ou la version russe autocratie/orthodoxie/narodnost), à celui de Carl Schmitt ennemi total/guerre total/État total, en passant évidemment par le Père, le Fils et le Saint-Esprit (où l'on comprend que l'Esprit saint, indispensable aux indo-européens, ait empêché le christianisme de s'implanter en zones sémitiques...où on compte tout sur le mode unaire car la structure psychologique y est davantage adaptée). On verra le risque fondamental que fait peser sur notre civilisation un possible branchement sur le binaire. Si la trinité est pour nous si importante, c'est que le lien entre moi et l'autre est réglé par une autorité en surplomb, transcendante/immanente, sur laquelle se bâtissent les sociétés occidentales et sans laquelle elles se désagrègent. Or, pour synthétiser, le monde (post)moderne est devenu binaire, dominé par les nombres : le 0 et le 1 de la cybernétique qui créent un nouveau Royaume, celui de « la gouvernance par les nombres ». Il a évidé le lien

transcendantal (ou d'immanence) qui laisse les individus dans une relation d'indifférenciation basées sur des actions mimétiques/réciproques et qui ne peut fatalement déboucher que sur la montée aux extrêmes prophétisée par Clausewitz.

*

Du point de vue stylistique, voire théologique, la structure de *De la guerre* en ferait une sorte d'anti-chiasme, ou bien de chiasme inversé. Aussi le message principal n'est-il dévoilé, non pas au centre comme de manière usuelle dans un chiasme, mais répété aux Livres I et VIII, alors que les Livres centraux, plus techniques, moins profonds, voire parfois ancillaires, ne seraient là qu'afin de masquer les idées et les intuitions centrales de Clausewitz. Le fait que Girard voit finalement *De la guerre* comme une sorte d'annonciation de l'Apocalypse ne doit dès lors pas surprendre, la structure en chiasme ayant servi dans l'Antiquité à construire de nombreux textes bibliques. Si Girard n'en parle pas, il est tentant de tracer un parallèle entre cette structure en anti-chiasme et le fait que selon Girard, le livre masque les idées sous-jacentes de montée aux extrêmes et de réciprocité, autre nom du mimétisme. Pour lui, la montée aux extrêmes, escalade fatale de la violence, est forcément apocalyptique. Et cette escalade s'opère grâce au processus généralisé d'indifférenciation. Et selon une perspective religieuse, il s'agit de la marque terrestre de Satan.

Cette notion de montée aux extrêmes est fondamentale. Elle traduit la perception de Clausewitz d'une violence rémanente prête à sourdre et à tout dévaster. Elle court en permanence sous le texte clausewitzien. Les résurgences de ce flot souterrain sont d'autant plus frappantes pour Girard qu'elles résonnent profondément avec ses propres concepts. Ainsi, en un sens, si Girard a prétendu achever Clausewitz en mettant à nu l'architecture sous-jacente à sa pensée, Clausewitz achève-t-il de même réciproquement le grand œuvre girardien en permettant la convergence des intuitions de Girard vers la notion centrale de montée aux extrêmes. Achèvement donc du mimétisme sur lequel fait fond René Girard depuis cinquante ans. C'est au prisme de la lecture de *De la guerre* que Girard pose la pierre angulaire de son œuvre. Durant les dernières années de sa vie, il n'écrira plus d'œuvre marquante. Clausewitz lui aura servi d'ultime révélateur, il l'aura accouché à lui-même, tout autant que l'inverse. La pertinence de l'œuvre clausewitzienne n'en est pas seulement renouvelée, mais pour ainsi dire, prouvée durablement.

L'universalité de *De la guerre* en fait une œuvre à redécouvrir constamment en la contextualisant. Elle s'offre en quelque sorte à ses lecteurs afin de les révéler à eux-mêmes, tout du moins, pour ceux qui sauront y découvrir des concepts ou des idées qui entreront en résonance avec

leur pensée, tant il est vrai que l'on ne trouve réellement que ce que l'on cherche et que l'innovation naît majoritairement de l'imitation. Les exégèses successives qui instruisent l'œuvre originale créent de nouvelles couches de sens qui n'était pas apparent jusqu'alors ou mal formalisé. Cette sédimentation de sens élargit, à chaque nouvelle contextualisation, la portée profonde de l'œuvre originale. Mais cette dernière, surtout si elle atteint l'universel, n'est-elle pas l'expression d'une démiurgie transcendante ? L'œuvre s'accomplit selon une nécessité interne qui produit sa propre normativité : c'est le passage de l'essence à la pleine existence. Aussi l'œuvre échappe-t-elle à son auteur et s'autonomise-t-elle. L'œuvre apparente ne donne pas expressément à connaître, si elle instruit dans la mesure où elle représente, ce n'est secondairement. Elle procède d'abord d'une logique interne. Girard écrit que la violence court en filigrane sous la structure de *De la guerre*, et que la révélation du concept de montée aux extrêmes se fait en partie à l'insu de Clausewitz puisque celui-ci recule d'effroi devant ses implications profondes. Malgré l'achèvement dont parle Girard, on peut parier que d'autres penseurs, stratèges ou intellectuels sauront y déceler, y préciser ou y confirmer d'autres concepts fondamentaux.

On aura également saisi par une habile mise en abyme que la montée aux extrêmes est, à l'image de la guerre, un caméléon. Elle change de vecteur ou les multiplie, mais sa téléologie demeure apocalyptique. Aussi prend-elle divers atours tels que la dérélition nihiliste, l'individualisme et le consumérisme effrénés, le terrorisme à visée eschatologique, les périls climatiques et nucléaires, ou encore le court-termisme, d'ordre consubstantiel à l'homme, qui dans une éclipse de la raison lui dissimule les marques des catastrophes à venir.

Devant ces périls majeurs, il sera bientôt indispensable de réfléchir à la conjuration du phénomène de montée aux extrêmes. René Girard, Jean-Pierre Dupuy ou encore Emmanuel Lévinas ont transmis des concepts susceptibles de guider les hommes vers une voie salutaire via une réflexion sur le désir, le rapport à l'autre ou la réconciliation. Et de façon paradoxale, la théologie musulmane offre elle aussi sa solution. Ces aspects majeurs ne seront pas abordés compte tenu de la dimension requise de ce mémoire.

En définitive, avec Clausewitz, Girard ou Heidegger qui tous l'admiraient, il faut écouter la parole du grand poète souabe Hölderlin : « Là où est le danger croît aussi ce qui sauve ».

SOMMAIRE

1. Une descendance stratégique	12
1.1 Stratégie militaire – état du débat	13
1.2 Une postérité féconde – le cas Svietchine	21
2. De l'explication du monde I	29
2-1 Le terrorisme islamiste au prisme de Clausewitz	30
2-2 Le complexe de Thucydide : l'affrontement Chine – États-Unis	40
3. De l'explication du monde II	54
3-1 Trinité perdue	55
3-2 L'illusion technicienne : de la maîtrise du hasard à la « gouvernance par les nombres »	67
3-3 L'Anthropocène : apocalypse vs transcendance	79
Conclusion	97
Bibliographie	101

1. Une descendance stratégique

STRATÉGIE MILITAIRE ET PERTINENCE DE CLAUSEWITZ UN ÉTAT DU DÉBAT

L'époque de Clausewitz est celle d'une profonde mutation. Le XVIIIème siècle des Lumières a légué la raison pure et la rationalité, un nouveau système de pensée qui va progressivement étreindre le monde et le changer à jamais comme nous le verrons ultérieurement. Napoléon subjugué les fondamentaux de ce monde nouveau pour obtenir, un temps, des succès militaires magistraux. Clausewitz est le témoin de ce grand bouleversement ; à la rationalité nouvelle il combine le romantisme allemand si prégnant au XIXème siècle. Il cherchera ce qu'il y a d'irréductible dans les campagnes napoléoniennes pour inspirer une grande théorie qui subsume les principes de la guerre afin d'établir une pensée à la fois philosophique et sociale. La marque de Kant est bien présente dans son œuvre, mais par certains côtés, la subordination au politique ainsi que les dynamiques créées par la dialectique de l'affrontement des volontés et des forces morales, nous ne sommes pas très loin de Marx. En sus, si l'on sait qu'il s'est beaucoup intéressé à Montesquieu, *De la guerre* poursuit une sorte de dialectique avec les écrits du plus grand philosophe allemand de cette époque qu'est Hegel. Très vite après sa mort, la pensée clausewitzienne se révèle comme l'un des piliers de la stratégie occidentale, même si la mise en œuvre échoue parfois à transcender les barrières idéologiques. Clausewitz, qui a travaillé sur son grand œuvre pendant plus de dix années, voulaient en faire un classique, un ouvrage qui ne serait pas jeté aux oubliettes de la pensée stratégique après deux ou trois ans. Force est de constater qu'il a réussi son pari. Si on devait définir une trinité de la stratégie militaire occidentale, elle se fonderait sur Guibert, Jomini et Clausewitz. On oppose souvent les deux derniers en illustrant que Clausewitz pense la guerre alors que Jomini la ferait.

Dans *De la guerre*, Clausewitz essaie de dégager les principes fondamentaux de la guerre, il voudrait l'essentialiser. Ces derniers sont intemporels, et ils renvoient à la structure de l'action de force. Ils se distinguent des procédés qui relèvent de la contingence et sont de l'ordre du stratagème.

La pensée clausewitzienne fournit des idées-force qui représentent des invariants de la stratégie militaire. Ce sont ces quelques grands principes qui subsument les processus corrélés aux conditions particulières évolutives.

Les idées clausewitziennes qui gardent aujourd'hui toute leur pertinence sont nombreuses, on y reviendra mais on citera tout de même pêle-mêle : la Formule qui subordonne l'action militaire à la vision politique, la dialectique des volontés, la petite guerre annonciatrice de l'asymétrie et de la guerre du partisan, le brouillard de la guerre, la friction et la non-linéarité, le centre de gravité, bien connu des planificateurs, et le point culminant. Ils ne seront qu'esquissés ici tant les études abondent et qui prouvent avec minutie leur bien-fondé. Clausewitz insiste avec force sur la dialectique de l'action de force qui est toujours reliée à la politique à laquelle elle est pleinement subordonnée. C'est la célèbre Formule clausewitzienne précitée qui s'énonce clairement : la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens.

Si Clausewitz s'attarde donc sur un nombre restreint de principes intemporels, ceux-ci peuvent se décliner en concepts davantage opérationnels. Parmi les plus féconds, la friction et la non-linéarité peuvent être mis en avant. Clausewitz met en garde contre l'illusion de règles fixes car à la guerre les grandeurs sont variables et tout est incertain. Au contraire, Jomini développe une science applicative tournée vers la décision opérationnelle et s'attachant au rapport de force matériel. Les nombreux concepts et processus et qu'il développe ne sauraient être des principes de la guerre puisqu'ils sont marqués du sceau de la conjecture stratégique. Il semble pertinent de croire en des principes intemporels, mais il faut avant tout se prémunir d'ériger en dogmes de simples procédés soumis aux aléas de la conjoncture stratégique.

L'approche globale promue par les américains (discours de Bush à Citadel en septembre 1999) commet une erreur fondamentale qui repose sur un malentendu. Il n'est jamais possible de redéfinir la guerre selon ses propres termes puisque, comme Clausewitz l'a écrit, la guerre est une dialectique qui oppose des masses vivantes réactives et agies par l'incertitude portée par l'autre. Selon la Formule, la victoire ne peut être que politique, elle ne peut être fonction des techniques disponibles. Ici comme ailleurs, les technologies ne résolvent pas les problèmes cependant que seule la politique le peut, elles ne sont qu'un moyen parmi d'autres. La Chine a bien observé la conduite de la guerre des Américains au Kosovo, il en est résulté la mise en place d'une stratégie dissymétrique de dénis d'accès. Désormais, l'A2/AD (anti-access/area denial) est un levier multiplicateur de puissance, un véritable saut quantique, mis à la portée des puissances régionales telles que l'Iran. Le problème de la domination technique, c'est qu'elle induit en terme stratégique un retour de balancier, généralement violent, tel que celui qui a animé la période allant du dernier Andrew Marshall aux recompositions hâtives de David Petraeus. Une fois encore, les leçons proférées par Clausewitz n'ont pas été entendues : la guerre est un fait social total mû par la dialectique des volontés et soumis à la contingence de la complexité du réel. C'était devenu évident pour le Prussien lors des guerres de la Révolution et de l'Empire. On pourra en outre considérer que

la distinction guerre régulière et irrégulière est inadéquate mais plutôt qu'il existe des procédés irréguliers au sein du fait social total qu'est la guerre.

Clausewitz, pour l'avoir expérimenté, promeut l'idée d'incertitude et alerte sur la possibilité d'une surprise stratégique de haute intensité, telles que la survenue des armées de conscription en son temps. Si l'on suit son raisonnement, il faut à tout prix pour les puissances occidentales conserver des capacités de haute intensité (conventionnelles et nucléaires pour ceux qui en sont dotées), car se spécialiser est dénué de sens politique. Historiquement, tous les « entrepreneurs » en combats asymétrique cherchent, dès qu'ils le peuvent, à remonter la chaîne des capacités symétriques. Aujourd'hui cette dernière se couple à une pensée stratégique d'action conventionnelle de haute intensité. Ceux qui le peuvent cherchent à remonter la chaîne jusqu'à son terme, Ali Bhutto disait « Notre peuple mangera de l'herbe, mais nous aurons l'arme atomique ». L'histoire de la stratégie est certes faite de coups de balancier, mais il faut toujours se garder d'opposer la théorie à l'action et bien garder à l'esprit que « la guerre est un caméléon », elle ne change pas de nature. Dans l'histoire militaire, c'est bien le seul Clausewitz qui amalgame la pensée théorique et l'action. Celui qui, selon le souhait de Jean Guittou, est parvenu à faire de la stratégie vis-à-vis de l'agir (l'action de force militaire) ce que la métaphysique est à la pensée.

Les contempteurs de Clausewitz lui reprochent d'être démodé et de ne pas fournir de canevas d'outils opératifs directement employable dans la conduite de la guerre. C'est en définitive la position du plus féroce d'entre eux, le virulent britannique Basil Liddell-Hart. Mais cela serait complètement méconnaître qu'un penseur tel que Clausewitz ne se situe pas dans le même référentiel que Liddell-Hart. La mauvaise foi de ce dernier est confondante, il faut dire qu'il s'abîme dans une vision partielle qui méconnaît tout ce qui ne participe pas de sa stratégie insulaire uniquement adaptée aux contingences de l'époque. Liddell-Hart, dont seule la mauvaise foi peut être comparée à l'inadaptation de sa stratégie passive face aux allemands, fait partie de ceux qui clouent au pilori le messager qui annonce une catastrophe. Typiquement, lorsque Clausewitz parle d'ascension aux extrêmes, il ne fait que constater ce qui relève pour lui de l'aboutissement d'une méthode intellectuelle. En aucun cas il ne recommande de monter aux extrêmes comme s'en émeut Liddell-Hart qui voit derrière la (fausse) nécessité d'un tel recours une sorte d'impératif praxéologique. Ce faisant, il méconnaît la distinction entre la guerre absolue et la guerre réelle, entre le but politique (le Zweck) et l'objectif militaire (le Ziel).

Et malheureusement, les principes clausewitziens tels que ceux de la non-linéarité ou l'opposition de forces vives ne semblent pas avoir été acquis par de nombreux stratèges ou stratégistes occidentaux. Dans son « Traité de stratégie », Hervé Couteau-Bégarie énonçait qu'une « lecture dogmatique, militariste » aurait tendance à « prévaloir sur l'analyse fine d'une théorie complexe ». Ainsi des lectures biaisées par la culture militaire indigène ou un agenda politique

spécifique ont-elles souvent démonétisées la pensée militaire clausewitzienne (on pressent l'abîme qui résulterait des comparaisons avec les lectures aronienne et surtout girardienne de Clausewitz). A contrario, Mao, comme Lénine, paraît avoir finement étudié *De la guerre*. Lénine qualifiait Clausewitz de « grand écrivain d'histoire militaire dont Hegel a fécondé les idées ». Par ailleurs, Mao voit dans « la longue marche » l'application directe du primat de la défensive.

Et grâce aux récents travaux de Christian Malis, on sait qu'il existe un lien prégnant entre la guerre révolutionnaire, telles que ces deux figures historiques l'ont conduite, et la stratégie employée par Daech. Clausewitz est bien la figure tutélaire de la guerre révolutionnaire.

Avec les opérations de contre-insurrection puis les opérations de police internationale est venu le temps maudit de la tacticisation de la stratégie. Et les militaires, ne discernant pas de réel objectif stratégique délivré par le politique, de se donner des objectifs opératifs. Ce qui traduit un double mouvement délétère : l'opérationnalisation de la stratégie en même temps qu'une divergence entre le politique et le militaire. Mais si l'on décompose finement la Formule clausewitzienne et ses principes fondamentaux, on comprend que la guerre relève d'une double dialectique haute et basse. La première lie le décideur politique au stratège militaire cependant que la seconde concerne le stratège militaire et son adversaire. Aussi gagner la guerre signifiera-t-il convaincre dans la dialectique haute et vaincre militairement dans la dialectique basse : l'adversaire devra non seulement expérimenter sa défaite sur le terrain mais devra également la reconnaître formellement.

La réception de *De la guerre* depuis presque deux siècles est une longue litanie de mises en lumière, de vagues d'opprobre, d'oubli latent et de renaissances fulgurantes. Avec ce qui apparaît à beaucoup comme une surprise stratégique à défaut d'être forcément une rupture, le 11 Septembre, le dernier Clausewitz, le penseur de l'incertitude, a de nouveau été étudié au prisme de cette tragédie. Cela avant la tempête de son appropriation par René Girard dont il sera très largement question ultérieurement. Sa grande réussite est d'être considéré comme un philosophe politique qui allie l'état militaire à la philosophie. Ce qui le place d'emblée au-dessus de la mêlée de tous les autres stratégestes. *De la guerre*, à l'image du livre de Machiavel, *Le Prince*, est devenu un classique universel, même s'il est largement plus délicat à décrypter. Sa position actuelle serait très mal vécue par Liddell-Hart à n'en pas douter.

Nous avons cité en ouverture quelques principes clausewiziens intemporels avant d'aborder davantage les implications actuelles de ses positions. Nous revenons à ces principes sur lesquels il semble opportun que tous les chefs militaires aient un jour réfléchi tant leur connaissance et leur mise en œuvre opérative pourrait s'avérer particulièrement judicieuse : la Formule qui subordonne l'action militaire aux buts de guerre, l'étonnante Trinité, la notion de duel, l'autonomie de la guerre elle-même et les atours dont elle ne cesse de se parer (la guerre est un caméléon), la fondamentale

réflexion sur la nature de la guerre envisagée, la dialectique des volontés au prisme de l'affrontement grammair/logique de la guerre, la réflexion sur l'asymétrie avec la Petite guerre et la guerre des partisans, l'opposition entre le tribunal de la force et l'affrontement des volontés, le brouillard de la guerre et toute la réflexion sur l'incertitude et la rationalité. Ce dernier point est à lier à la dimension ardemment et intimement humaine de la guerre ; le corollaire opératoire résulte en la connaissance approfondie de l'ennemi. Enfin, Clausewitz lègue quelques principes directement applicables sur les théâtres d'opération avec les notions de centre de gravité et de point culminant.

Cette dernière notion de point culminant, lorsqu'elle est négligée conduit fréquemment à des désastres ; il s'agit de savoir arrêter son offensive avant de rompre ses lignes logistiques. Le point culminant fut par contre au centre des préoccupations des penseurs soviétiques qui ont élaboré l'art opératif. Certaines des idées clausewitziennes ont un champ d'application bien plus vaste que le seul fait de l'action militaire, elles seront abordées plus en détail par la suite : le duel, la réciprocité, la montée aux extrêmes et « l'étonnante trinité ». Néanmoins elles gardent également leur bien-fondé dans le domaine militaire.

En effet, au cours des dernières années, le concept « d'étonnante trinité » a connu un succès important puisqu'il a été appliqué à plusieurs conflits contemporains tels que la guerre du Kosovo ainsi que celle du Mali, pour lesquels il a servi de système explicatif. Pour le général allemand Werner Albl qui s'intéresse à l'application du principe trinitaire au Mali, ce conflit en rappelle toute la pertinence et se transpose aisément au cas où des États faillis ou déliquescents sont remplacés de facto par des groupes armés qui n'en poursuivent pas moins des ambitions politiques clairement identifiées.

La révolution scientifique et technique pourrait paradoxalement raviver certains postulats clausewitziens en rappelant toute leur pertinence. La dialectique des volontés, qui se comprend pour le prussien en tant que mode de réciprocité indépassable, n'a jusqu'à présent que peu retenu l'attention des stratèges et des chefs politiques et militaires. Le primat donné à la technologie et la durée des programmes d'armement qui court généralement sur des décennies oblitérent jusqu'à présent les adaptations souples à l'adversaire. Les armements, même obsolètes, continuent pour une large part de dicter les doctrines aux dépens d'une appréciation approfondie de l'adversaire. Il est vrai que le prisme économique qui sous-tend toute réflexion avantage la rentabilisation d'investissements coûteux. Nonobstant ces restrictions, l'ennemi, variable d'adaptation des stratégies actuelles, devrait constituer au travers de l'étude de ses forces et faiblesses, de ses buts de guerre, de ses ambivalences et de sa culture propre le substrat sur lequel penser toute stratégie. Néanmoins, l'adhérence toujours plus prégnante des équipements aux évolutions technologiques ainsi que l'irruption progressive des dimensions cyber pourraient paradoxalement rebattre les cartes

à brève échéance. Le cyber est qualifié de méta-domaine, i.e. que sa maîtrise pourrait induire des effets militaires disruptifs dans nombre de dimensions de la guerre. L'informatisation massive des outils militaires, du moins au sein des puissances majeures, va indexer avec toujours davantage d'acuité l'évolution des doctrines et des objectifs sur une étude poussée de l'adversaire. Et les perspectives apparaissent notablement profitables. Du fait de la numérisation progressive de l'environnement et des équipements, le cyber se déploie comme un champ transverse à même d'atteindre des objectifs opérationnels dans tous les domaines et donc de subsumer les stratégies militaires. Néanmoins, cette partie cyber de la guerre s'inscrit en quelque sorte pour les grands acteurs dans l'orbite du paradoxe de la Reine Rouge : l'offensif et le défensif s'affrontent et se contrecarrent dans des délais particulièrement courts qui répondent au renouvellement technologique issue de la loi de Moore. L'innovation technologique déchaînée convoque des ajustements incessants pour l'attaquant, aussi bien dans le choix de cibles idoines que dans les effets in fine recherchés (renseignement, influence, entrave ou destruction avec toutes les modulations possibles). En définitive, la connaissance de l'adversaire mais aussi de ses propres buts, l'affrontement des dialectiques des volontés devraient contribuer à renouveler la pertinence de l'approche clausewitzienne.

De nombreux travaux académiques rappellent régulièrement la pertinence des analyses clausewitziennes. Ces recensions sont particulièrement nombreuses et variées. On rappellera dans les lignes qui suivent quelques une de ces études à titre illustratif. Outre les applications du principe trinitaire aux conflits récents (Kosovo, Mali), on peut citer Alain Joxe qui a montré que les opérations expéditionnaires récentes conduites sous l'égide des États-Unis étaient vaines puisqu'elles ne respectaient pas l'articulation *Ziel/Zweck*, i.e. la subordination des buts de guerre aux objectifs politiques. Les leçons du Viet Nam n'ont pas été retenues et les mêmes manquements resurgirent en Mésopotamie lors de la seconde aventure irakienne. Entre temps, la révolution dans les affaires militaires, sensée pallier les carences entrevues en Asie, n'aura été qu'une tentative de répondre par des procédés techniques à des problèmes politiques. Les leçons de Clausewitz, pourtant limpides, n'ont pas été appliquées. Mais les États-Unis ne sont pas vraiment la terre d'élection du Prussien.

S'il existe une opposition féconde dans le domaine de la stratégie, c'est assurément celle qui confronte Clausewitz et Jomini. Le point d'achoppement le plus significatif concerne l'articulation du politique et du militaire. Face à la Formule clausewitzienne, Jomini oppose une discontinuité dans la conduite des affaires de la guerre. Dès lors que des opérations militaires doivent être menées, elles ne peuvent être confiées qu'à des professionnels de la guerre sans intervention

« intrusive » du politique. Aussi le politique doit-il s'éclipser et apporter sa bénédiction à ses chefs militaires. On comprend pourquoi Jomini est tant apprécié de l'autre côté de l'Atlantique. Cette discontinuité des temps de paix et de guerre y est rigoureusement respectées depuis la guerre d'indépendance. A l'époque, Georges Washington, remarquable politique par ailleurs, tentera de se mêler des affaires de la guerre. Prêt à s'entêter pour reprendre New-York par trop fortifiée, il faudra des interventions renouvelées de Rochambeau (puisqu'il sera beaucoup question de violence dans ce qui suit, son fils sidérera ses contemporains par la Barbarie qu'il déploiera à Saint-Domingue) pour le convaincre de porter le fer à Yorktown. Par la suite, l'action armée sera toujours conçue en tant que pure alternative à la diplomatie ou aux négociations. Les présidents américains ne se mêleront plus des affaires strictement militaires, même aux heures les plus sombres de l'histoire américaine (Lincoln, Roosevelt). Ainsi un principe clausewitzien de continuité s'oppose-t-il à un principe non-clausewitzien de rupture.

De plus, nous l'avons vu, selon Clausewitz, la guerre est une « libre activité de l'esprit ». Il s'oppose sur ce terrain également à Jomini qui voudrait la réduire à des facteurs quantitatifs, la supériorité numérique et matérielle, mais aussi normatifs, la manœuvre sur les lignes intérieures par exemple. La guerre ne saurait se réduire à des aspects matériels qui seraient aisément quantifiables, nous y reviendrons longuement par la suite. La guerre est par contre le lieu par excellence de l'incertitude, elle repose sur des grandeurs variables, non réductibles et fait la part belle aux forces morales. Jomini évacue lui la dialectique clausewitzienne de la guerre qui repose sur l'interaction incessante des divers belligérants. Pourtant, les actions ne se concentrent pas sur les éléments matériels engagés mais bien davantage sur les forces morales et intellectuels qui les animent et sont à l'œuvre par leur entremise. L'une des idées fondamentales de Clausewitz est celle-ci : c'est l'action réciproque qui fonde la théorie de la guerre. Mais cette loi est transposable à l'ensemble des actions humaines selon René Girard puisqu'elle n'est que la déclinaison guerrière de l'action mimétique. Aussi le traité stratégique de Clausewitz apparaît-il généralisable en œuvre de philosophie politique.

Des éléments d'opposition que nous venons de décliner, nous pourrions inférer une séparation irréductible des deux grands penseurs occidentaux de la stratégie. Pourtant, sur ces lignes de faille, ne peut-on esquisser un rapprochement ou espérer construire des passerelles. Car après tout, Jomini est souvent regardé comme un précurseur du positivisme cependant que Clausewitz s'inscrirait dans la dialectique hégélienne. Et la synthèse de ces deux mouvement s'est produite d'une certaine façon outre-Atlantique où Francis Fukuyama a intégré les idées de Hegel et de son exécuteur testamentaire Alexandre Kojève (par ailleurs agent notoire du KGB) dans sa théorie (mal comprise) de la fin de l'histoire. Mais si Clausewitz est contemporain de Hegel, il a développé moins d'accointances avec celui-ci qu'avec Kant par exemple. Et c'est la lecture de Raymond Aron

qui a imposé cette filiation à l'aune de ses propres présupposés. Mais René Girard est venu rebattre complètement les cartes, en excavant des fondations de *De la guerre* une vision apocalyptique largement dissociée de la perspective hégélienne.

La connaissance et la maîtrise afférente des quelques outils abordés dans ce chapitre offre un bréviaire salutaire aux chefs militaires, stratèges autant qu'opérationnels. Ce canevas se destine tout autant pour certains de ses développements aux décideurs politiques. L'étude de ces principes devrait révéler toute leur pertinence. Pourtant, si l'on regarde les interventions armées récentes, on s'aperçoit que c'est avant tout le non-respect de ces quelques principes fondamentaux susmentionnés qui a souvent conduit à des catastrophes. L'usage de la force militaire ne saurait se passer d'une réflexion sur ces véritables outils intellectuels. Le problème principal avec Clausewitz, c'est qu'on le cite souvent, parfois de façon abusive ou trop légère, mais surtout, on se garde d'appliquer sa praxis. Le stratège prussien semble dès lors marqué d'une malédiction : son œuvre posthume opère toujours en tant que source de référence, mais le fond de son propos n'arrive que rarement à s'imposer dans le domaine de la raison pratique. De plus, et c'est légitime, cette œuvre fait l'objet d'attaques renouvelées. On peut citer à titre d'exemple, Lars Wedin et François Géré qui ont récemment suggéré que la stratégie était dangereusement occidentalocentrée, en particulier autour d'une pensée clausewitzienne inutilement sacralisée au détriment des divers apports d'autres cultures stratégiques.

Si nous abordons dans le prochain chapitre un cas concret de postérité militaire et stratégique de Clausewitz, nous souhaitons avant tout convaincre que bien au-delà des principes dont il est question ici, *De la Guerre* devrait avant tout se concevoir comme une œuvre de philosophie politique destinée, tel un oracle, à actualiser les grandes problématiques de la modernité tant elle contient en filigrane tous les ferments de compréhension des formidables dérives actuelles. Mais cela sera l'objet de la plupart des chapitres suivants.

Malgré des commentaires et des études toujours renouvelés, le sens profond de *De la Guerre* ne semble au final qu'avoir peu pesé sur les évolutions contemporaines tant toute la science a progressivement été impliquée dans des efforts toujours croissants de réduction de l'incertitude en niant les spécificités mises en avant par Clausewitz. Le modèle sociologique qui s'est imposé celui de l'homo œconomicus fait fi des forces morales et la volonté n'est plus qu'une sorte de cupidité exacerbée. La quête immarcescible vouée en Occident à la réduction de l'incertitude n'épargne pas la figure du chef militaire car si l'on en croit Kant, « on mesure l'intelligence d'un individu à la quantité d'incertitudes qu'il est capable de supporter ».

UN EXEMPLE DE POSTÉRITÉ

ALEXANDRE SVIETCHINE ET L'ART OPÉRATIF

Outre les très nombreuses études de son œuvre et les non moins nombreuses querelles qu'elle a engendrées, la valeur de Clausewitz se mesure également à sa postérité dans les champs de la pensée militaire et de la stratégie. Ses prédicats, ils sont nombreux même s'ils ne représentent pas au final le cœur battant de *De la guerre*, ont été largement appliqués et parfois déformés. L'armée américaine a fini par s'inspirer de Clausewitz au lendemain de la seconde guerre mondiale même si la théorie de Jomini fut dans un premier temps bien mieux acceptée. L'œuvre de Jomini n'a pas la profondeur de celle de Clausewitz, elle se concentre sur la stratégie et déploie quelques idées force : la loi fondamentale de la stratégie est d'être le plus fort au point décisif, stratégie d'anéantissement et emploi de la force en vue de l'annihilation de l'adversaire.

Il n'est pas étonnant que le général suisse, qui a théorisé l'art de la guerre napoléonien, ait particulièrement séduit les stratèges américains qui trouvaient dans ses idées des concepts adaptés à leur mentalité profonde. Mais si Jomini et Clausewitz s'oppose sur leur compréhension profonde des mécanismes de la guerre, leurs travaux restent néanmoins complémentaires et les lectures croisées de leurs œuvres s'enrichissent mutuellement. Et comme le montre Bruno Colson, l'armée américaine va finalement étudier Clausewitz et tenter d'en adapter les principes fondamentaux mais au prisme de leurs valeurs cardinales irréductibles. Nous verrons que cette approche empêche de saisir ce qui fait tout l'intérêt des principes du stratège prussien.

Mais peut être que la descendance la plus prolifique pour ce qui concerne le XX^{ème} siècle est à rechercher à l'Est de l'Europe. Pour Benoît Bihan, le plus grand stratège du siècle précédent est russe, il s'agit d'Alexandre Svietchine, assez peu connu mais d'une importance fondamentale, ce que tentera de montrer la thèse qu'il lui consacre. Aussi Svietchine serait-il le Clausewitz du XX^{ème} siècle.

Svietchine s'inscrit dans la grande lignée des stratèges soviétiques qui vont graduellement théoriser jusqu'à la quintessence les opérations combinées, en particulier les opérations dans la profondeur. Ils vont véritablement porter sur les fonds baptismaux l'art opératif. Ces hommes, qui parfois sont rivaux, s'appellent Toukhatchevski, Triandafilov, et surtout Issersson et Svietchine. C'est ce dernier qui possède la vision la plus ample et la plus profonde d'une guerre totale qui intègre les opérations militaires combinées cependant que la primauté du politique est sans cesse

réaffirmée. La mobilisation économique et sociale acquiert chez Svietchine une dimension des plus prégnantes. Svietchine s'inscrit dans la filiation directe de Clausewitz, il considère de la même façon que la guerre est avant tout un fait politique. C'est Svietchine qui traduira le premier Clausewitz en russe, de même que Moltke ou la bataille de Cannes par Schlieffen. Il publiera en 1935 une biographie de Clausewitz. Son maître ouvrage est « Stratégie », publié en 1926, peut être l'ouvrage de Stratégie le plus important depuis *De la guerre*. Il n'échappera pas aux grandes purges qui vont décapiter l'Armée rouge et il suivra de peu son rival Toukhatchevski dans la tombe (1938). C'est lui plus que tout autre qui opère la synthèse entre la pensée militaire de l'époque tsariste et le bouillonnement intellectuel de la jeune Armée rouge. Mais son point de vue novateur provient du fait qu'il introduit également l'héritage militaire occidental et principalement clausewitzien. Certes il existait depuis longtemps un équilibre chez les officiers russes entre les tenants d'une tradition occidentale avant tout germanophile et ceux d'une tradition davantage slavophile (ou dite russomane), mais dans la jeune URSS, Svietchine fait alors figure d'exception. Ancien général tsariste, sa conversion au bolchevisme s'explique sûrement par les désagréments engendrés par le rapport de la commission d'enquête sur le désastre de la guerre russo-japonaise à laquelle il participa activement. Réclamant une réforme d'ampleur, il sera mis à l'écart par le pouvoir. Il aura l'occasion, pendant un temps, de faire passer ses idées progressistes afin de moderniser l'armée. Mais cette période verra un affrontement idéologique de Svietchine avec la légende d'alors, le maréchal Toukhatchevski. Tous les deux partent du constat que l'URSS pâtit d'un retard industriel qui la disqualifie a priori face aux puissances capitalistes. Le débat ne se cristallise pas complètement sur la controverse posée par Clausewitz : recherche de la bataille décisive d'anéantissement ou stratégie d'usure de l'adversaire, néanmoins, Toukhatchevski déduit des termes du problème que l'Armée rouge devra vaincre rapidement ses adversaires alors que Svietchine pense quant à lui que c'est la mobilisation totale des ressources humaines et économiques qui permettra la victoire. Svietchine fait le pari de la mobilisation de ressources immenses qui permettront après une première phase délicate mais non décisive, compte tenu de la profondeur stratégique dont il dispose, de conduire une guerre décisive d'attrition. Il a compris grâce à Clausewitz que les notions de centre de gravité et de point de retournement de l'attaque adverse jouent pleinement en sa faveur et lui permettent de mettre en place une stratégie gagnante. C'est pourquoi il prône une première phase purement défensive qui permettra à l'URSS de mobiliser progressivement ses immenses ressources. Cette idée maîtresse, il la puise directement dans les préceptes clausewitziens. L'histoire donnera raison à titre posthume à Svietchine. Ce dernier sera souvent isolé car la dialectique défensive/offensive qu'il promet ne respecte pas la ligne idéologique qui proscriit la défensive car non conforme à l'application de la praxis révolutionnaire. Par exemple, Toukhatchevski avec le soutien (momentané) de Staline prône

l'industrialisation à marche forcée dans le but de constituer le plus rapidement possible et le plus grand nombre possible de divisions blindées, ambition conforme aux canons du credo idéologique soviétique. Svietchine, qui refuse que la stratégie soit contaminée par des scories idéologiques, rétorque avec pragmatisme que l'ambition est par trop démesurée donc irréalisable. Il oppose à l'hubris des dirigeants soviétiques, qu'à la suite de Clausewitz, la stratégie est la pratique raisonnée de l'art de la guerre, dont la grammaire oblige en contrepoint à une souplesse adaptative aux conditions et aux frictions qui ne cessent de changer et d'évoluer. Son attitude non dogmatique et sa liberté d'esprit font de Svietchine le passeur entre Clausewitz et l'art de la guerre soviétique. On peut même souligner que si ce lien est tenu, il est néanmoins particulièrement fécond. S'il est vrai que Svietchine est un thuriféraire de la guerre moderne soutenue par une puissante assise industrielle et qui permet de compter sur de nombreuses unités mécanisées, ce qui le distingue des autres stratèges de cette période, soviétiques ou non, réside dans la pierre angulaire suivante. L'idée de guerre moderne contient en creux l'engagement de l'ensemble de la nation et de toutes ses composantes économiques et sociales. Cette idée est toute clausewitzienne, la guerre est subordonnée au politique donc les systèmes politiques, sociaux et économiques, voire idéologiques, qui s'affrontent, secrètent de facto des appareils militaires ad hoc qui ne sont que des avatars tributaires de ces systèmes.

Svietchine propose une approche équilibrée de la dimension purement militaire de la guerre. La guerre est un caméléon, il s'agira donc en définitive de s'adapter à ses mutations en jouant intelligemment selon les circonstances des dialectiques défensive/offensive et destruction/attrition. En outre, Alexandre Svietchine avance que la stratégie ne peut plus être dès lors que globale ou intégrale. Et cela, il est le premier à le dire et surtout à le théoriser. La stratégie doit intégrer à la fois les moyens militaires, mais tout autant les moyens non militaires. Le nexus rationum de la guerre entrecroise de manière dynamique le politique, le militaire, l'économie, la démographie, toutes les strates de la société, les moyens d'information et de propagande. Pour ne pas l'avoir compris, Staline passera proche de la catastrophe en 1941 et Hitler perdra la guerre. Il est le premier militaire à se détacher de la conduite opérations ou plutôt des batailles. Quant à Ludendorff, à peu près au même moment, il ne pense qu'à asservir l'état au commandement militaire en désavouant complètement Clausewitz. Svietchine émet l'idée que la guerre est finalement permanente et que les opérations militaires n'en sont qu'un momentum. En un sens, l'URSS rentre dans la guerre froide dès sa création.

Il faut également insister sur l'apport majeur que le stratège russe a apporté dans la conception de l'art opératif. Si des prémisses existaient depuis longtemps, il est par contre le premier à théoriser l'art opératif en tant que discipline militaire agissant à l'intersection de la

tactique et de la stratégie. C'est le passage d'armées à capacités réduites, recherchant un gain territorial avalisé par la diplomatie, à des armées nationales, nombreuses et résilientes, qui va faire basculer l'art de la guerre. Clausewitz, fasciné par les guerres de la révolution et de l'empire, en est le commentateur le plus avisé. Désormais, les engagements ne pourront plus être limités cependant que les populations civiles deviendront un élément majeur de ces affrontements. Là-aussi, Clausewitz comprend le premier ces bouleversements qu'il théorise avec sa fameuse trinité. La guerre moderne va se caractériser par le jusqu'au-boutisme, le refus catégorique de la défaite, et la possibilité funeste de montée aux extrêmes. Le second changement majeur repose sur la révolution industrielle qui va transformer la conduite de la guerre : armement en quantité et destructeur, logistique accrue, communications révolutionnées avec les transmissions... La notion de bataille se dissout dans un affrontement généralisé. Il est nécessaire de combler cet espace apparu entre la tactique et la stratégie.

Aussi Svietchine est-il le passeur ou plutôt l'accoucheur de l'art opératif qui était en gestation. Cette maturation lente connaît une très vive accélération avec l'école stratégique soviétique, mais c'est Svietchine qui énonce le premier cette définition : « La tactique constitue les pas à partir desquels s'assemblent les bonds opératifs. La stratégie leur montre le chemin ». Il réalise une synthèse des éléments de stratégie russe datant du tsarisme, en les combinant avec l'enseignement de Clausewitz. Certes, ce dernier n'a jamais énoncé une quelconque représentation qui s'insérerait entre les champs tactiques et stratégiques. Nonobstant il fournit le substrat intellectuel sur lequel Svietchine pourra édifier ou plutôt davantage compléter des notions éparses afin de faire advenir l'art opératif. L'élément le plus important reste le primat de la politique. L'apport clausewitzien que la guerre est une affaire intrinsèquement politique s'adjoint ici à la pensée marxiste qui avance que tout est politique. Une opération se fonde sur des buts politiques clairement énoncés, le but stratégique poursuit relève fondamentalement du politique. Ces buts stratégiques, clairement affichés et mûris, sont intégrés par les militaires sous la forme d'une pensée opérative. De plus, Svietchine pense que les conditions modernes de la guerre rendent inopérantes les anciennes articulations entre la tactique et la stratégie : la stratégie ne se résume plus à la conduite des armées mais à celle de tout un pays, et le principe de bataille décisive est désormais battu en brèche. Les engagements se multiplient et nécessitent d'être coordonnés. La victoire sur les armées ennemies ne peut être obtenue qu'au prix de la répétition de victoires tactiques, mais qui devront se combiner en cohérence avec l'objectif politique poursuivi. Une véritable discipline intellectuelle est nécessaire, ce sera l'art opératif qui aura pour but de transcrire les décisions politiques en opérations militaires. Mais l'adéquation entre la direction voulue et sa traduction en

actions militaires adéquates nécessitent à la fois une symbiose et une parfaite subordination entre les niveaux politique et militaire.

Très rapidement, Svietchine se heurte à Toukhatchevski qui estime que les opérations combinées dans la profondeur ne doivent viser qu'à la destruction de l'adversaire. Alors que Svietchine lui oppose que si la destruction de l'armée adverse peut être un moyen d'atteindre le but visé par l'opération, le résultat recherché peut très largement différer (objectif économique, gain territorial) et l'opération ne sera de toute façon jamais un but en soi puisque pleinement subordonnée à l'objectif stratégique.

Il est vrai que le concept de bataille décisive répondait jusqu'alors à l'engagement militaire d'obédience clausewitzien. Mais en un sens, Svietchine intègre la pensée clausewitzienne (du moins une partie), et la dépasse en l'adaptant à la période contemporaine. Il pense Clausewitz, contrairement à Liddell-Hart par exemple, et c'est pour le stratège prussien un succès des plus éclatants. Car en effet, Clausewitz ne cherche pas (avec *De la guerre*) à imposer une doctrine prête à l'emploi. Il se situe sur un autre plan, dans un autre référentiel, il cherche à ce que les stratèges pensent intelligemment la guerre. Et cela ne se peut qu'avec une œuvre théorique et universelle, détachée de toute contingence, historique, idéologique ou technique. En cela, Svietchine est un succès éclatant de Clausewitz, de même que son continuateur.

Pour revenir à l'art opératif, on peut s'interroger ou s'étonner du fait que ce soit un soviétique et non un allemand qui ait pensé l'art opératif. L'Allemagne a engendré de nombreux génies tactiques à l'image d'Heinrici dans le domaine de la tactique défensive. Et seuls Manstein et Model peuvent prétendre véritablement au titre de stratège pendant la deuxième guerre mondiale. Ils furent rarement écoutés par Hitler qui au contraire les entravera presque constamment (après Fall Gelb pour le premier), heureusement pour les alliés. Le fait est que Clausewitz ne fut pas prophète en son pays, les allemands ne semblent jamais avoir accepté le primat du politique sur les militaires. En URSS, les pouvoirs politique, militaire et économique se confondent largement, ce qui induira une capacité accrue pour accoucher de la pensée opérative, même si nous l'avons vu, la situation ne fut pas toujours aisée. Mais en Allemagne, la pensée opérative ne prend pas cependant que les leçons stratégiques ne semblent pas assimilés. Durant la guerre de 1870, la destruction rapide des armées françaises ne se traduit pas par un effondrement suite à Sedan. Le peuple français est en partie prêt à continuer le combat. Certes, Gambetta ne saura pas exploiter à sa mesure ce sursaut populaire mais Moltke y verra tout de même un changement notable. Cela préfigure des situations à venir. Pourtant la stratégie allemande de 1914 repose sur une victoire rapide sur la France suite au désarmement de ses armées après l'exécution du plan Schlieffen. Les dirigeants et militaires allemands fonctionnent avec un logiciel d'ancien régime. Ils n'ont pas intégré les changements

théorisés par Clausewitz. La victoire militaire ne se traduit plus forcément en victoire politique totale du moment qu'un pays est paré à engager toutes ses ressources dans ce qu'il considère comme une lutte pour sa survie. Théoriquement, même en gagnant la très sanglante Bataille des frontières (le 22 août 1914, 27 000 soldats français perdent la vie), il aurait fallu aux Allemands ôter à la France sa base industrielle, Paris, sa marine, ses capacités de mobilisation et peut être ses alliés et son Empire. Cependant, les Allemands devaient agir très vite avant de se retourner contre les Russes. De fait, le plan était voué à l'échec. Conduire des opérations combinées sur les deux fronts leur était alors impossible. Les buts politiques n'ont pas été traduits en opérations militaires idoines, le problème est que les Allemands n'ont pas compris la formule de Clausewitz : la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens. La guerre se révèle en tant que passage du pouvoir politique au commandement militaire, ce dernier ne poursuivant dès lors plus que des buts purement militaires.

Les premières opérations combinées dans la profondeur, qui traduisent la réussite de l'art opératif, se produisent lors de la fin de la seconde guerre mondiale. Elles sont évidemment le fait de l'Armée rouge. Svietchine ne contempera pas son œuvre. C'est le maréchal Joukov qui sera le grand ordonnateur de ces opérations même s'il pourra compter sur des adjoints de grande valeur tels que Vassilevski et Rokossovski. La première grande opération de ce type est Bagration combinée à ses opérations sœurs de l'été 44 : Iassy-Kichinev, Korel-Lublin et Lvov-Sandomir. Elles font partie des « dix frappes écrasantes de Staline » (sokruchitelnikh udarov) de cette année 44. La seconde guerre mondiale se clôt en Asie avec l'offensive de Mandchourie, toujours conduite par Joukov, et qui est peut être l'exemple d'un art opératif porté à sa quintessence.

Par la suite, les Américains dans les années 80, puis leurs alliés par capillarité, s'intéresseront à l'art opératif. De fait, la doctrine de l'Air Land Battle (ALB) se conçoit comme la traduction de l'art opératif soviétique tel qu'ils le comprennent. Seulement, et pour des raisons idéologiques encore une fois, ils tronquent la pensée opérative soviétique pour n'en retenir que la partie toukhatchevskienne. Schématiquement, l'art opératif peut être vu comme une fusé à deux étages. Le premier est purement militaire, celui développé par Toukhatchevski, le second, celui de Svietchine, amalgame les dimensions stratégiques et politiques dans la conception des opérations. Il s'agit de donner une direction qui associe finement les fins et les moyens. Sans cela, la conduite des opérations est déconnectée de toute finalité politique et aboutit au mieux à une défaite, voire à un désastre.

Aux yeux des Américains, l'art opératif, qui contribue avec l'ALB à la doctrine d'escalade contrôlée vers l'apocalypse nucléaire, se fonde sur les deux préceptes suivants. D'abord, les diverses composantes militaires (de la logistique au renseignement en passant par le C2) sont fondues entre elles afin de contribuer à la planification d'une opération décomposée en une suite

d'actions successives. Ensuite, les diverses opérations ainsi produites sont échelonnées dans l'espace et dans le temps afin d'accomplir un effet majeur qui reste cependant d'ordre militaire. Il est de ce fait reproché à l'art opératif américain de se réduire à la conduite de corps d'armées ou d'armées. Cela dénote une incompréhension de la substance de l'art opératif ; les Américains changent d'échelle dans la conduite de la guerre qui reste un processus purement militaire sans comprendre le bouleversement profond qu'induit la pensée opérative. C'est comme si les Américains revenaient à la conception allemande mais non-clausewitzienne de l'art de la guerre, qui oublie la partie haute de l'art opératif théorisé par Svietchine. Néanmoins, il existe une exception. La première guerre d'Irak répond aux canons de la pensée opérative. Le but politique est énoncé clairement et il reste limité : il s'agit de libérer le Koweït, d'affaiblir la base militaire du régime, en particulier la Garde Républicaine, mais sans évincer Saddam Hussein. Force est de constater que les opérations conduites par Norman Schwarzkopf sont en parfaites adéquation avec les attentes du président Bush. Mais dès la victoire acquise, faucons et généraux regrettent que les forces irakiennes n'aient pas été complètement détruites et morigènent les vainqueurs. Cette acmé de l'art de la guerre américain, qui a tant impressionné le monde et les Chinois en particulier, porte en lui les germes des vicissitudes à venir. Donc victoire de la pensée opérative, souple et subtile, mais exception tout de même, car la calamiteuse seconde guerre d'Irak revient à la traduction pure et simple d'une idéologie d'annihilation du régime irakien. La victoire militaire rapidement acquise ne sera pas suivie de victoire politique. On se rappellera de la gestion catastrophique de Paul Bremer qui succède à l'illusion fatale de la victoire militaire. Le non règlement de la question sociale laisse place à une guerre civile débridée dont le monde paie encore les conséquences.

Svietchine s'inscrit clairement dans la filiation de Clausewitz et il s'en réclame. En un sens, il l'imite également avec son traité de stratégie qui reste intemporelle et ne présente donc pas qu'un simple intérêt historique. Il vise à l'universel. Certes, Svietchine n'a pas la profondeur de Clausewitz et son œuvre n'est pas à proprement parler philosophique, elle ne porte pas les idées et les contradictions de la philosophie des lumières ni du romantisme allemand. Mais après Clausewitz qui avait conceptualisé les bouleversements de la guerre à l'orée de la période moderne, Svietchine s'inscrit dans cette lignée en théorisant la guerre de l'âge industriel et en apportant ni plus ni moins qu'une contribution décisive à l'art opératif. La réaffirmation permanente du primat du politique résonne avec acuité avec l'œuvre de Clausewitz. Un autre lecteur de Clausewitz, légèrement plus tardif, disait « la politique est une guerre sans effusion de sang, et la guerre une politique sanglante » (Mao). On peut avancer que Clausewitz a enfanté Svietchine, le stratège, certes méconnu, le plus important du premier XXème siècle. Nul doute que l'intemporalité et

l'universalité de l'œuvre clausewitzienne sont de nature à engendrer de nouveaux penseurs de la guerre de la stature de Svietchine.

L'esprit porté par « De la guerre » est de saisir au niveau philosophique la nature profonde de la guerre. En un sens, Clausewitz essentialise la guerre aux niveaux stratégique et politique avec sa trinité, et sa théorisation appelle chacun à forger son propre sens critique. Il propose une sorte de maïeutique destinée à libérer l'intelligence stratégique et non l'enfermer dans un carquant doctrinaire.

2. De l'explication du monde I

LE TERRORISME CONTEMPORAIN AU PRISME CLAUSEWITZIEN

Le terrorisme est un invariant historique qui trouve son nom avec la Terreur pratiquée par la Convention au cours de la Révolution française. Il s'agissait alors d'exercer une répression féroce contre le peuple afin de lui ôter toute velléité de révolte. S'il ne change pas fondamentalement de nature, le terrorisme actuel d'obédience islamique interpelle par l'usage du sacrifice. Idéologiquement rétrograde, il s'insère parfaitement dans la modernité, et sa mise en scène savamment orchestrée s'inscrit avec acuité dans la société du spectacle. La fétichisation de la violence percole dans les différentes strates de sociétés largement en proie à la dérégulation. La fascination et l'effroi ainsi provoqués interrogent le monde occidental sur ses visées téléologiques en lui opposant une vision eschatologique de l'histoire du monde. Ce faisant, « l'avant-garde du terrorisme est devenue une opposition à la modernité – tout à la fois vicieuse, spectaculaire et efficace – qui dit aux Modernes certaines vérités qu'aucun langage de raison ne se permettrait » (Michael Watts, *Revolutionary Islam*). Une seconde nouveauté pétrifie davantage, ce terrorisme subsume ses fondements afin d'imposer une menace civilisationnelle globale qui s'inscrit parfaitement dans la logique clausewitzienne de la montée aux extrêmes. Les réponses apportées s'inscrivent dans le champ purement tactico-opératif, et ce de façon souvent maladroite. Mais la dimension politico-stratégique, qui devrait être le lieu géométrique de toute approche, semble particulièrement absente. Il semble judicieux de s'interroger sur les motivations et les implications des réponses, parfois sous forme de coalitions ou d'allégeances vouées à conduire des guerres contre le terrorisme ou les réseaux terroristes, tout en tentant de circonscrire les risques afférant à ce type de non-choix stratégique. En définitive, l'énoncé de cette problématique se comprend de manière éminente comme une question contemporaine des plus prégnantes. Si elle se pose de façon légitime, les réponses apportées échouent à saisir la complexité du monde. Parce qu'elles raisonnent sur des antennes de la guerre entre États-nations, elles ne permettent pas de saisir le danger que porte en creux la fuite en avant dans un conflit asymétrique : les guerres chirurgicales, ou via des mandataires, ne sont que la réponse réciproque, ou mimétique, aux multiples exactions terroristes. Ce concept s'inscrit de manière claire dans une perspective clausewitzienne de montée aux extrêmes.

Le terrorisme actuel s'inscrit dans un mouvement de protestation contre la postmodernité occidentale. Ses actions sont principalement destinées à contrarier et contourner ce qui distingue l'Occident et fait sa supériorité, sa technologie. Du point de vue occidental, répondre à ces agressions est bien évidemment légitimes. Il n'est pas moins vrai que cette option suppose la mise

en œuvre d'une stratégie globale sur des préceptes qu'il faut immanquablement définir : qui est l'ennemi ? Qui sommes-nous et que voulons-nous ? Il s'agit d'un point fondamental que Clausewitz met spécifiquement en exergue : on ne s'engage pas contre un ennemi sans le connaître, sans connaître ses buts et sa stratégie. Il est impératif de savoir quel type de guerre nous sommes prêts à conduire, dans quel but et quel prix nous sommes prêts à payer. Pour évident que paraissent ces principes clausewitziens, les Etats-Unis se sont récemment fourvoyés faute, entre autres choses, d'avoir suivi les conseils du stratège prussien.

Tout d'abord, le terrorisme revêt divers atours qui tous se fondent sur l'exploitation de la terreur par la mise en œuvre d'une violence qui agit avant tout sur l'imaginaire et la volonté. Pour avoir un sens, conduire une guerre contre la terreur (ou le terrorisme) supposera que les groupes terroristes sont territorialisés. Historiquement, les périodes anciennes ne présentent pas vraiment de guerre conduite dans ce but. Les Zélotes, les Assassins et plus récemment les anarchistes russes ont été traités par des Etats stables et structurés comme étant des questions relevant de la politique intérieure. Ce terrorisme « d'en-bas » se distingue du terrorisme pratiqué par des Etats contre leur population (la Russie de Lénine). Néanmoins, une césure s'est produite depuis vingt ans avec la constitution de groupes élaborés et en partie territorialisés. Ils exploitent malicieusement les faiblesses de leurs adversaires : en traitant militairement « l'ennemi proche », par des actions terroristes spectaculaires destinées à frapper « l'ennemi lointain », et enfin en pratiquant la guérilla contre les troupes régulières. Le terrorisme fondamentaliste est un Janus dont les deux faces se répondent réciproquement : une violence expiatoire ou sacrificielle issue du ressentiment, et une ambition politique de domination progressivement phagocytée par la terreur et l'eschatologie.

En outre, l'acte terroriste, par la violence qu'il exprime est un puissant révélateur pour les régimes politiques visés. La réponse de l'agressé induit une réflexion sur ce qui fonde sa propre identité. Cette interrogation est nécessaire pour envisager une stratégie globale dont le volet militaire sera un facteur majeur mais assujetti à une vision politique. Ceci illustre la célèbre Formule clausewitzienne ; la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens, mais le primat revient toujours au politique. Nous verrons par ailleurs que la situation n'est pas aussi simple, et qu'en certaines circonstances, la Formule est complètement outrepassée par la montée aux extrêmes. Pour en revenir à ces questionnements, ils ne sont pas sans danger mais néanmoins salutaires. A défaut, on ciblera d'abord le dictateur Bachar Al-Assad, certes sanglant mais qui ne menace pas la France, puis au lendemain d'une série d'attentats meurtriers, le groupe terroriste Etat Islamique. On brisera temporairement les djihadistes maliens mais sans régler la question touarègue sous-jacente. Historiquement, l'ennemi est le double inversé contre lequel un pays se structure et se définit, du moins en partie. C'est un mal salutaire et indispensable. Il est le barbare grâce et face auquel une nation dessine ses frontières. Les fondements ainsi affermis permettent le

développement d'une identité nationale. Il s'agit toujours de bien choisir son ennemi et de le circonscrire. Le problème posé par les réseaux terroristes actuels réside dans l'importance relativement secondaire de leur base territoriale. Ils portent avant tout un projet politique : l'accomplissement d'un fondamentalisme totalitaire. Vaincu dans son réduit afghan, le terrorisme s'est régénéré au Levant. En passe d'y être vaincu militairement, il y a fort à parier qu'il régénérera une fois encore ici ou ailleurs, car il se nourrit de la guerre conduite contre lui dans un échange ininterrompu d'actions réciproques.

Cela étant posé, il reste à résoudre la question fondamentale de comment vaincre l'ennemi. Il est primordial de définir une stratégie avec des buts de guerre consensuels pour les pays qui opèrent dans une coalition disparate aux ambitions parfois contradictoires. A priori, la France et l'Arabie Saoudite ont peu en commun si ce n'est des contrats d'armements (voire des promesses). Au sein même des pays occidentaux, « les meilleurs ne croient plus en rien, les pires se gonflent des passions de l'ardeur mauvaise » (Yeats). L'impéritie des gouvernements s'incarne dans des choix atlantistes qui achoppent sur la définition d'orientations politiques viables à long terme. Ainsi la politique étrangère française se distingue-t-elle depuis vingt ans par ce que Jean-Christophe Rufin, lui-même ancien diplomate, appelle son bernard-henri-lévisme : un traitement manichéen substitue un critère moral à la complexité géopolitique des crises. Une telle politique ne résout jamais rien cependant qu'elle crée du ressentiment, carburant préférentiel de l'escalade de la violence. Elle est cependant appréciée des politiques qui voient dans des victoires militaires sans lendemain des arguments électoraux.

En définitive, la solution pour un pays comme la France ne semble pas résider dans la simple participation à une coalition anti-terroriste à la stratégie parfois atone. La France, cible privilégiée s'il en est des terroristes islamistes, doit faire reposer sa stratégie sur des mesures de politique intérieure et dans l'affirmation des valeurs qui ont fondé sa République et son Etat de droit. Le cœur battant de la France, l'étoffe de sa longue histoire, consiste dans ce nexus rationum qui comprend et entremêle ces notions supérieures qui sont la souveraineté et la légitimité, la république et son triptyque, la démocratie et la laïcité. Tout en faisant fi de l'irénisme qui a prévalu jusqu'à présent, il convient de ne pas répondre de façon trop abrupte (de façon à casser le mimétisme de la violence) ou de s'enfermer dans un délire obsidional. Des mesures concrètes peuvent être prises rapidement : il faut bannir les prédicateurs salafistes et prendre nos distances avec les financiers du terrorisme. Certes, la pratique assimilatrice qui régit l'adjonction au corps social français des populations exogènes devra éviter de trop verser dans une pratique relevant du Lit de Procuste. Mais l'essentiel est ailleurs, il s'agit de garantir la cohésion interne en combattant la déculturation tout en promouvant la régénération de la pensée politique. Depuis le fin de la Seconde guerre mondiale, l'universalisme occidental, évidé de son fond éthico-philosophique

(traditions grecque et judéo-chrétienne fondues le creuset de la Rome impériale, l'esprit des Lumières) au détriment des préceptes néolibéraux et de leurs avatars vénéneux (le consumérisme et la financiarisation) sombre dans les limbes doucereuses de la bien-pensance et au final de « l'i-realpolitik » (Hubert Védrine).

L'émergence récente d'un groupe terroriste ultraviolent et territorialisé en terres sunnites a provoqué en réaction le renouvellement d'une alliance contre la terreur, dans une suite d'actions réciproques. Mais si les actions militaires diverses sur le terrain ont conduit à réduire à la portion congrue le territoire tenu par l'EI, les actions des belligérants, turques et saoudiens, russes et américains, prouvent que la guerre conduite ces dernières années achoppe sur la définition d'objectifs partagés face à la multitude de groupes djihadistes qui opèrent au Levant à la suite de l'EI. Cette situation obère tout espoir de règlement des conflits levantins. La Turquie, désormais très largement frériste, dispose de capacités militaires adéquates mais uniquement tournées vers les Kurdes syriens du PYD. Et sa duplicité portée au rang d'art politique en fait un allié objectif de nombreuses factions islamistes voire terroristes. Par ailleurs, loin d'être une simple confrontation microcholine, l'affrontement à distance des deux autres puissances régionales, l'Iran et l'Arabie Saoudite, laisse planer de sourdes menaces d'escalade d'un engrenage fatale conduisant à un scénario de montée aux extrêmes. Dans le cadre de l'exacerbation de la Fitna, le conflit confessionnel entre chiïtes et sunnites, l'EI, mandataire d'un sunnisme de l'extrême, est longtemps apparu tel un rempart face à l'Iran.

Comprendre la genèse de l'EI et d'Al Qaida, ainsi que de leurs avatars, et leur lente maturation permet de douter qu'une réponse purement guerrière soit la solution idoine. C'est en faisant face aux impérialismes européens, et en réaction à la prise de conscience de leur retard multiples que les chrétiens maronites du Mont-Liban lancent la « Nahda » (la Renaissance). Elle sera lentement confisquée par les idéologues fondamentalistes musulmans (Rachid Rida, Hassan Al-Banna, Sayyed Qotb, Dr Fadl...) et progressivement dévoyée. La renaissance arabe se fera sur le rejet de l'Occident. L'Islam salafiste cesse d'adorer Allah pour détester l'Occident ; il faut comprendre l'idéal du retour à la Mecque du VII^{ème} siècle comme le contre-modèle ultime, le retour violent d'idiosyncrasies longtemps malmenées. C'est dans l'orbe de cet atavisme religieux et violent que le djihadisme constitue le phénomène le plus moderne de ce ressentiment. Il mute de plus en plus violemment (surtout à partir de l'année terrible 1979) jusqu'à donner naissance à l'EI. Ce dernier est ambivalent car il disposait jusqu'à il y a peu d'une armée localement implantée, modeste mais bien organisée, sachant employer la technologie occidentale à dessein, cependant que les réseaux de l'internationale terroriste continuent de semer la violence dans des Etats-nations tant honnis. L'objectif du terrorisme islamiste, non tenu jusqu'à présent, est d'y marginaliser les

communautés musulmanes pour provoquer des guerres civiles confessionnelles et in fine, la guerre totale.

Car en fin de compte, la guerre actuelle contre le terrorisme, malgré les succès tactiques indéniables rencontrés sur le théâtre levantin mais qui ne sont que des réponses purement somatiques, et de par la nature asymétrique de cet engagement, ne peut conduire qu'à une violence renouvelée. Certains commentateurs envisageaient il y a peu une nouvelle guerre de Trente ans au Levant qui déboucherait sur un nouvel ordre westphalien promouvant des puissances émergentes telles que la Turquie ou l'Iran. Cette vision en partie datée évacue le fait fondamental suivant, le face à face actuel est la dramatisation d'une aporie. Au bout du compte, la possibilité d'une confrontation guerrière renouvelée des belligérants participe du mouvement de montée aux extrêmes théorisé par Clausewitz. L'exégèse récente de René Girard apporte un éclairage saisissant sur cette dynamique funeste. Avant d'aborder plus avant l'application de ce concept, il importe de regarder les ramifications du piège tendu aux parties prenantes. La cécité des élites n'est pas chose nouvelle. Comme le rappelle Girard, alors que le Prusse se montrait toujours plus menaçante, le France ne laissait pas d'affaiblir un empire autrichien moribond. Dans l'affaire moyen-orientale, le double jeu des alliés saoudien et turc n'a provoqué aucune réaction. Les exactions commises dans le canton d'Afrine contre l'ancien allié kurde et par des troupes régulières turques envahissant le territoire syrien ne lèvent aucune protestation. Plus au Sud, le fondamentalisme wahhabite est la Tunique de Nessus d'une famille des Saoud minée jusqu'à très récemment par sa transmission adelphique du pouvoir. La reprise en main par Mohamed Ben Salman n'hypothèque en rien le pacte forgé avec les oulémas les plus rigoristes.

Condamné à terme, le Royaume n'en poursuit pas moins depuis trente ans un agenda résolument islamiste en essaimant au sein de l'Oumma des prédicateurs salafistes. Soit disant quiétistes, ils ancrent dans des mentalités malléables des préceptes fondamentalistes qui sapent l'autorité des États-nations. On dit souvent que l'État Islamiste est le fils de la guerre en Irak et du wahhabisme saoudien. L'écrivain et journaliste algérien Kamel Daoud rappelle quant à lui que l'EI n'est qu'une métastase du cancer saoudien. Le terrorisme organisé pyramidale, modèle léniniste, a mué en rhizome deleuzien. C'est le jihad de proximité destiné à frapper partout et à se régénérer tel l'Hydre de Lerne. Quant à compter sur le rival iranien, on rappellera qu'Abou Moussab-al-Zarqaoui, le toxicomane contempteur zélé du chiisme, fut pourtant un protégé des services iraniens et syriens avant de créer l'ancêtre de l'EI. EI dont le curieux état-major concentrait à l'origine des officiers de Saddam Hussein (Ayali, Anbari, Ali).

C'est sur ce terrain hautement inflammable que le principe de réciprocité clausewitzien se dévoile. Se fondant sur une prophétie mahométane, l'eschatologie de l'EI l'actualise en tentant d'attirer les « armées chrétiennes » dans une plaine du nord de la Syrie, nommée Dabiq. Lorsqu'ils

réclameront leurs « convertis » se produira la fin des temps (la Maktum) suivie de la révélation divine (la Khatima). Mais face à ce qui passera inaperçu ou apparaîtra comme délirant à un esprit rationaliste, il s'agit d'opposer la vision prégnante des fundamentalistes chrétiens américains qui voient dans le même temps la fuite en avant des Israéliens hâter la Parousie. Théologie négative pour théologie négative ; c'est le Grand Satan contre l'Axe du Mal. René Girard parlait pour qualifier la relation israélo-palestinienne de « gémellité mortifère ». Cet objet semble se redéployer sur une échelle plus vaste et recoupe les idées de Clausewitz qui atteignent leur acmé dans les concepts suivants : le duel, la réciprocité, la guerre défensive et la notion centrale de montée aux extrêmes. Fondamentales et souvent mal comprises, ces notions pâtiennent, comme nous l'avons déjà exprimé, de l'interprétation de Raymond Aron qui s'inscrit dans le sens positif de l'Histoire de Hegel (là aussi peut être mal interprété). René Girard montrera au contraire que la violence légitime de l'État ne produit plus de droit et s'est en fin de compte disqualifiée. On plonge dans l'« Ere des ténèbres » selon Michel Terestchenko : drones tuant aveuglément, usage de la torture, Homeland Security et glissement progressif vers la surveillance généralisée.

Participant de ce mouvement, les réseaux terroristes recrutent dans des populations qui se sentent humiliées, à tort ou à raison, et qui sont en proie au désir mimétique, forcément déceptif. Ce concept est déjà présent chez Nietzsche, Bergson, Durkheim et bien évidemment chez Girard : je désire ce que tu désires et non ce que tu es, c'est ce qui me définit et réciproquement. Les garde-fous qui existaient ont disparu (transcendance, immanence, foi dans le progrès...), laissant place à la dérélition. Ainsi, le terrorisme islamiste apparaît-il aujourd'hui comme l'avatar le plus monstrueux de cette logique du ressentiment. Ce dernier se comprend en tant qu'esclavage indépassable à autrui. Dès lors, l'asymétrie de la guerre contre le terrorisme se révèle en piège fatal : la victimisation croissante de l'agressé répond à la diabolisation croissante de l'agresseur, mais de façon absolument mimétique car chacun mène sa guerre défensive. Les concepts s'équivalent sur les plans dialectiques et dans les référentiels moraux de chacun des belligérants. La politique occidentale court derrière la guerre et la violence sur laquelle elle n'a plus de prise, c'est la montée inexorable aux extrêmes de Clausewitz ; « Œil pour œil, le monde est aveugle » (Gandhi).

La mise en place d'alliances militaires au Levant, derrière les États-Unis et ses alliés sunnites, afin d'annihiler des réseaux terroristes, semble une option stratégique naturelle mais au final peu adéquate. Cette dernière ne résiste pas à l'examen des indispensables présupposés cependant que l'expérience historique obère toute tentative de la voir comme une hypothèse viable. Malgré ces mises en garde, la conduite de la guerre contre le terrorisme sur le mode proposé jusqu'à présent favorise la montée d'une violence généralisée sans issue honorable. Nonobstant le risque fondamental de montée aux extrêmes, si les actuels réseaux terroristes finissaient pas être éradiqués comme certains le prophétisent trop hâtivement, il est possible, voire probable, que l'extrême

violence exprimée par ces mouvements resurgissent avec une acuité renouvelée sous cette forme ou sous une autre. Ainsi le terrorisme islamiste n'aurait-il été qu'un visage monstrueux mais temporaire de la violence. Pour Slavoj Žižek, qui rejoint la lecture girardienne de Clausewitz, la violence n'est pas un accident produit de manière épisodique par nos civilisations, elle en serait même le fondement. La secte des Assassins résista toujours au Califat Abbasside. Mais un jour, elle fut emportée par le déchaînement d'une violence supérieure, celle des terribles cavaliers mongols. René Girard aurait dit « Satan expulse Satan ».

*

Les analyses de Girard, qui résultent de l'étude de Clausewitz, paraissent plus que jamais prémonitoires ; le terrorisme apocalyptique contemporain illustre un phénomène d'escalade qu'aucun raisonnement ne semble à même de saisir finement. La vénéneuse asymétrie guerrière qui s'est instaurée entre les terroristes et les occidentaux oppose les camps de ceux qui se moquent de la mort et de ceux qui en ont peur, peut être davantage qu'ils n'y tiennent. Ce phénomène s'illustre par l'utilisation de la guerre « chirurgicale » via l'usage de drones qui répond dans un délire mimétique aux attentats suicides, à la fois mis en scène et les plus meurtriers possibles. Au temps d'un péril croissant et saisissant, les positions croisées de Clausewitz, de Girard et du Carl Schmitt de la théorie du partisan laissent accroire que terroristes et kamikazes disposeront bientôt d'armes nucléaires miniaturisées. Clairement, ils seront prompts à les utiliser hors des schèmes doctrinaux actuels, uniquement guidés par un principe d'absolue réciprocité. Cette utilisation créera des conditions nouvelles qu'il est malaisé de circonscrire puisque, nous y reviendrons, l'utilisation d'armes nucléaires après soixante-dix ans de dissuasion effective risque de convoquer les pires démons de l'humanité. Nous entrerons alors dans l'ère de l'irrationalité pure. C'est le sens des écrits de Robert Jay Lifton dans « Destroying the world to save it » lorsqu'il énonce qu'il serait faux de penser que rien n'a changé puisque si les émotions et les passions persistent à nous hanter, « elles le font dans de nouveaux cadres avec une technologie nouvelle, et cela change tout ».

Le terrorisme islamiste a développé un rapport à la violence qui nous échappe pour une large part, ce qui le rend d'autant plus inquiétant, voire terrifiant. On peut avancer que ce mouvement s'inscrit au centre du lieu géométrique de la violence que constitue le phénomène de montée aux extrêmes. Le fait de clamer aimer la mort sort du cadre conceptuel occidental, payer de sa vie le fait de voir l'autre mourir échappe à notre entendement. L'homme occidental est anesthésié devant le déploiement de cette énergie vénéneuse, comme saisi d'effroi devant le surgissement de cette négativité tragique qui déverse ses tombereaux de haine et de ressentiment. Néanmoins, selon le schème explicatif girardien, on peut voir dans cette action réciproque, qui confine à la pure gémellité mortifère, la quintessence de l'indifférenciation, le mimétisme absolu dans son versant

négatif. En outre, un autre élément ne saurait être négligé ; le terrorisme par l'innovation du kamikaze réactive le sacrifice. Cette notion fondatrice des sociétés humaines archaïques était tombée en désuétude après le dévoilement de son mécanisme profond par la Passion du Christ : l'assassinat d'un innocent, victime émissaire rédemptrice tant que le processus de paix du rite sacrificiel n'est pas vu au travers des yeux de la victime mais de ceux de la société. La victime ne doit pas être vue comme une personne issue de la communauté mais en tant que simple support de transfert destiné à faire converger les désirs et les passions mauvaises afin de les évacuer lors d'un rite basé sur leur consommation. Le rite sacrificiel visait à casser la mécanique mimétique afin d'en contenir le potentiel de violence et de briser par là-même l'escalade de la violence et sa montée aux extrêmes, mécanisme fondamental que Clausewitz avait presque mis à nu. Mais, sous-jacente à cet exutoire jadis indispensable à l'évacuation de la violence, la réalité effective longtemps méconnue de ce rite suppose la mise à mort d'un innocent. Cependant, la supercherie va être dévoilée par la pensée chrétienne la rendant dès lors inopérante. Mais cette révélation réintroduit les ferments de la discorde et il en résulte selon Girard un déferlement progressif dans l'histoire de la violence qui ne peut plus être contenue, c'est ce mouvement même qu'entraperçoit Clausewitz mais qui le fait reculer d'effroi bien que cette idée centrale coule en filigrane tout le long de son texte inachevé. L'empêchement de la régulation de la violence par l'abandon de son mécanisme de transfert induit un désenchantement progressif. A son corps défendant, le christianisme, par la Passion qui narre la mise à mort du Christ, dévalorise d'un coup le sacrifice qui n'est plus qu'une mort sans la vertu collective transcendante qu'elle revêtait jusqu'alors puisqu'il porte sur la mort d'un innocent. Malheureusement, ce dévoilement réactive le conflit mimétique basé sur le phénomène d'indifférenciation (de récents travaux en neurobiologie ont identifié les mécanismes cérébraux de l'indifférenciation qu'ils relient à la taille du cerveau, c'est une capacité physiologique/psychologique purement humaine). En étudiant Clausewitz, Girard montre que le désir mimétique libéré et constamment renouvelé conduit à une périlleuse montée aux extrêmes. Largement pressentie dans ses effets par le stratège prussien, Girard la relie aux textes apocalyptiques qui resteraient largement incompris. Parce que l'homme s'attend à la punition divine, il ne comprend pas que sa libération opérée par la Révélation en fait l'acteur central du monde (idée largement répandue depuis les Lumières) mais aussi de la fin des Temps (terrorisme apocalyptique, épée de Damoclès de la guerre nucléaire – ces deux dimensions pouvant se croiser-, dévastations écologiques, avancées technologiques mal maîtrisées et la Technique qui nous menace d' « un hiver sans fin » selon Heidegger). C'est comme si la montée aux extrêmes, perçue comme quasiment inévitable offrait la funeste et cruelle résolution du Paradoxe de Fermi. D'un point de vue théologique, puisqu'il est question ici de religion (en partie dévoyée), le Christ avec la Passion se présente comme le meilleur allié de Satan avec la furie mimétique, perspective insoutenable. Mais

Girard considère que la Passion s'interprète comme le dévoilement d'une périlleuse et tragique épiphanie, qui, loin d'aboutir à une aporie, peut se concevoir comme une nouvelle théodicée.

Pour refermer la parenthèse théologique et de manière surprenante, le djihadisme actuel repense le sacrifice sur un mode nouveau, encore plus sombre, mais qui n'a plus pour vertu de faire société mais au contraire de défaire ses ennemis. Le but initial du sacrifice était d'empêcher la tenue de représailles, un barrage contre la violence ; cette idée est étonnamment présente dans le Coran où le bélier qui sauve Isaac du sacrifice est celui-là même qui avait été envoyé à Abel pour sauver son frère. Ce nouveau sacrifice mutant et ouvert, au su de tous, n'a qu'un but pour ses théoriciens, montrer que dans le terrorisme réside une violence supérieure et que celle-ci va triompher. Retour brutal de l'archaïsme, résurgence d'une violence atavique, nous restons largement démunis face à ce phénomène qui déchire les intellectuels. Une nouvelle querelle des Modernes se profile ; sommes-nous face à un processus d'islamisation de la radicalité ou de radicalisation de l'islamisme (Gilles Keppel vs Olivier Roy). Il semble possible de concilier les deux positions. Le phénomène djihadiste ne peut être nié, il révolutionne jusqu'à l'Islam classique par bien des aspects alors qu'il prétend en retrouver la pureté originelle. Cette quête forcément déceptive ne peut avoir pour conséquence qu'un redoublement du ressentiment, et donc la poursuite d'une escalade inachevée de la violence. Comme nous le verrons par ailleurs, le nihilisme est à l'œuvre dans l'humanité, ses ressorts sont ceux d'un monde postmoderne qui s'est débarrassé de la transcendance et qui évacue graduellement l'humanisme au profit du transhumanisme et des mondes robotisés ou virtuels. Ce nihilisme charrie anomie et dérégulation ; c'est sur terreau radioactif que la violence prolifère. Elle emprunte les habits du terrorisme islamique, mais rien ne dit que si le Coran réussit à se débarrasser de ces outrances et de ces scories cela aura une quelconque répercussion sur le terrorisme actuel ni sur la marche inexorable de la violence. Clausewitz avait théorisé la montée aux extrêmes en en saisissant quelque chose dans l'épopée napoléonienne, il semblerait que la montée aux extrêmes, après avoir utilisé le pangermanisme, se soit saisie du terrorisme d'obédience islamique. Aujourd'hui la violence mimétique emprunte le véhicule du terrorisme islamique, mais cet état est certainement tout à fait provisoire si la montée aux extrêmes ne parvenait pas à son but ultime. Néanmoins, ce qui rend le terrorisme redoutable et effrayant, c'est qu'il semble en mesure de s'articuler parfaitement avec les diverses technologies, dont les plus mortifères. Ceci se produisant quasiment hors de toute institution militaire. Ainsi donc la guerre pensée par Clausewitz ne représente qu'une analogie avec la situation actuelle. Mais si elle ne la pensait pas complètement, elle permet d'en saisir les contours ; elle l'annonçait irrémédiablement.

Il y a dix années, Emmanuel Terray, grand lecteur et spécialiste de Clausewitz écrivait que l'humanité avait eu la chance que la double menace terroriste et nucléaire ne se soit jamais hybridé. Il est possible que la combinaison de cyberattaques maximaliserait ce risque et l'occurrence d'une

catastrophe nucléaire : soit afin de récupérer le renseignement technologique idoine pour la confection, ou afin de perturber ou leurrer les systèmes d'alerte stratégique. Mais à l'instar de Girard, Terray prophétisait qu'avec le jour où une entité terroriste disposerait d'armes nucléaires, viendrait la guerre absolue théorisée et rejetée d'effroi par Clausewitz. Alors le spectre de l'apocalypse se matérialiserait.

Nous sommes entrés dans ce nouvel âge du nucléaire qui voit l'amplification des risques de prolifération alors que le système de régulation internationale est toujours davantage menacé d'éclatement. Longtemps, l'architecture de la dissuasion a maintenu l'équilibre stratégique du fait de la rationalité des acteurs impliqués. Le partage du monde entre Américains et Soviétiques garantissait à chacun des deux camps un vaste espace de survie. On se rappellera néanmoins que le monde est passé proche de l'annihilation à plusieurs reprises. Youri Andropov est considéré comme le dirigeant soviétique le plus rationnel de l'ère post-stalinienne ainsi que le père putatif de la perestroïka. Et pourtant, lorsqu'il dirigea formellement l'URSS à la fin des années 70, prenant la tête du triumvirat Andropov – Gromyko – Oustinov, une de ses premières initiatives fut la mise en place du plan RYAN (Raketno YAdernoye Napadenie : attaque au missile nucléaire). Celui-ci visait à collecter toutes les preuves disparates d'une prochaine attaque nucléaire préventive des Etats-Unis, ce dont Andropov, directeur du KGB depuis 1967, était fermement convaincu. Dans le contexte de la crise des euromissiles et de l'Initiative de défense stratégique, cette paranoïa culmina avec l'exercice de l'OTAN Able Archer en novembre 1983. Cet exercice mettait en œuvre les procédures de frappes nucléaires cependant que les forces stratégiques furent placées en mode d'alerte maximal. Deux mois auparavant, la base d'alerte stratégique avancée de Serpoukhov-15 détecta le (faux) tir de quatre Minuteman depuis la base de Malmstrom. Le commandant Stanislav Petrov refusa d'entériner la procédure de contre-attaque et évita l'apocalypse nucléaire. Effrayées, les autorités américaines prirent par la suite des mesures de désescalade. Mais aujourd'hui, le terrorisme islamiste, nihiliste et apocalyptique, rebat les cartes du jeu stratégique par la mutation des enjeux qui n'excluent plus pour des groupes entiers le choix du sacrifice. Mais cette fuite en avant possible de groupes terroristes pourrait avoir pour conséquence la réouverture du jeu stratégique et engendrer des comportements étatiques partiellement irrationnels car fondés sur la possibilité d'une survie envisagée au spectre d'attaques nucléaires préventives. On pressent toute l'affirmation de la potentialité de la montée aux extrêmes clausewitzienne, qui en l'occurrence offrirait à coup sûr une réponse au Paradoxe de Fermi.

ILLUSTRATION DE LA MONTÉE AUX EXTRÊMES PAR LE COMPLEXE DE THUCYDIDE

Deux tigres ne se partagent pas la même montagne

Vieil adage chinois

« Les américains ont par essence une âme
dure, solitaire, stoïque, une âme de tueur.

Et ils l'ont toujours. »

D.H. Lawrence

Le Complexe de Thucydide trouve son origine dans les guerres du Péloponnèse qui virent au Vème siècle avant notre ère s'affronter Athènes et Sparte. Ce complexe peut se comprendre comme une représentation du couple indifférenciation-réciprocité dont la conséquence logique s'appelle la montée aux extrêmes. Ce prisme clausewitzien fournit un appareil explicatif de nombreux problèmes géopolitiques qui menacent la stabilité mondiale. L'un des plus centraux et des plus lourds de menace s'incarne dans la lutte actuelle pour le pouvoir hégémonique mondial. La rivalité entre la puissance installée mais déclinante, les États-Unis, et la puissance montante, ambitieuse et probablement revancharde, la Chine décrit parfaitement ce phénomène périlleux mais récurrent de l'histoire. Le Ragnarök programmé entre les États désunis d'Amérique et « le Vampire du Milieu » (Philippe Cohen, Luc Richard) est-elle inévitable ? La guerre s'est transformée jusqu'à s'insinuer dans tous les interstices du monde, et le combat économique, financier ou monétaire peut être vu à cet aune. Clausewitz insistait sur la nécessité d'une connaissance parfaite pour les belligérants du type de guerre dans laquelle ils s'engagent, ainsi que sur celles conduites par leurs adversaires et leurs faiblesses. Si le volet militaire est pour l'heure absent de la confrontation, c'est en partie à cause de la large supériorité américaine. Mais la Chine opère un rattrapage spectaculaire de même qu'elle applique à la lettre les prescriptions de l'opuscule « La guerre hors limites » des colonels Liang Qiao et Xiangsui Wang. Des efforts considérables sont conduits dans des domaines de

rupture ou qui favoriseraient la Chine dans un conflit de nature asymétrique (cyberguerre, armes hypervéloces, militarisation de l'intelligence artificielle, applications militaires des domaines quantiques et en particulier en ce qui concerne l'intrication...).

Dans ce contexte, les États-Unis semblent mener une guerre défensive. Clausewitz a bien montré que celui qui est en position défensive possède tous les atouts pour l'emporter in fine cependant que sa volonté devra éventuellement consentir aux sacrifices nécessaires. Concernant ce dernier point, les Chinois et les géostratégistes n'ont peut-être pas complètement saisi la nature profonde de leur ennemi. Les Chinois veulent imposer une situation favorable qui leur permettra de vaincre sans combattre, ou à tout le moins, une situation de partie nulle qui leur donnera, pense-t-on, la victoire sur le long terme. Sur le redoutable piège de la partie nulle, il n'est que trop peu recommandé de lire André Chéradame qui expose une thèse qui se fonde sur la réciprocité ; les suites de la première guerre mondiale ne font que traduire une indifférenciation funeste entre l'Allemagne et ses ennemis qui ne pouvait déboucher que sur une nouvelle déflagration. Avec ses propres thèmes, René Girard ne fait dire que la même chose à Clausewitz. Trop souvent, les stratèges tendent naturellement à bâtir leurs raisonnements à partir de présupposés trop centrés sur des contingences culturelles et sociétales relevant de leur environnement, quitte à essentialiser leurs principes sans percevoir les chausse-trappes d'une universalisation trop hâtive. Il semble que les fondements des États-Unis et de la psychologie des Américains n'ont que trop peu été appréhendés. Bien sûr, la notion de Destinée Manifeste semble connue, cependant elle contient les germes de la guerre totale. Les Américains ne sont pas prêts à abandonner leur hégémonie sans combattre ; ils se considèrent comme le poste avancé du messianisme. La religion évangélique, largement majoritaire, du moins dans les classes dirigeantes, imprègne les mentalités en excluant la nuance : le purgatoire n'y existe pas, il n'existe que les bons et les méchants. Et les méchants, puisqu'ils le sont absolument, méritent d'être détruits. Cette vision peut apparaître simpliste à un observateur non averti, elle n'est pourtant pas une simple posture. Une certaine droite américaine, non minoritaire, soutient Israël de manière totale juste parce qu'elle pense par son engagement hâter la parousie. Le prisme déformant ou transformant de la laïcité ne laisse pas d'écarter ces idiosyncrasies comme des scories incompréhensibles, dérangeantes voire puériles. Pourtant, dès lors que le sanctuaire sacré américain, qu'il soit physique, économique ou mental, est existentiellement menacé, ses occupants se verront dans l'obligation de réagir avec la plus extrême violence, l'onction divine leur servant de blanc-seing moral. Il n'est pas certain que l'Empire athée du Milieu est pleinement saisi cette dimension. De son côté, la Chine est un État-parti dont les nouveaux Mandarins sont a priori capables de toutes les extrémités afin de se maintenir au pouvoir, même au prix d'une fuite en avant cataclysmique. L'aspect de la revanche contre l'Occident ne doit pas non plus être négligé ou sous-estimé ; la mémoire des Traités inégaux infuse les classes dirigeantes chinoises depuis plus d'un siècle. Olivier

Germain-Thomas écrit qu' « il y a dans l'esprit de chaque Chinois une blessure qui ne cicatrisera qu'en infligeant cette même blessure à d'autres ». Sous le voile apaisant composé par une médiocratie envoûtée par l'économicisme triomphant, les passions mauvaises redoublent d'ardeur, toujours les mêmes : le ressentiment, la haine et la plus puissante de toute, la peur. Pour paraphraser Aron en l'actualisant, ceux qui croient que les peuples suivront leurs intérêts plutôt que leurs passions n'ont rien compris au XXIème siècle. Voilà où nous en sommes.

*

De nombreux observateurs doutent que la situation soit réellement à même de dégénérer ; l'argument majeur qu'ils brandissent n'est guère convaincant. Ainsi les relations économiques commerciales et financières croisées protégeraient-elles des vellétés guerrières, mais ce point de vue achoppe à saisir les spécificités de cette confrontation cependant que le précédent historique de 1914 est complètement éludé. Pourtant, les relations entre les belligérants avaient atteint un degré très élevé d'interpénétration économique, jamais connu dans l'histoire, qui ne sera retrouvé que lors de la dernière décennie. Et après tout, la Chine ne détient aujourd'hui que peu ou prou 5% de la dette américaine qui est détenue de manière indigène à 80%. Ce n'est donc pas un gage de paix perpétuelle. Les intérêts peuvent être transcendés par les passions, de même qu'ils ne sont pas toujours connus ou appréhendés à leur juste valeur. On comprendra aisément que cette réflexion autour de l'actualisation du complexe de Thucydide à l'ère du nucléaire et du transhumanisme ne relève pas de simples arguties picrocholines.

Beaucoup considèrent que la Chine a le temps de son côté compte tenu de sa trajectoire économique et de son système politique. La stratégie chinoise combine une économie de type capitaliste à une gouvernance clairement totalitaire. Ce mélange surprenant voire détonant est remarquablement résumé par son principal thuriféraire Deng Xiaoping, sorte de Youri Andropov chinois qui aurait réussi : « Peu importe que le chat soit noir ou blanc, pourvu qu'il attrape la souris ». La fascination qu'exerce la réussite de la Chine sur de nombreux commentateurs masque néanmoins ses fragilités structurelles qui présentent des risques systémiques d'ampleur. Ainsi, certains choix qui ont permis le décollage de l'économie chinoise, et en particulier sa politique commerciale, ont-ils engendré des problèmes structurels majeurs. La politique globale actuelle conduite par Xi Jinping vise à réduire ces faiblesses qui menacent d'obérer tout avenir radieux. Nous verrons que la guerre monétaire s'inscrit dans cet orbe et qu'elle revêt une importance fondamentale, voire vitale pour les deux parties. Sur le plan des relations internationales, la Chine tisse un système d'interdépendance inégale (Pierre Hassner) qui ambitionne une domination, certes incomplète, en promouvant une réciprocité imparfaite ; une véritable toile d'araignées économique et diplomatique qui fait montre d'une pratique évoluée de la duplicité. Les actions réciproques des deux puissances s'inscrivent dans cette perspective qui ressemble à une lutte à mort puisqu'une

issue du type partie nulle paraît improbable. Si l'affrontement se conduit dans les champs économiques et financiers, rien ne garantit que le perdant ne jouera pas son va-tout, militaire en l'occurrence. En particulier, la psychologie américaine laisse augurer la survenue d'une situation de montée aux extrêmes : le providentialisme couplé à une mentalité manichéenne qui trouve ses racines dans l'évangélisme dominant fait face à un fort ressentiment chinois qui doit trouver son exutoire dans le revanchisme triomphant d'un empire du milieu réhabilité. Ainsi tous les ingrédients du cataclysme à venir sont-ils réunis.

La cristallisation de ce combat se déploie en particulier dans le champ monétaire où les deux pays, pour des raisons divergentes, jouent en grande partie leur prospérité future, voire leur statut de grande puissance tant les enjeux sont fondamentaux. Les Chinois considèrent qu'une dominance monétaire se traduira par le déverrouillage des deux derniers privilèges majeurs américains : les dominations technologique et militaire. Dans le premier cas, en recrutant les meilleurs scientifiques et ingénieurs, ainsi qu'en disposant des plus grands centres de recherche. Dans le second cas, en facilitant le financement des technologies de ruptures tout en essayant un chapelet de bases militaires de par le monde. Dans le même temps, le perdant verra ses ressources périr de manière drastique et irréversible.

La stratégie chinoise comporte un plan en trois volets qui vise à détrôner le dollar tout en récupérant la prééminence mondiale au profit exclusif du renminbi (ou yuan). Les trois étapes sont les suivantes :

- 1- Le yuan intègre le panier des monnaies de réserve, le Droit de Tirage Spécial (DTS), au côté du dollar, de l'euro, du yen et de la livre sterling,
- 2- Décrédibiliser le dollar afin d'attribuer le rôle de monnaie mondiale au DTS,
- 3- Décrédibiliser à son tour le DTS et imposer le yuan en tant que monnaie de réserve mondiale.

Historiquement, le dollar a représenté un atout majeur au cours de la guerre froide, il a permis en particulier le financement de l'Initiative de Défense Stratégique qui a parachevé l'entreprise de mise à genoux d'une économie soviétique déjà passablement vermoulue. Le dollar est aujourd'hui l'arme économique absolue qui leur permet de se financer sans tenir vraiment compte des déficits engendrés ; l'ancien gouverneur du Texas (il se trouvait dans la limousine au côté de J.F. Kennedy le 22 novembre 1963) et secrétaire au trésor, John Bowden Connally, n'a-t-il pas déclaré un jour : « le dollar c'est notre monnaie, mais c'est votre problème ». Ainsi le dollar est-il la pierre angulaire de tout l'édifice qui sous-tend la prospérité américaine. Peur, ressentiment et haine animeront très bientôt les dirigeants américains au moment où vacille la plus exorbitante de leurs prérogatives. Le 30 novembre 2015, le FMI a décidé de l'inclusion du renminbi dans le DTS. Après ce geste symbolique destiné à internationaliser la monnaie chinoise, Pékin n'a eu de cesse de tenter de faire libeller ses transactions commerciales (énergétiques au premier chef) en yuan. Par exemple, très

récemment, les Chinois ont essayé de convaincre l'Arabie Saoudite de leur vendre leur pétrole en yuan afin d'affaiblir le dollar. Si la transaction n'a pas abouti, il fait peu de doute que des situations de casus belli vont se multiplier, puisque les Américains ne peuvent rester inactifs face à cette offensive caractérisée de Pékin. Le PCC espère infliger à Washington une capitulation en rase campagne irréversible, et cela sans combat. Certains appellent cela, malicieusement, une guerre pacifique. Mais les déterminismes qui régissent les deux superpuissances doivent être mis à jour afin de comprendre que cette opposition, contenue en apparence, n'en porte pas moins les prémises d'une possible déflagration portée progressivement par des actions réciproques toujours davantage dangereuses.

A ce titre, la Chine souffre de plusieurs déficits structurels qui menacent son avenir. Et la classe dirigeante chinoise, qui n'a pour seule ambition que sa survie renouvelée, est traversée par différentes factions, parfois libérales, mais qui sont prêtes à toutes les extrémités si la situation venait à dégénérer. Avant de les étudier succinctement, il faut revenir au modèle de développement poursuivi par la Chine depuis la fin des années 80 et le début des années 90.

La Chine déploie depuis 1994 une stratégie mercantiliste particulièrement agressive. Elle devait accompagner un développement du pays dans tous les domaines alors que, concomitamment, ce mouvement d'ensemble devait s'opérer au détriment des États-Unis. Pékin réitérait la stratégie mercantiliste déjà employée avec succès successivement par la Grande-Bretagne jusqu'en 1860, puis l'Allemagne jusqu'en 1914 et les États-Unis jusqu'en 1960 et enfin l'Allemagne et le Japon depuis 1950. Cette stratégie mercantiliste consiste à réaliser des exportations massives ce qui aura pour double effet bénéfique d'engendrer une croissance sensible du PIB et de dynamiser l'emploi. En parallèle, ce double mouvement se répercutera en négatif dans les économies des pays importateurs. Il y a évidemment un intérêt stratégique à réaliser ce commerce vicié avec un ou des rivaux géopolitiques. Il s'agit très exactement de la tactique mise en œuvre par la Chine.

Le fondement de cette réussite spectaculaire réside dans l'obtention prolongée de deux avantages comparatifs que sont la sur-compétitivité absolue des entreprises établies sur le sol chinois, et l'accès libre et sans limite aux marchés mondiaux si possible en protégeant le sien propre. La Chine a réussi à créer sur le long terme ces deux conditions favorables, la sur-compétitivité dès 1994, et la reconnaissance par l'OMC en 2001 malgré un manquement à absolument toutes les clauses d'adhésion.

La sur-compétitivité résulte de la combinaison de plusieurs facteurs. Tout d'abord un coût salarial horaire maintenu extrêmement bas. Cela fut rendu possible par le caractère totalitaire du régime chinois. Ce dernier n'admet aucune liberté et par là-même le droit d'association est proscrit ; les droits de grève, de réunion ou d'expression sont prohibés. L'État veille à rendre illégale toute

revendication relative au coût horaire du travail qui est de ce fait maintenu artificiellement à un niveau très bas.

En complément de ces mesures drastiques, la (sur)compétitivité chinoise doit sa redoutable efficacité à deux mesures antisociales prises au tournant des années 80 par le dirigeant d'alors, Deng Xiaoping, et qui battent en brèche le « bol de riz en fer » qui maintenait jusqu'alors la cohésion sociale. Il a d'abord tout simplement décidé de supprimer les entreprises industrielles d'État. Cette mesure eut pour conséquence immédiate l'explosion du chômage ouvrier fournissant au nouveau secteur « privé », les entreprises restant aux mains des thuriféraires du régime ou du parti, une main d'œuvre abondante, prête à l'emploi et surtout les salaires ont fortement reculé. La stratégie mercantiliste pouvait s'appuyer sur cette politique inique de bas salaires, et ce d'autant plus que toute la politique sociale fut brutalement démantelée par Deng. Depuis lors, il n'existe plus de couverture sociale pour les salariés ce qui signifie plus clairement : aucune couverture santé, pas de retraite, les frais de scolarité entièrement à charge. Et bien évidemment, aucune indemnité pour les chômeurs, ceux-là ne sont pas reconnus donc « n'existent pas », ce qui participe du contrôle étatique de la masse salariale au niveau le plus faible possible. On concédera dès lors que le substantif communiste, toujours accolé de façon omniprésente, ne participe plus que de rodомontades de niveau sémantique, d'une rhétorique principalement à visée intérieure.

Le deuxième avantage comparatif majeur concerne la très forte sous-évaluation du yuan, maintenue à tout prix depuis la dévaluation de 1994. En mai 2015, des analystes du FMI ont estimé que le rapport réel entre le dollar et le yuan devrait se positionner à 3,51, alors qu'il était artificiellement maintenu par la Banque centrale de Chine à un taux de 6,21. De fait le yuan est sous-évalué de 43% ce qui induit un avantage comparatif exorbitant dans la guerre commerciale que se livrent les États. Cette situation a très longtemps été acceptée par les Américains, ils l'ont même encouragée à certains égards. Les multinationales américaines ont largement bénéficié des coûts salariaux très faibles, elles ont amassé des centaines de milliards de dollars de bénéfices supplémentaires. Elles se sont faites les lobbyistes les plus zélées pour que Washington accepte la Chine dans l'OMC (2001) cependant que Pékin arrivait en contrepartie à négocier des tarifs douaniers extrêmement avantageux. Mais aujourd'hui, malgré les mesures dirigistes du régime, les coûts horaires du travail industriel convergent fortement entre le Chine et les États-Unis, ce qui devrait donner une impulsion forte pour de nombreuses relocalisations, phénomène amplifié du fait d'une politique fiscale avantageuse. Les États-Unis avaient fait de la Chine l'usine du monde en leur âme et conscience, leurs activités natives se concentrant avant tout sur l'économie de l'intelligence à fortes valeurs ajoutées, les services et l'ingénierie financière. Ce choix se faisant au détriment d'une partie non négligeable et toujours croissante de leur population. Cette fracture

interne nourrit un ressentiment qui ne cesse de s'accroître, et qui ne demande qu'à être canalisé vers un bouc-émissaire.

*

Les succès chinois éclatants ne lassent pas de provoquer des réactions d'enthousiasme chez les commentateurs ultralibéraux qui voit dans cette réussite apparente la preuve que le système politique doit être au service d'un capitalisme débridé et que les questions sociales doivent être abandonnées au marché. Mais le système chinois doit aujourd'hui faire face à de multiples menaces de plusieurs ordres, en particulier on pourra recenser en première approximation trois problèmes structurels qui sont susceptibles d'entraver la marche glorieuse de Pékin vers l'hégémonie planétaire.

Le premier déficit structurel s'inscrit dans le champ culturel. Il est mis en exergue par Paul Jorion dans ses ouvrages « Comment la réalité et la vérité furent inventées » et « Principe des systèmes intelligents » qui traite d'intelligence artificielle. Le problème ici posé concerne plus directement la structure du langage. L'inclusion est inscrite dans la langue grecque et à sa suite dans ses héritières occidentales, alors qu'elle est absente de la langue chinoise. On connaît grâce aux récents travaux en neurobiologie les implications particulières des langues sur la morphologie cérébrale. Ces résultats rejoignent certaines intuitions linguistiques qui veulent que lorsqu'on pense dans une langue qui n'est pas la sienne, on commence à adopter les signes culturels qui lui sont associés. L'Hypothèse de Sapir-Whorf spécifie que les représentations mentales dépendent des catégories linguistiques, la façon de percevoir le monde dépend du langage, la perception de l'espace et du temps sont différentes. Les structures qui sont propres à chaque langue apparaissent dès lors incommensurables, elles influent directement sur la pensée des individus et sur leurs actes. Ce qui s'impose comme un état de fait bat en brèche l'intuition des Lumières pour lesquelles la perception et la pensée humaines relèvent de l'universel. Contrairement à ce qu'avancé Noam Chomsky, tous les hommes ne disposent pas des mêmes compétences mentales innées. La langue chinoise n'autorise que des rapports de juxtaposition et donc ne permet de formaliser que des relations purement symétriques. Par contre, les langues occidentales permettent de penser en sus des relations de juxtaposition des relations d'inclusion. Cela permet de se représenter aisément des catégories dont l'intersection est vide ou non. Dès lors, lorsque les hiérarchies créées par les relations d'inclusion sont complétées par des relations temporelles, des relations purement causales apparaissent. Tandis que la juxtaposition seule, dite connexion simple, exprime un phénomène où les divers termes de la proposition ne seront pas hiérarchisés. Jorion donne un exemple simple à partir du couple alouette/printemps. Cette évocation n'implique pas de rapport de causalité : savoir si l'alouette fait le printemps ou si ce dernier provoque de migrations. Les deux termes sont corrélés

et signifiants l'un pour l'autre. Par contre, c'est la temporalité qui induit une relation irréversible, en montrant qu'un terme implique l'autre. Cela pour en venir à la structure de la pensée scientifique. Elle procède à la fois par corrélation et par inclusion. Du premier terme découle un savoir empirique qui permet de décrire le monde physique ; c'est le champ de la science expérimentale. Du second, on déduit que la pensée scientifique produit des modèles théoriques causaux à partir de déductions et de calculs rationnels ; c'est le champ des sciences appliquées. La science expérimentale, avec son triptyque essais/hasard/erreur, a permis aux Chinois d'inventer le papier ou la poudre à canon. Par contre, il est très improbable que les Chinois aient jamais pu inventer la bombe atomique, aboutissement d'un long processus mettant en œuvre de manière conjointe diverses sciences appliquées : en effet, la fission et la fusion émergent d'une modélisation particulièrement complexe de la structure interne de la matière. Cela pose un problème extrêmement délicat à l'innovation chinoise qui, si elle dispose de financements colossaux et de très nombreux chercheurs, peine dans les technologies de rupture nécessaires dans la confrontation avec les Américains. Certes, l'immense appareil de renseignement extérieur chinois est presque strictement dévolu au pillage des secrets scientifiques et industriels occidentaux. Mais, on remarque également que, contrairement aux soviétiques en leur temps (ils connaissaient les techniques atomiques américaines et pourtant optèrent pour des procédés indigènes), les Chinois investissent toujours dans des technologies qui ont fait leur preuve, quitte bien évidemment à les perfectionner. La Chine a grandement profité jusqu'à présent de ce que l'on nomme l'avantage d'être en retard mais aujourd'hui sa volonté hégémonique, et les immenses moyens engagés, doivent se traduire par des succès dans certains domaines. Les États-Unis et la Chine ont largement compris que la primauté parmi les nations dépendra de la maîtrise des technologies suivantes : le quantique et l'intelligence artificielle.

Le second déficit est davantage pour l'heure une inquiétude. Il est lié au point précédent puisqu'il concerne toujours l'innovation. Après un biais culturel, la Chine est menacé par ce que l'on appelle la trappe des pays à revenu intermédiaire. La Chine a profité jusqu'à présent de son très faible coût du travail, qui inmanquablement se renchérit même si cela se réalise très lentement en raison des actions des autorités. Afin d'échapper à ce piège il convient de diversifier sa structure industrielle et surtout de miser sur l'innovation. Mais afin de susciter un écosystème adapté à l'éclosion d'une économie de la connaissance, il est nécessaire de créer des conditions favorables : concurrence et surtout respect du contrat, du droit et de la propriété intellectuelle, système éducatif profilé pour une montée en gamme. Il s'agirait pour la Chine d'un changement de paradigme a priori d'autant plus improbable qu'il paraît incompatible avec le maintien au pouvoir du PCC.

Troisième point d'achoppement, la Chine est selon Gabriel Grésillon un pays aux poches pleines de vent. Le système monétaire chinois souffre d'un très grave déséquilibre mais qui provient

d'un choix consenti. Song Yang, un analyste chinois, livre une métaphore éclairante : « la vérité, c'est que nous avons stocké énormément de nourriture mais que nous n'arrivons pas à la manger, et que celle-ci est en train de pourrir et de nous apporter la peste ». Le premier ministre Li Keqiang parle lui de « lourd fardeau ». Voici quels en sont les fondements pernicieux. La stratégie mercantiliste déployée par la Chine a eu pour effet de favoriser une balance des changes très largement excédentaire. Mais les trillions de dollars accumulés ne sont pas utilisables directement sur le marché intérieur chinois ; la trajectoire économique chinoise, irrésistible en apparence, draine sur ses flancs des difficultés quasiment insurmontables. Et qui sont autant de ferments susceptibles de nourrir la montée aux extrêmes. La forteresse monétaire chinoise, isolée de l'extérieur, porte structurellement les germes de sa destruction. Lorsqu'une entreprise chinoise exporte, elle est payée en dollars. Sa banque change alors ses dollars en yuans, à un taux fixé par la Banque de Chine, afin que le taux de change dollar-yuan reste fixe. Dans le cas contraire, des dollars étant vendus, le yuan s'apprécierait automatiquement, ce que Pékin ne veut pas. La banque commerciale effectue alors la même transaction auprès de la Banque centrale qui accumule ainsi des devises américaines. Mais ces dollars ne peuvent être utilisés en l'état dans l'économie chinoise, ils doivent être convertis en yuan, i.e. qu'ils doivent être vendus pour acheter des yuans. Mais cela ne saurait se faire que si le taux de change du yuan est supérieur, situation incohérente avec le maintien d'un yuan sous-évalué. Certes, les dollars engrangés pourront être utilisés à l'international ce qui est un avantage économique important, mais ces excédents sont l'empreinte géologique d'années d'excédents commerciaux, le « négatif d'un enrichissement qui s'est déjà produit » selon Grésillon. En outre, en échange de cet épandage de renminbi, et afin de conjurer le risque inflationniste, il est obligatoire de recourir à la stérilisation monétaire : lorsque la masse monétaire d'un pays augmente, les prix augmentent subitement produisant concomitamment une fièvre inflationniste qu'il s'agit de juguler en la neutralisant. Ce qui signifie « pomper » i.e. emprunter des liquidités auprès des banques commerciales contre intérêts, ou obliger les banques à bloquer une grande partie de leurs capitaux, ce qui n'est faisable que dans un état totalitaire. Les déséquilibres induits par l'isolement du système bancaire et financier chinois font que les chinois disposent de yuans en quantité qui ne sont quasiment pas rémunérés alors qu'ils doivent thésauriser pour leur couverture sociale. Les seules alternatives possibles sont d'investir qui dans l'immobilier qui dans la bourse ; ce système induit le gonflement de bulles spéculatives qui peuvent se révéler fatales. Les entreprises sont elles poussées au surinvestissement. Quant aux réserves de change, elles sont majoritairement investies en obligations à rendement faible mais qui ne peuvent faire défaut : les bons du trésor américain. Pour résumer, d'un côté Pékin place ses réserves de changes en bons du trésor US très peu rémunérés et soumis aux aléas des taux d'intérêt décidés à Washington, de l'autre, Pékin emprunte l'équivalent en yuans à des taux plus élevés.

*

En sus de ces faiblesses intrinsèques, d'autres éléments de surinfection complète une situation finalement beaucoup moins assurée que ce qui est communément annoncé. C'est un fait connu que la structure de la population chinoise est très largement déséquilibrée depuis la mise en pratique de la politique de l'enfant humaine. La population vieillit très rapidement dans un pays où les vieux ne survivent que par l'épargne et surtout l'entraide familiale. L'assouplissement de la loi n'a pas produit les effets escomptés, l'individualisme semble à l'œuvre dans la société chinoise dont elle bouleverse les valeurs ancestrales. En outre, le modèle de développement chinois repose sur un taux de croissance très élevé. Aujourd'hui officiellement autour des 6 à 7 %, certains économistes doutent que le chiffre soit encore à ce niveau, certains parlent de 3-4 %. On se souvient des paroles d'Emmanuel Macron qui évoquait à l'été 2015 une croissance très faible voire atone. Pire encore, Wikileaks révélait que Li Keqiang, le premier ministre même, ne faisait pas confiance aux données officielles sur le PIB qui étaient manipulées ; selon lui il faut se fier à la consommation électrique et au fret ferroviaire pour avoir des indicateurs plus fiables. Et à cette aune, la croissance chinoise apparaît effectivement en complète décélération. Et contrairement à ce qui est parfois avancé, ceci n'est pas le signe annonciateur d'une réorientation bienvenue de l'économie vers la consommation intérieure puisque c'est exactement la progression inverse qui est entérinée. La part de l'investissement se montait à 25 % en 1990, elle était de 47 % en 2014. Selon l'économiste Richard Vague, lorsque le ratio dette privée sur PIB excède 1,5 et qu'il croît de plus de 17 % par an, alors la crise apparaît inévitable. Le grand économiste australien Steve Keen fournit les chiffres suivants : le ratio en question est passé de 1 à 1,8 entre 2008 et 2015, soit une augmentation de 80 % en 7 ans, pendant le même temps, la dette totale est quant à elle passée de 100 % à 240 %, et surtout en point d'orgue négatif, la consommation baissait de 45 % à 36 % du PIB entre 2001 et 2014. La dette privée touche préférentiellement les entreprises, ce qui ne peut que traduire que la croissance se construit sur l'endettement. En outre, la part de l'investissement repousse sans cesse son acmé tout en provoquant des effets secondaires éminemment délétères puisque 40 % des nouveaux projets resteraient inachevés, les villes nouvelles deviennent fantômes, et les fonderies récentes sont largement désactivées. De plus, la corruption drainerait encore plus de 10% du PIB et si la politique actuelle de Xi Jinping vise à l'éradiquer, ce n'est que secondairement, puisqu'il s'agit d'abord d'une reprise en main totale du régime en même temps que d'une entreprise d'éradication de ses ennemis déclarés ou potentiels. Le spectre qui menace l'économie chinoise et les mandarins du PCC se décline selon le triptyque : surinvestissement, surproduction et surendettement. La stratégie de développement mercantiliste a négligé la population, largement prise dans un carquant mêlant un contrôle idéologique total et des conditions salariales iniques, cependant que la question environnementale a très longtemps été pleinement délaissée. La Chine, usine du monde, a largement

détérioré son écosystème et la préoccupation écologique n'est que très récente et reste incomplète, la production et la consommation de charbon augmenteront au moins jusqu'en 2030. Et si la Chine est présentée comme le principal producteur d'énergie renouvelables, parfois extrêmement polluantes au demeurant, il faut se rappeler que le pays concentre 21 % de la population mondiale sur une partie mineure de son territoire, alors que dans le même temps, elle ne dispose que de 8,5 % des terres arables et de 6,5 % des réserves d'eau. En sus, 20 % des terres arables et 50 % des eaux souterraines sont si gravement polluées qu'elles sont inutilisables ou impropres à la consommation. L'équation écologique, à laquelle se surajoute une désertification galopante, est parfaitement défavorable au pays. Dès lors, et partant de ce postulat menaçant que la Chine, contrairement aux idées rebattues, n'a plus le temps, Pékin et le PCC au pouvoir pourraient vouloir forcer le statu quo géostratégique actuel qui ne lui serait pas tant favorable que ce qui est généralement admis. Cela pourrait prendre forme au niveau régional par l'imposition d'un bras de fer suivi d'une fuite en avant en Mer de Chine méridionale, ou au niveau international par un interventionnisme accru contre le dollar.

*

La situation américaine est davantage connue. Ses faiblesses et ses forces économiques sont scrutées et explicitées en permanence. On s'arrêtera plutôt ici de manière rapide sur le profond malaise, voire la déréliction, qui touche une large part de la population. La stagnation économique de la majorité des américains provoque des phénomènes majeurs de séparation territoriale qui isolent les populations selon des enclaves culturelles qui se veulent homogènes mais qui fragmentent l'identité américaine. Dans un mouvement parallèle, les médias induisent les mêmes séparations au niveau des identités culturelles et politiques. La cohésion du pays s'en trouve amoindrie, d'autant que jusqu'à présent l'absence d'un ennemi fédérateur ne permet pas de pallier ces profondes crispations. L'ennemi éventuel est pourtant tout désigné, les administrations Clinton et Obama ont esquissé son visage avec leur idée de pivot vers le Pacifique. La société américaine est à l'avant-garde de la modernité occidentale. Elle subit les transformations induites par les technologies de l'information de plein fouet. Celles-ci produisent concomitamment narcissisme et fragmentation. Les nouveaux médias de l'Internet créent des communautés purement abstraites où des identités sont engendrées à partir de relations, ou plutôt d'interactions, symboliques et désincarnées. Les conditions éthiques et morales, mais aussi psychologiques qui prévalent dans le monde sensible sont évacuées. Des égos esseulés et isolés interagissent sur la scène numérique, et reproduisent les phénomènes politiques de séparation à l'œuvre dans l'Amérique réelle. Ce qui semble le plus notable ici, c'est que l'Internet renverse la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave, fondatrice de la phénoménologie de l'histoire. Dans le monde virtuel, des personnalités

égotiques, narcissiques et vaniteuses, mais aussi susceptibles s'affrontent. Le dernier point n'est pas anodin puisque ce qui semble prévaloir dans les réseaux sociaux, c'est un souci quasiment aristocratique de l'honneur, mais d'un honneur hors-sol, sans objet, complètement en déconnexion du monde réel. C'est comme si l'Internet et ses enclaves de communication éthérées et uniquement verbales semblaient le lieu privilégié d'affrontements sans bornes via des invectives, cela dans un processus purement mimétique. Le conflit verbal étant renouvelé par l'arrivée de ce que l'on appelle un mème. Ce dernier se définit par un élément culturel qui est transmis grâce à l'imitation du comportement d'un individu par d'autres, avant d'être répliqué de manière virale. Le biologiste Richard Dawkins voit dans le mème l'équivalent culturel du gène, i.e. une unité d'information présente dans le cerveau et qui sera échangeable dans une société. Le mème est à la fois un réplicateur ainsi qu'un élément culturel identifiable dont l'acception peut recouvrir des mots, un rituel, une pratique sociétale ou une croyance. Et ce qui fait ici leur intérêt, les mèmes peuvent être transmis par mimétisme, c'est-à-dire par action réciproque au sens clausewitzien : ils se transmettent par l'imitation des expressions et des comportements des individus. On perçoit ici tous les ingrédients de l'indifférenciation, l'Internet en tant que champ de représentation et de communication s'apparente à un vecteur démultiplicateur du mimétisme, et donc de ses folies. C'est comme si ces représentations purement numériques d'une phénoménologie des conflits traduisait un phénomène de montée aux extrêmes qui va tendre à se généraliser à la planète entière.

La montée aux extrêmes tend également à se matérialiser dans le champ purement géopolitique. Comme pour la Prusse en son temps, la violence chinoise en Mer de Chine méridionale se constitue dans le mépris du droit international. Et que dire de la violence américaine, qui se drape dans les oripeaux d'un droit international que les États-Unis ont porté sur les fonds baptismaux, mais qui est aujourd'hui battu en brèche et franchement moribond. L'hypothèse mimétique aide à saisir ce que l'on ne veut pas voir ; les éléments sont ici réunis pour une ascension aux extrêmes. Il est aujourd'hui communément admis que les deux puissances mondiales rivalisent à parité dans la quête pour l'obtention de l'hégémonie solitaire. Une sorte de guerre froide nouvelle accompagne cette bipolarisation progressive, et les éléments qui ont été développés précédemment montrent que le compromis pacifique qui est mis en avant ne relève pas d'une analyse purement objective. Les différences et les intérêts croisés ne peuvent qu'exacerber les actions réciproques des deux pays. Selon Clausewitz, nous en sommes au stade où l'affrontement larvé peut se dégrader en observation armée (version Aron), ou bien peut dégénérer en montée aux extrêmes (version Girard).

Dans leur discours officiel, les Chinois insistent sur leur position défensive et le fait qu'ils réagissent aux provocations américaines. Mais cette position est absolument mimétique puisque les américains se sentent également agressés et autorisés à défendre leur position hégémonique. Les Chinois mettent en avant une réponse guidée par les émotions face aux événements. Cette attitude,

guidée par les principes du soft power, ne résiste pas à l'observation : la route terrestre de la soie, dont la construction est confiée en presque exclusivité aux entreprises chinoises, se présente au plan stratégique comme une voie de contournement, en cas d'une rupture des lignes de communication et d'approvisionnement énergétique au niveau de Malacca. Les actions réciproques dont parle Clausewitz sont très nombreuses et aisément identifiables. A titre d'exemple, et du point de vue chinois, on peut relever la décision de se doter d'un porte-avions (le Liaoning) suite aux incidents de Taïwan en 1996 et du bombardement de l'ambassade chinoise au Kosovo en 1999. L'infrastructure de la Mer de Chine méridionale, avec la poldérisation des récifs Subi, Mischief et Relief, répond aux demandes successives américaines d'ouvrir des bases navales et aériennes aux Philippines. Évidemment, il serait peut-être plus juste de déceler une planification de long terme qui s'adapte aux aléas géopolitiques tout en poursuivant une direction prédéfinie. Il n'en reste pas moins que les stratégies chinoise de déni d'accès et américaine d'Air Sea Battle se répondent de façon absolument mimétique. Dans la logique clausewitzienne, le chaînage ininterrompu d'actions réciproques aboutit à un point d'inflexion. A son approche, la confrontation peut soit monter aux extrêmes, soit décroître subitement et se retourner en observation armée. Le risque souterrain que contient en creux un tel mouvement se traduit par l'exposition ultérieure à une explosion de violence, comme si celle-ci bouillonnait toujours davantage dans l'attente d'une nouvelle occasion. Historiquement, la crise d'Agadir illustre ce phénomène : les français et les allemands, prêts à en découdre, reculent subitement d'effroi devant les implications de la guerre. La violence rentrée ne s'exprimera qu'avec davantage d'acuité dix années plus tard pour conduire au suicide européen. Nous avons montré que, loin des clichés iréniques ou des instantanés trompeurs de la situation chinoise, les soubassements des prospérités américaine et chinoise sont loin d'être assurés. Dès lors, tous les présupposés sont réunis pour favoriser un mouvement ininterrompu de montée aux extrêmes.

Un autre élément échappe souvent, volontairement ou non, aux observateurs et sur lequel Clausewitz insiste au premier chef ; la juste prise en compte des forces morales. Un déterminant psychologique de longue durée de la conscience chinoise réside dans la réminiscence d'un passé glorieux avec lequel la Chine souhaite renouer. L'Empire du Milieu, longtemps puissance économique majeure de la planète, a connu un long siècle d'humiliation avec les deux guerres de l'opium et les traités inégaux induits. Cette période trouble est jalonnée d'une suite de guerres internes cataclysmiques qui firent des dizaines de millions de morts, peut être davantage, telles que les révoltes des Taiping et des Boxers. Cette logique du ressentiment est inscrite au plus profond de l'âme chinoise, elle est un élément proprement catalytique de la montée aux extrêmes.

*

L'auteur américain Graham Allison a récemment écrit un ouvrage qui concerne le piège de Thucydide. La montée en puissance de la Chine et la crainte qu'elle inspire aux États-Unis rendent-elles la guerre inévitable ? Graham Allison se garde de conclure à une guerre inévitable ou à une normalisation progressive ; les leçons historiques qu'il présente ne permettent de prendre parti pour une de ces deux finalités. Cependant, il appelle son pays à se recentrer sur ses problèmes intérieurs. C'est de notre point de vue méconnaître les invariants de la politique américaine tout autant que les périls que la Chine fait peser sur l'Amérique. L'abandon du rôle central du dollar se conçoit comme un arrêt de mort, puisque la monnaie conditionne la primauté américaine en matière de recherche scientifique et technologique et qu'il lui permet de conserver son avance en matière de défense. La problématique chinoise, rarement mise en avant, a fait en grande partie l'objet de ce chapitre. Chacune des deux castes dirigeantes connaît les enjeux et réagit réciproquement aux actions de l'adversaire. Au fur et à mesure que la situation va se dégrader, les passions mauvaises de la peur, de la haine et du ressentiment ne manqueront pas de s'exacerber et dès lors, tout sera réuni pour que l'affrontement monte aux extrêmes selon la logique mortifère clausewitzienne.

2. De l'explication du monde II

DE LA TRINITÉ A LA MONTÉE AUX EXTRÊMES

L'homme est trinitaire. Ou plutôt, sa pensée et sa structure psychologiques sont trinitaires. Georges Dumézil a levé le voile d'une partie de ces mystères dans ses diverses contributions. De la Trimurti védique des hindous au Mystère de la Trinité chrétienne, la trinité existe sous des formes variées dans tous les polythéismes et dans les autres monothéismes, même si la situation de l'Islam est moins claire.

Surtout, si elle est constante dans les champs religieux et symboliques et clairement d'origine théologique, la trinité est également discernable dans les diverses formes culturelles et sociales ; qu'elles soient philosophique, logique, psychologique ou encore linguistique. La pensée trinitaire est un invariant des sociétés humaines, qui se transmet au travers de ses actualisations successives.

La trinité clausewitzienne apporte quant à elle une représentation sociale majeure, ou qui se voudrait totale, du phénomène de la guerre. Pour Clausewitz, cette « étonnante trinité » est constitutive de la nature profonde de la guerre, elle peut se voir telle une grammaire qui délivre un schéma d'analyse général et profond des conflits. De telles analyses sont toujours conduites, à l'image de l'explication récente de la guerre du Kosovo au prisme trinitaire avec Colin M. Fleming (« Clausewitz's Timeless Trinity »), ou de celle du général allemand Werner Albl avec son article « La merveilleuse trinité aujourd'hui, ou Clausewitz au Mali ». Les trois polarités s'incarnent de manière double au travers d'une part, de tendances fondamentales, mais aussi d'autre part, dans des catégories socio-politiques afférentes. Ces polarités interagissent tout en variant de grandeur, ce qui induit que le centre de gravité se déplace constamment. Cette entropie fait par conséquent apparaître la guerre comme un caméléon. Ainsi retrouve-t-on à l'une des bases les passions aveugles que sont la haine, la violence et l'animosité c'est à dire ce qui fonde le ressort impulsif de la guerre. Ces passions entrent en résonance avec le jeu du hasard et des probabilités, ce qui signifie pour Clausewitz que nous nous situons désormais dans un plan où guerre se conçoit comme libre activité de l'âme. Enfin, la guerre est aussi par nature subordonnée au dessin politique ; la guerre ressort donc également de ce que le Prussien appelle « l'entendement pur ». Ces trois caractéristiques sont

reliées respectivement au peuple, à l'armée et au gouvernement. Sur un brasier de passions violentes, le commandement militaire pourra faire valoir son habileté cependant que l'objectif final, avatar de l'intention d'hostilité, échoit au seul politique. La théorie stratégique de la guerre se révèle en suspension entre ces trois pôles, et il serait artificiel et dangereux de vouloir figer ou fixer arbitrairement des rapports de subordination entre ces trois catégories. De la plus ou moins bonne compréhension de ces contingences croisées découlera une plus ou moins bonne assimilation de la grammaire de la guerre.

Cette vision de la nature profonde de la guerre est certes apparue peu opérative aux contempteurs de Clausewitz tels que Liddell-Hart. Elle traduit pourtant une hauteur de vue qui place d'emblée la pensée du Prussien dans l'intemporel, comme nous allons le montrer désormais. Puisque au terme du cheminement engagé, nous retrouverons deux autres notions fondamentales clausewitziennes : l'action réciproque et la montée implacable aux extrêmes. La lecture girardienne de *De la guerre* ainsi que l'œuvre du philosophe Dany-Robert Dufour seront les deux phares décisifs qui permettront d'illustrer en quoi les intuitions de Clausewitz éclairent d'une lumière froide la situation du monde contemporain, de même que son évolution.

*

Dans « Les Lois », Platon évoquait la structure tripartite de l'âme : épithumétikon/thumos/logistikon. L'âme dans bas, l'épithumétikon, est le siège des passions. Ces dernières ne sont pas celles comprises dans le sens plutôt positif qu'elles ont aujourd'hui, mais comme devant se rattacher à sa racine grecque pathos. Il s'agit de la passion au sens christique ; c'est à dire la souffrance, et plus largement ce qui agit l'homme vu comme passif. Selon Aristote, la passion a pour principal effet de suspendre la raison, laissant l'homme dans un état proche de l'indolence, de l'hébétement ou de la folie. Cette perception éminemment négative des passions est de fait commune. Dans la métamorphose de la violence qui agite notre monde, les passions prennent leur revanche. Pierre Hassner identifie les trois plus puissantes : la peur, le ressentiment et la haine.

Cette structure tripartite de l'âme est un invariant de la pensée occidentale. Le triptyque platonicien s'identifie parfaitement à sa formulation ultérieure par Sigmund Freud : ça/surmoi/moi. En effet, la réserve pulsionnelle du ça correspond aux epithumiai, les passions mauvaises, au sens aristotélicien. Le thumos et le surmoi s'identifient et s'anamorphosent en ce qu'ils présentent une structure double, véritable Janus. Deux faces répressive et incitative se

côtoient et s'affrontent. Enfin, le moi, vu comme le Je transcendantal kantien, s'assimile au *logistikon* grec. Mais la vision de l'âme en une structure ternaire immuable se révèle comme le dispositif destiné à contenir, i.e. à la fois inclure et refouler, ce dont elle s'alimente depuis toujours. Il s'agit de l'excès pléonexique. La pléonexie signifie vouloir posséder plus, toujours plus, vouloir posséder plus que sa part, toute la part. Cette notion majeure et relativement méconnue nous vient du berceau de la civilisation occidentale. Elle a été théorisée par les philosophes de la fin de la Grèce archaïque du sixième siècle. Jean-Pierre Vernant en atteste dans « Les origines de la pensée grecque » : « La richesse remplace toutes les valeurs [...] or contrairement à toutes les autres puissances, la richesse ne comporte aucune limite [...] L'essence de la richesse, c'est la démesure ; elle est la figure même que prend l'hubris dans le monde [...] A la racine de la richesse, on découvre donc une nature viciée, [...] une pléonexie ». La pléonexie est, avec l'inceste, l'interdit fondamental qui doit permettre d'édifier une société viable. Certes, René Girard rajoute que les pulsions ne peuvent être contenues que par la présence d'un tiers sacrificiel qui doit concentrer et canaliser à ses dépens les violences et les pulsions, les passions mauvaises, engendrées par la répression de ces interdits. Ce tiers est évidemment le bouc émissaire de la geste girardienne. Vernant fait également référence au poète Théognis pour qui ceux qui ont aujourd'hui le plus convoitent le double. Il est notable de constater que les études sociologiques, quelle que soit l'époque ou le milieu, rapporte qu'à la question : combien d'argent désirez-vous posséder pour vous sentir en sécurité ?, la réponse largement la plus fréquente est : le double. Pour le poète toujours, *ta chrēmata* (la richesse) conduit inmanquablement à *aphrosunè* (la folie).

Les philosophes, afin de maintenir la pérennité de la cité antique, ont d'emblée condamner la pléonexie et tout fait pour la contenir. Elle est largement corrélée à l'hubris, et ce couple hubris/pléonexie est largement morigéné dans les mythes grecs (la déesse Hubris qui personnifie la démesure est la fille de la Nuit et de la divinité infernale du chaos nommée Erèbe) tels que ceux de Prométhée, Tantale et Œdipe. Ces mythes lient la désobéissance aux interdits fondateurs à des supplices exemplaires. On appréciera au passage que dans « Les Lois », Platon exhorte, afin de garantir la cohésion de la Cité, que les écarts de patrimoine entre les (seuls) hommes libres ne devront pas dépasser un écart allant de 1 à 4. Il est vrai que les hommes libres étaient peu nombreux et menacés pendant longtemps et jusqu'à la révolte de la *sisachtie* (le rejet du fardeau) de tomber dans l'esclavage du fait de l'*hektémore* (conditions particulièrement iniques de métayage, l'impôt du cinq-sixième). Mais on pourra toujours se demander, avec malice, si l'esclavage a vraiment disparu ou plutôt s'il n'a pas fondamentalement changé de forme.

La passion et la pulsion, qui s'identifient, possèdent une structure très spéciale puisqu'elles sont insatiables. Elles ont à voir avec l'hubris, le lieu géométrique de la déchéance de l'homme.

C'est donc au thumos, la part irascible de l'âme, que revient la tâche primordiale de maîtriser (ou de déchaîner) les passions.

La trinité clausewitzienne apparaît dès lors en tant que projection à la fois de la Trimurti hindoue et de la structure ternaire de l'âme dont elle déploie son incarnation, ou sa déclinaison, dans le champ de la stratégie. Lors d'une guerre moderne dite totale comme lors des guerres mondiales, le commandement militaire doit maîtriser et canaliser les passions populaires cependant qu'elles apportent la combativité et la volonté nécessaires sur le long terme. Elles peuvent être particulièrement violentes ce qui traduit la montée inexorable aux extrêmes. Cependant, on considère souvent que les guerres de partisan, civiles ou de libération, sont les guerres les plus violentes et les plus cruelles. Les témoignages de la guerre d'Espagne avaient en particulier beaucoup marqué Clausewitz et ses contemporains. Il retrouvera en Russie cette sauvagerie qui l'effraiera alors qu'elle provoquera la mutation radicale de Tolstoï vers la non-violence, le point d'orgue de l'horreur sera la bataille de Borodino. Du point de vue conceptuel, le thumos fusionne alors avec les passions violentes de l'épithumétikon, il se montre sous son visage tant redouté de « face féroce et obscène du surmoi » (Lacan). Pour la trinité clausewitzienne, les côtés se rabattent et opèrent l'amalgame de l'armée et du peuple. Les théoriciens préfèrent parler d'une trinité schmittienne où l'axe majeur gouvernement-armée perd sa primauté au profit de l'axe gouvernement-peuple ; ils parlent de trinité du partisan de Carl Schmitt, sans voir qu'il s'agit toujours de la trinité clausewitzienne qui selon son concepteur n'était jamais figée mais en constante reconfiguration s'adaptant aux circonstances particulières.

Dans l'histoire du monde occidental, il arrive de même un moment fatidique où le thumos s'aligne, de façon presque permanente en tout cas toujours davantage, avec les passions, le ça. La part irascible de l'âme devient dès lors pleinement incitative. Cet alignement funeste dicte au sujet l'impératif de jouissance. Cette transition s'opère progressivement à l'époque moderne, à la suite du basculement dans une nouvelle forme d'idéologie libérale, afférente aux Lumières, et mise en mouvement par des personnalités telles qu'Adam Smith, David Hume ou plus encore Bernard Mandeville avec son texte tristement prophétique de « La Fable des abeilles ». Ce précurseur des Lumières anglaises pense qu'il est temps de délaisser l'idée antique de contrôle de la pléonexie, car la modernité se réaliserait dans la libération des désirs humains. L'idée qui sous-tend ce propos serait que la recherche de la satisfaction des besoins individuels devrait créer obligatoirement de la richesse. Les vieux interdits des philosophes grecs sont dès lors prêts à voler en éclat. Aussi Mandeville pense-t-il que les vices publics doivent être libérés afin de faire advenir la vertu publique. Ce texte fondateur permet de dresser un parallèle saisissant entre la libération progressive

des passions et des pulsions, i.e. l'économie psychique, et l'accroissement de la richesse. Selon Dany-Robert Dufour, cette équation dangereuse, voire suicidaire, fonde le libéralisme économique qui exhorte à la levée de la prohibition de l'interdit pléonème et au-delà des passions. Des voix, et non des moindres, se sont élevées afin de tancer cette ascension du régime pulsionnel. Emmanuel Kant développera son éthique normative, la Déontologie kantienne, afin de s'opposer à cet avatar dangereux du libéralisme. Il renverse les termes de l'équation et produit une théorie inversée qui fait de la morale le cœur de l'étoffe du monde. La vie humaine se fonde sur une exigence première d'universalisation des comportements. En conséquence, si tout le monde n'est pas en mesure de reproduire mon comportement, quel qu'il soit (par exemple : exploiter le travail d'autrui, ou m'enrichir en détruisant la nature), sans que cela ait de graves conséquences pour autrui, c'est bien que celui-ci est répréhensible. Un comportement non généralisable à autrui dans son ensemble est ainsi à proscrire absolument.

Le mantra, scandé par la descendance de Mandeville, renforce au cours des dernières décennies sa résonance, clamant toujours plus fort à mesure que monte l'ultralibéralisme, que le bonheur de tous, i.e. la richesse, s'inscrit dans la libération des pulsions. Le pendant inévitable s'appelle la montée inexorable de l'individualisme qui devient forcené avec la victoire des idées de la Société du Mont Pèlerin. Cette dernière décide à la sortie de la Deuxième guerre mondiale de combattre l'esprit de Philadelphie et le rapport Beveridge. Lentement et méthodiquement, en s'appuyant sur les postulats viciés de l'École autrichienne de Mises et Hayek, et avec le relais de l'École de Chicago, les hérauts de l'ultralibéralisme vont imposer leurs idées jusqu'à les faire triompher au travers des réalisations des administrations Reagan, Thatcher et de leurs épigones. Déjà, dans les années 30, Edward Bernays, le neveu de Freud, introduira les théories appliquées de son oncle auprès des publicitaires américains afin de stimuler la consommation en proie à une grave crise de surproduction. A cette date, débute l'exploitation consumériste des pulsions ; c'est par exemple la silhouette féminine sur les bouteilles de coca-cola, Freud avait enjoint la psyché humaine de sublimer ou de refouler ses pulsions afin de fonctionner de manière saine.

L'idée trinitaire, très présente évidemment chez Girard, structure complètement les sociétés et le psychisme des hommes en apportant la transcendance ou l'immanence, i.e. le tiers surplombant qui règle les affaires des hommes, qui leur offre un cadre juridique, culturel ou religieux.

Entre Moi et Autrui, la présence d'un médiateur est nécessaire. En son absence, Girard dit que la rivalité mimétique opère jusqu'à l'engrenage fatal, Clausewitz que les actions réciproques se multiplient et révèlent la montée aux extrêmes. Certes, il faut expliciter que, du point de vue girardien, nous opérons dans un monde tridimensionnel avec une base triangulaire : moi, autrui, le médiateur i.e. un objet ou une personne convoité en commun, et en surplomb, le juge transcendantal. Pour Girard, ce dernier opéra en particulier pendant longtemps par l'intermédiaire

du bouc émissaire, sorte de projection ou d'intervention divine dans le monde trinitaire. Agissant en substitut, il détourne et accapare la violence des hommes et leur permet par là même de faire corps puis société. Girard pense que la Passion du Christ, en dévoilant le subterfuge sacrificiel, obère toute tentative ultérieure de sauvetage de l'humanité et libère la rivalité mimétique. Cette dernière, Clausewitz l'expérimente avec acuité dans sa relation mêlée d'admiration et de haine avec Napoléon. Cette rivalité mimétique opère à large échelle, Hegel qui voit passer l'Esprit du monde, Goethe et d'autres parmi les intellectuels prussiens l'expérimentent également. Clausewitz pressent dans sa chair cette montée aux extrêmes qu'il formalise par la notion d'action réciproque. L'autre Allemand qui perçoit ce mieux le péril naissant est le poète Hölderlin. Il opte pour une position draconienne puisqu'il refuse radicalement cette rivalité, et décide de sortir du monde et de s'isoler jusqu'à la fin de sa vie à Tübingen, inspiré par la foi qui s'attache au retrait de Dieu devant la liberté des hommes, qu'en un sens il imite. Hölderlin a fait de ce mouvement un fameux aphorisme : « Dieu a fait l'homme, comme la mer les continents : en se retirant ».

*

En parallèle de la déstructuration opérée sur deux siècles par le libéralisme « des lumières » se transmuant progressivement en ultralibéralisme, le structuralisme va porter, à son corps défendant, un coup fatal au système trinitaire. Pour Dufour, nombre de maîtres de la pensée occidentale (Benveniste, Jakobson, Lacan, Lévi-Strauss) ont pêché en s'enfermant dans une tautologie originaire : leurs travaux portent la trace d'un énoncé unaire d'apparence anodine : est je qui dit je – le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant et cela de manière purement mimétique ou dans une réciprocité totale –, cet énoncé boucle sur lui-même jusqu'à la répétition ininterrompue. Or, c'est cette répétition qui est au fondement de l'entreprise structuraliste. Mais le structuralisme représente en définitive une tentative de réforme du monde. Réforme binaire car associée au couple signifiant/signifié qui fut exporté sans précaution et sans contextualisation dans divers champs de la pensée tels que l'anthropologie ou l'épistémologie. Mais de manière évidente, cette structure de pensée rentre très vite en collision avec la pensée dominante jusqu'alors, la pensée trinitaire. L'histoire du monde contient en creux la notion trinitaire qui est l'instanciation fondatrice du rapport entre Moi et Autrui par le truchement de ce tiers. Jusqu'alors, et depuis les premières sociétés réalisées dans la cohésion sacrificielle, le rapport à moi-même et à autrui s'était toujours réalisé et actualisé sous l'égide d'un tiers qui lui délivrait son sens. Par exemple, je ne te vole pas toi parce que Dieu (le roi, le gouvernement élu...) me l'interdit. Aussi la relation de moi à autrui a-t-elle été subjuguée voire transcendée par un troisième terme trinitaire.

Indispensable depuis la fondation du monde sociétal, c'est lui qui serait en passe de disparaître, évanescent, oublié telle une île d'Avalon de nos âmes.

Aux côtés de l'individualisme porté par l'ultralibéralisme, le structuralisme a introduit la binarité au sein de la trinité. Un troisième agent porteur de la binarité est apparu peu avant le structuralisme, il sera étudié dans un autre chapitre, c'est la cybernétique qui a engendré l'informatique. La conjonction de ces trois processus a ouvert le monde sur les limbes de la postmodernité. Ce soliton a expulsé les grands sujets (Dieu, le peuple, l'avenir...) du champ mental de l'homme. Ils lui étaient pourtant pleinement nécessaires car ils stabilisaient le monde en lui posant des limites, certes parfois aisément franchies, mais qui n'en constituaient pas moins des frontières qui permettaient au social d'advenir et de maintenir le plus souvent l'homme hors de la sauvagerie de l'état de nature. Avec l'effacement progressif de ces bornes, le funeste avènement de la binarité menace les fondements trinitaires des sociétés humaines. La trinité façonnait le monde humain dans ses dimensions aussi bien sociales, mentales que psychologiques, mais elle permettait aussi le dépassement de soi car pour me hisser de moi vers autrui, je devais me porter au niveau du tiers transcendant, cette instance qui me dépasse mais aussi me subjugué. La binarité entend ainsi dévoyer cette recherche de la perfection. Vaine car forcément inachevée, mais qui permettait les meilleurs élans. Dans ce monde régi par la loi binaire, la recherche de la perfection, qui se mue parfois en avatars sanglants, n'a plus d'intérêt pour l'homme par principe fini et imparfait, du fait ne serait-ce que de sa nature néoténique. Désormais, l'environnement humain est régi par les nombres. La fiction du tiers transcendant ou immanent devient inopérante dans un monde machinique qui induit in fine des relations binaires qui se suffisent à elle-même et qui ont évidé toute la part de mystère.

En définitive, le monde moderne, dominé par l'ultralibéralisme et ses avatars, abîmé par structuralisme et la gouvernance par les nombres, a donné congé au tiers surplombant. Les hommes sont seuls face à eux-mêmes, la rivalité mimétique opère à plein régime, les actions réciproques se multiplient, se répondent, s'auto-entretiennent, et s'accroissent, créant un effet d'entraînement funeste. Au total, la relation qui s'instaure monte impitoyablement aux extrêmes.

Et cette escalade mimétique bénéficie inmanquablement du changement de la structure psychique profonde qui est en train de s'opérer sous le double jeu de la perte du tiers transcendant et du mécanisme d'indifférenciation. Ce dernier est rendu particulièrement dangereux par le mouvement dit d'imitation fermée : historiquement, l'admiration du modèle héroïque cornélien se fait au détriment de ce dernier puisqu'il s'agit toujours de désirer ce que l'autre possède et d'ainsi enclencher la structure mimétique ; ce désir d'appropriation dégénère de fait en désir de

« s'approprier l'être » du modèle. Et ce mimétisme ne peut générer qu'une seule chose : du ressentiment. L'avènement de la société bourgeoise industrielle ne change pas cet état de fait mais le généralise au contraire.

Dufour montre dans son œuvre que la « libération des grands sujets » du fait de la perte du tiers surplombant induit in fine un bouclage du moi sur lui-même. Ce cycle rétroactif infère pour l'ego de l'individu un engrenage fatal puisque l'ego devient une fin en soi. Et les conséquences sont alors incalculables. Selon Dufour, l'homme change purement et simplement de nature car la forme trinitaire traduisait une recherche constante de dépassement transcendantal désormais caduque. Or, ce dépassement est pour le philosophe proprement constitutif de l'humanité du point de vue anthropologique. Une explication scientifique d'origine biologique intervient ici. L'être humain est par nature un néotène, ce qui signifie qu'il naît trop tôt. L'encéphalisation rapide de l'ancêtre de l'homme, avec en particulier l'allongement de la crête neurale qui autorise la formation du néocortex, ne s'est pas accompagnée de la croissance de la taille du bassin féminin. Dès lors, le temps de gestation des humains est incomparablement plus court que celui des autres mammifères ; l'enfant humain naît plus tôt afin que la circonférence de son crâne puisse franchir les différents détroits du bassin de sa mère. La maturation des humains s'effectue donc dans un mode dit post-partum est ce point est fondamental puisqu'il est à l'origine de la culture. Parce que l'homme naît inachevé, il n'aura de cesse de chercher à compléter et achever son développement. Et c'est par la culture, entendue au sens le plus large, qu'il va essayer de s'extraire de sa condition initiale d'être incomplet. On se demande toujours d'où provient la créativité humaine et cette recherche ininterrompue de connaissances. La réponse repose dans la recherche effrénée du dépassement du paradigme néoténique. Ainsi donc l'homme est-il culturel par nature, et avant toute autre chose. Ou dit différemment, le paradoxe de l'homme est de ne pas avoir de nature intrinsèque mais de pouvoir s'en forger une grâce à l'entremise de la culture. Cette double incomplétude, altération originelle tout autant que manque, incite l'homme à prendre en main sa destinée. Il s'agit de progresser vers ce que les philosophes appellent l'achèvement ontologique. Mais par nature, un tel accomplissement apparaît impossible, et cela oblige les hommes à sans cesse se réinventer ; les cultures sont un invariant des sociétés humaines. La trinité se comprend dès lors comme l'ascension vers un Tiers par le truchement d'autrui. Et en définitive, ce mouvement s'inscrit de manière physiologique dans le destin de l'humanité, toutes les initiatives humaines, artistiques, philosophiques ou autres, peuvent se concevoir comme des tentatives de complétion en les inscrivant au sein d'un récit fictionnel. On perçoit toute la force que les religions vont apporter aux hommes afin de combler ce vide ontologique originel. C'est pourtant dans ce contexte de recherche absolue de réalisation que les éléments qui vont propulser l'humanité dans le carquant de la binarité se sont mis en place. La verticalité fondatrice laisse place désormais à une horizontalité qui permet

le déchaînement de la réciprocité. Depuis l'origine du monde, les hommes se racontaient des fictions, seules à mêmes de permettre le développement des sociétés humaines. Girard insiste tout au long de son œuvre sur l'édification des sociétés primitives autour des rites sacrificiels. Le bouc émissaire permet la concentration de la violence, il est le Tiers qui doit mourir afin de faire advenir les fondements nécessaires aux relations politiques. Nietzsche écrivait dans « Ainsi parlait Zarathoustra » que les plus lointains doivent toujours payer pour votre amour du prochain et que « si vous êtes réunis à cinq, un sixième doit toujours mourir ». Par un phénomène de mise en abyme, on remarquera que les États-nations contemporains se sont tous définis face à l'ennemi, cet autre contre lequel se déchaînera le cas échéant toute la violence contenue dans la société. On peut y voir une sorte de réactualisation de la notion archaïque et fondatrice du bouc émissaire girardien.

Avec la Passion du Christ, le mécanisme victimaire est dévoilé au grand jour. Les hommes ne peuvent plus ignorer que leur civilisation est bâtie sur le meurtre. La culpabilité refoulée ou assumée va avoir de graves conséquences dans la communauté humaine. Cet état de fait combiné à l'irruption de la rationalité avec les Lumières et la révolution technique vont mettre en branle ce processus de binarisation qui va aplatir le monde. Ce vaste mouvement fait écho à l'œuvre de Clausewitz dont la sensibilité lui permet d'entrevoir les bouleversements majeurs sans jamais les appréhender complètement. Dès lors, l'homme se retrouve isolé face à l'angoisse de la mort. Comment négocier le sens de la vie. Après la « mort de Dieu », le risque de l'achèvement de l'être humain ne sonne-t-il pas en réalité celui de la fin de l'espèce humaine telle qu'elle a existé jusqu'à présent. Voilà où nous en sommes avec le transhumanisme.

La mutation anthropologique qui est à l'œuvre se ressent particulièrement dans le champ psychanalytique. Pourvu de sa nature néoténique, l'homme est en proie à des besoins irrépressibles ainsi qu'à nombre de pulsions. Afin de faire société, les hommes ont érigé un glacis protecteurs qui a pris la forme d'interdits fondamentaux : l'inceste et la pléonexie, le meurtre. C'est le Tiers transcendant, personnalisé par la figure plus ou moins sacralisée ou sécularisée du souverain ou de l'état, qui assurait autant que possible le respect de ces interdits moyennant les accommodements et la part d'arbitraire relatives à chaque société et chaque culture. Cette tension entre les sentiments pulsionnels et les ambitions transcendantales est à l'origine des œuvres les plus marquantes de l'humanité. En un sens, « De la guerre » s'inscrit dans ce schème, l'état de tension dont le livre témoigne livrera Clausewitz à la mort, bien plus sûrement que le choléra. L'homme peut bien se battre contre sa finitude, en dernière instance il meurt. Mais loin d'être tragique, le travail de répression des passions et des pulsions apparaît comme la condition transcendante sine qua non afin que les sociétés humaines puissent se perpétuer.

Malheureusement, l'inversion des valeurs que nous avons abordée libère les pulsions et dresse autour de l'humanité un piège au charme perfide. Le renversement pur et simple de

l'invariant civilisationnel de l'interdiction pléonexique va ébranler les bases fictionnelles stabilisantes de l'humanité. Ce qui semblait à jamais transcendé se retrouve enfermé dans la spirale de la régression. L'histoire, certes tragique, de l'humanité va s'en trouver irrémédiablement bouleversée. Cette libération des pulsions signe l'acte fondateur de l'anthropologie libérale qui inverse les vices et les vertus avec Mandeville et Smith. Cette « libéralisation » à outrance conduit à la situation actuelle : menace d'effondrement des écosystèmes, transhumanisme, instillation du contrôle et de la violence dans tous les interstices des relations sociales. La libération des récits répressifs a instauré la consécration d'un nouveau Veau d'Or : l'égoïsme issu de l'individualisation à outrance. Cette inversion radicale, commencée peu avant la naissance de Clausewitz s'est propagée avec fulgurance. Girard aurait pu dire « je vois Satan tomber comme l'éclair ». L'individualisme à tout crin consacre la domination généralisée d'egos saturés de pulsions et qui avec la fin des grands récits se font face dans une relation de pure réciprocité anticipée par Clausewitz et revue en profondeur par Girard. Débarrassé du Tiers, le mimétisme se déploie et l'indifférenciation fait rage. Les frontières historiques s'effacent qu'elle soient sociales ou même biologiques. La montée de la théorie du genre se comprend à l'aune de ce déploiement. Une fois renversée la vieille morale antipléonexique, le marché ultralibéral mobilise les pulsions à fin de son propre développement.

Dans ce contexte, un bouleversement psychologique est en train de s'opérer comme en témoignent nombre de psychiatres : la névrose laisse sa place à la perversion. La première, contenue par les interdits, consistait en un agrégat de culpabilité et de pulsions, parfois refoulées, parfois sublimées. Mais la perversion ne vise quant à elle qu'à rejeter les lois sociétales sans plus se soumettre à celles des hommes. Aussi la recomposition psychique de l'humanité est-elle en cours au sein de ce que Dufour nomme « La cité perverse ». Le déploiement massif de la perversion n'est pas monolithique puisqu'il s'accompagne à la marge de deux formes « dégradées » que sont la psychose et la dépression issues des exigences toujours plus prégnantes du marché. Selon que l'individu s'accorde au-delà ou en-deçà de ces sollicitations, i.e. selon qu'il sera particulièrement réceptif ou rétif aux injonctions ultralibérales, il versera dans la psychose ou sombrera dans la dépression.

Au total, la libération d'egos se faisant face dans une relation purement mimétique, l'individualisme excluant « l'admiration ouverte », l'indifférenciation des individus produit une escalade aux extrêmes dont Girard se sentait le témoin et dont il trouvait la trame annonciatrice dans le grand œuvre clausewitzien. Les nouveaux états de violence sont autant de symptômes des actions réciproques conduites à l'échelle globale.

Il est évidemment possible de nuancer cette position en insistant sur le fait que la mondialisation financiarisée, si elle crée de l'uniformité, provoque en réaction le retour des

atavismes culturels, religieux en particulier, et qu'ils peuvent s'opposer par la plus grande violence à cette modernité. C'est le cas du terrorisme islamiste que nous avons analysé.

Il ne s'agit pas d'un biais des représentations précédentes. D'abord parce que l'indifférenciation est à l'œuvre progressivement à la fois dans la communauté mondialisée et dans les communautés en résurgence. Ensuite, Clausewitz montrait bien que le génie guerrier est toujours capable de différer son action réciproque en vue d'un avantage stratégique ; il résiste au principe mimétique dirait Girard. Mais celui-ci est porté par « l'étonnante trinité ». Selon Girard, le duel disqualifierait en quelque sorte la synthèse trinitaire tout en favorisant la montée aux extrêmes. La trinité, loin de passer le duel sous le contrôle du politique, l'inscrirait au contraire dans le temps ; toute pause dans la guerre n'est destinée qu'à préparer le conflit suivant. Et lors d'un duel, le sentiment d'hostilité monte jusqu'à atteindre un point de non-retour marquant l'entrée dans le processus d'indifférenciation. La réciprocité clausewitzienne marque la perte des différences, ces deux mouvements devenant complètement équivalents.

*

L'action réciproque clausewitzienne n'est pas s'en rappeler le « doux » commerce, rappelons que Clausewitz a étudié Montesquieu. Le commerce s'apparenterait à « une guerre continue de faible intensité ». Cette comparaison n'est pas anodine et comme nous venons de le voir, elle est totalisante car généralisable à l'ensemble des transactions humaines. Aussi Clausewitz ne fait-il que nous prouver que la réciprocité structure de fait l'intégralité des échanges humains, et « qu'une loi de guerre régente secrètement tous les rapports humains » (Girard).

Au final, la société postmoderne individualisée à l'extrême laisse les individus dans des relations qui relèvent immanquablement du principe mimétique ou de l'action réciproque. On peut y voir une reconfiguration massive du duel clausewitzien dans les interactions d'individus assimilés à des machines pensantes ou à des homo œconomicus. Le monde actuel ne fournit pas les outils ou concepts qui permettraient de tempérer cette indifférenciation qui dès lors ne peut conduire qu'à l'escalade de la violence qui n'est plus contenue et se déploie dans les moindres interstices des sociétés humaines. Le mouvement de montée aux extrêmes théorisé par Clausewitz, plus ou moins à son insu, et dévoilé par Girard, paraît dès lors inéluctable. Nous ne sommes plus à l'époque de l'observation armée où la violence des masses pouvait encore se désactiver. Compte tenu des interactions multiples, le comportement des foules devient parfaitement imprédictible et favorise les explosions de violence irrationnelles. Du fait des mutations ininterrompues de la violence et des modifications des conditions anthropologiques et de la dégradation accélérée des écosystèmes, ce

mouvement funeste de montée aux extrêmes apparaît implacable. Néanmoins, le mouvement d'indifférenciation qui résulte de la transition postmoderne peut être combattu selon la conviction humaniste d'Emmanuel Lévinas et sa théorisation du « désir métaphysique » qui tente de restaurer la verticalité déchuée : « Les personnes ne sont pas l'une devant l'autre, simplement, elles sont les unes avec les autres autour de quelque chose ».

DE LA MAÎTRISE DU HASARD A LA GOUVERNANCE PAR LES NOMBRES

« Avec l'extension de l'économie bourgeoise marchande, le sombre horizon du mythe est illuminé par le soleil de la raison calculatrice, dont la lumière glacée fait lever les semences de la barbarie. »

W. Adorno – M. Horkheimer

Clausewitz a écrit : « Malheur à ceux qui limitent l'art de la guerre au calcul mathématique des objets physiques ». En sus, il décline le phénomène d'incertitude dans la guerre selon deux concepts : le brouillard et la friction, qui sont consubstantiels à la guerre. Mais il réfute absolument toute tentative qui se réduirait à modéliser la guerre sous la forme de rapports de forces ou d'oppositions matérielles et capacitaires, puisque les séquences de la guerre se définissent par leur non-linéarité. Et la friction qui induit cette non-linéarité est irréductible donc non quantifiable, ni calculable. Telle est l'idée majeur qu'il exprime à partir de cette « formidable friction » qui est « partout en contact avec le hasard » et qui « crée des phénomènes imprévisibles parce qu'ils en relèvent essentiellement ». En définitive, une approche qui se voudrait purement technique se révélerait absolument vaine et non avenue puisque : « L'art de la guerre s'applique à des forces vivantes, à des forces morales ; il ne peut donc jamais prétendre à la certitude ». La guerre est avant tout une dialectique des volontés. Néanmoins, il n'en reste pas moins vrai que Clausewitz parle de l'usage du calcul des probabilités, qui peut évidemment s'appliquer dans certaines situations. Mais derrière ce vocable, il faut comprendre davantage une tentative intellectuelle plus que calculatoire de prise en compte des différentes variables à l'œuvre dans l'acte guerrier, puisque en définitive les forces morales si chères au stratège prussien ne sont pas modélisables.

La pensée clausewitzienne montre ici toute sa pertinence ; elle reste pleinement d'actualité puisque, qu'il s'agisse de ses contempteurs ou de ses épigones, ceux-ci ne semblent pas avoir pris la

mesure de cette réflexion fondamentale. Nous allons tenter de montrer pourquoi elle l'est tout en l'inscrivant dans un champ plus vaste que celui de la guerre, si tant est que tout n'y soit pas réductible aujourd'hui, puisque la tentative de résolution et de maîtrise de l'incertitude a conduit fatalement au monde postmoderne qui est le nôtre ; celui de « La gouvernance par les nombres » selon le titre d'un ouvrage majeur du sociologue Alain Supiot. Comme le subodorait déjà il y a dix ans Hervé Couteau-Bégarie, les analyses de Clausewitz ont quelque chose à nous dire sur le monde en général. On insistera sur l'éclatante clairvoyance de Clausewitz qui écrit à une époque où la foi dans le rôle positif des sciences et des techniques s'impose largement et va aboutir au Comtisme et au positivisme. Winston Churchill illustre parfaitement les dérives périlleuses qui vont sourdre de la tentative de maîtriser le réel et ses incertitudes : « La guerre, c'est l'inconnu et l'inattendu. [...] Il faut essayer de mesurer l'inconnue et de peser l'impondérable ». Ainsi donc, les notions abstraites d'inconnue, d'impondérable, d'incertitude pourraient-elles être appréhendées par des opérations purement techniques. L'intuition clausewitzienne est rejetée au profit du progrès, ou plutôt d'une certaine idée du progrès. Une fois de plus, Clausewitz, bien au-delà du simple théoricien de la stratégie militaire, se manifeste tel un phare pour ceux qui savent déchiffrer ses écrits, « La lumière luit au milieu des ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont pas saisie » (Saint Jean de Patmos).

Il est évident que Clausewitz ne pouvait prévoir les transformations du monde qui ont conduit à l'époque actuelle où l'on s'interroge désormais, avec confiance ou effroi, sur le transhumanisme et l'intelligence artificielle, i.e. en fin de compte sur la fin de l'humanité. Malgré cela, de sa traduction girardienne et de la question qui nous occupe ici, Clausewitz apparaît tel un oracle de notre temps. Là est toute la différence avec un Jomini, le devin de Napoléon, mais Clausewitz fournit lui des concepts opératoires pour comprendre notre monde. Sa pensée est un substrat, un point de départ fascinant vers notre époque et ses vicissitudes. Il ne tient qu'à ses lecteurs d'actualiser ses concepts et ses mises en garde afin de produire une grammaire explicative du monde. C'est ce que nous nous proposons de faire ici à partir du postulat de départ : le monde réel et l'incertitude qu'il produit ne peuvent être calculés, du moins cette idée ne peut être centrale et conduit à des périls majeurs.

*

Au lendemain des désastres de la Seconde guerre mondiale, et plus encore qu'après la première, les dirigeants, les intellectuels et les scientifiques du « monde libre » considèrent que les idéologies néfastes et les passions mauvaises ont entraîné l'humanité au bord du précipice. Le phénomène de montée aux extrêmes a failli retourner le conflit en guerre absolue, comme

incarnation de la guerre avec son modèle théorique. Dans « Les deux sources de la morale et de la religion », Bergson mettait en garde contre le risque de réalisation effective de l'abstraction, même de ses avatars les plus fous. La charge psychologique ne ferait plus dès lors que s'alourdir avec déjà « l'inconcevable douleur réverbérée des camps allemands » dont parle Marguerite Duras. Dans ce contexte, le positivisme scientifique, loin d'être déconsidéré par les dévastations consécutives à la guerre industrielle, va apporter une réponse progressive à cette problématique affligeante : comment inhiber la folie des passions humaines afin d'envisager et de garantir un futur possible pour l'humanité. Face à l'aporie induite par le constat amer de millénaires d'évolution humaine, la science va se révéler en épiphanie des Temps Modernes. Ce nouveau lieu géométrique de l'avenir cristallise toutes les aspirations au changement salvateur. Il ne fait que réactiver le vieux rêve grec d'une société harmonieuse sous l'égide du règne des nombres et du calcul produisant un champ normatif réduisant la loi à une simple fonction utilitariste. S'il faut discerner une pierre angulaire parmi les multiples avatars du projet scientifique, les attentes dévolues à la science priment et se condensent dans la cybernétique. Celle-ci porte en gestation les règnes des mondes numérique et machinique. Ce mouvement se manifeste concomitamment du déploiement de l'ultralibéralisme et de sa déclinaison dans le champ économique, le néolibéralisme. Cette vision est aux antipodes des incantations du bréviaire de Clausewitz ; la primauté des forces morales et de la dialectique des volontés opérant sur des masses vivantes y sont niées. L'idée simpliste, orientée et parfaitement pernicieuse d'homo œconomicus, réduisant l'homme à la recherche de la maximisation de ses profits, est à ce titre particulièrement révélatrice de cette pensée qui simplifie l'homme jusqu'à en faire une matière quasi inerte, ou à tout le moins supposément parfaitement prédictible.

En 1945, avec la découverte des centres d'extermination allemands, la raison occidentale vacille alors que des pans entiers de l'histoire de la pensée s'effondrent. De la Renaissance aux Lumières, de Descartes à Kant, elle avait pourtant guidé la marche du monde lui conférant l'aura lumineuse et bienveillante de l'humanisme. Le monde qui émerge immédiatement signe l'irruption fracassante d'une nouvelle modernité, qui passe par pertes et profits les oripeaux du vieux monde d'avant la catastrophe : il s'agit non plus de domestiquer les passions mais de les placer sous l'éteignoir et de les remplacer par la rationalité empruntée au monde technique et scientifique. Un autre événement fait figure de rupture stratégique durable, c'est l'entrée en scène de l'arme nucléaire et son corollaire de guerre absolue dévastatrice qui remet en selle Clausewitz une nouvelle fois. De manière schématique, le fait nucléaire induit une stratégie de dissuasion qui opère du fait des dommages inacceptables que fait courir une guerre nucléaire et la grande stratégie va se figer libérant des espaces pour les conflits de (plus ou moins) basse intensité. Il s'agit de conduire des opérations qui resteront sous la voûte nucléaire. On assiste de fait à une « tacticisation » de la

stratégie avec le développement de doctrines telles que la COIN durant les guerres d'indépendance des colonies. Toutes ces innovations tactiques visent à solutionner le questionnement de Churchill susmentionné en infligeant un traitement somatique aux divers conflits qui vise à réduire l'incertitude. Et cette tendance va s'amplifier progressivement, en particulier du fait de la guerre du Viet Nam dont la conséquence à moyen terme sera la création de la Révolution dans les affaires militaires (RMA). La conduite chaotique de la guerre ne produit pas lors du conflit les bonnes constatations, malgré l'importance de leur contingent, les Américains ne veulent pas voir qu'ils conduisent une guerre limitée alors que les Nord Vietnamiens s'investissent dans une guerre totale. A contrario, le général Westmorland déclare le 13 juillet 1973 qu'il souhaite remplacer l'homme par la machine et disposer d'un renseignement assisté par ordinateur. La technologie doit lui apporter une garantie asymétrique de victoire sur le champ de bataille du futur. Il pense générer des effets militaires efficaces à partir d'une approche structuraliste. Un homme va incarner cet élan technicien, le scientifique Andrew Marshall. La numérisation accompagne le tout technologique et la mise en branle de processus déterministes afin de vaincre l'adversaire. La perfection jominienne de Tempête du désert est à ce titre un révélateur trompeur, puisque les forces armées expérimentent depuis quinze ans le phénomène de friction. Pourtant, traduit sérieusement aux Etats-Unis depuis 1974 et étudié avec attention, l'une des principales leçons de Clausewitz se dérobe toujours : aucune avancée technique ne paraît susceptible d'éliminer parfaitement l'incertitude. Mais, et cela court en filigrane de cette partie, cette croyance relève avant tout d'une idéologie du progrès, et comme telle n'offre pas de prise à une critique rationnelle. La RMA résulte d'une confusion dramatique de la puissance militaire avec l'invulnérabilité. Avec la Transformation, au milieu des années 90, un nouveau pas est franchi qui élimine en fin de compte la vision dialectique de la guerre prônée. Nous assistons à l'intrusion de la guerre réseau-centré (NCW) : redéfinition de la guerre, capacités très élaborées de détection et de ciblage, frappes préemptive, acquisition d'une liberté de manœuvre très sensiblement accrue, guerre « propre ». La prévalence technologique hybridée avec l'« information dominance » offre alors aux États-Unis une sorte de formule d'infailibilité dans les trois dimensions du champ militaire. L'un des pères de la Transformation, l'amiral Owens, ambitionnait tout simplement de lever « le brouillard de la guerre » par l'emploi de la technologie et en imposant à l'ennemi les nouveaux standards américain de la guerre. L'histoire récente donne pourtant raison à Clausewitz dont les principes les plus pertinents sont écartés lorsqu'ils ne correspondent pas aux canons du credo idéologique en vigueur. Il est remarquable qu'à part la relation mimétique d'admiration-haine que Clausewitz entretient avec l'Empereur, ses écrits sont rarement emprunts de présupposés de quelque nature qu'ils soient.

Au sortir de la guerre, le champ intellectuel est également bouleversé. La philosophie analytique naît de l'autre côté de l'Atlantique avec Frege, Carnap, Wittgenstein et Russell. Elle entérine la faillite de la phénoménologie et de la métaphysique grecque qui n'ont pas su protéger le vieil humanisme européen du désastre des totalitarismes. Une scission s'opérera par la suite sur les restes de la philosophie du Vieux monde, le cercle de Vienne promouvant l'ingénierie philosophique et le positivisme : il s'agit de résoudre les problèmes de la pensée par la méthodologie scientifique. Au colloque de Dartmund (1956), il est fait mention de l'intelligence artificielle, traduction littérale de l'anglais qui perd son sens premier. Initialement, il s'agissait de réfléchir au renseignement massif assisté. Mais l'IA est antérieure à l'informatique, c'est un projet philosophique finalisé qui essaie de répondre à la question : peut-on dire quelque chose d'opérationnel sur la perception. Tout ceci s'inscrit dans une tentative de rationalisation du monde qui exprime trente ans après un second plus jamais ça, d'autant plus que tout le monde pressent qu'il n'y en aura pas de possibilité pour un troisième. Avec l'avènement de l'informatique et l'explosion combinatoire, la question de l'apprentissage de la machine va se poser (encore et encore jusqu'aux idées qui vont fonder le Big Data et le Deep Learning). Tout ce mouvement rencontre alors un mouvement né au cœur de la conduite scientifique de la guerre : la cybernétique. Très vite, et pour les raisons idéologiques initiales, il s'agit de renoncer au savoir causal. L'expérience sensible est démonétisée au profit du calcul rationnel. La rationalisation du monde, par sa numérisation progressive du fait des avancées technologiques, doit préserver les hommes de leur inclination pour les passions furieuses. « La gouvernance par les nombres » qui s'impose peu à peu doit modéliser jusqu'aux moindres comportements des individus et réduire à sa plus simple expression le principe d'incertitude.

L'articulation entre le rationalisme à outrance américain qui a présidé à la direction de la guerre et l'idéologie cybernétique qui s'impose dès la fin des années 40 se fait autour d'un homme, Vannevar Bush. Bush fut l'un des principaux promoteurs de l'effort de guerre américain, à ce titre il a très tôt convaincu Roosevelt de la primauté de la recherche scientifique et de l'importance d'intégrer les meilleurs scientifiques. Impliqué dans le projet Manhattan et co-fondateur du National Defence Research Committee, il va contribuer à l'essor de la cybernétique en favorisant ses pères fondateurs que sont Von Neumann, Morgenstern et surtout Norbert Wiener. C'est au tout début de la guerre que ce dernier et certains de ses collègues mettent au point un dispositif anti-aérien (servo-mécanique) qui serait en mesure de prévoir les mouvements de l'ennemi sur une base probabiliste (projet AA Predictor). Ce moment est loin d'être anodin puisqu'il porte en germe toute l'essence que la cybernétique va peu à peu distiller au sein de notre monde et qui culmine dans une idée éminemment dangereuse, la représentation cybernétique de l'homme. L'historien des sciences Peter

Galison discerne également une véritable « ontologie de l'ennemi » qui prend les traits d'un dispositif mécanique, ceux interprétés par le système d'armes : la fusion opérationnelle du pilote et de son avion participe de sa déshumanisation progressive. Mais derrière cette figure de l'ennemi se profile déjà le nouveau visage de l'humain et la négation de ce qui le constituait jusqu'alors. Derrière la pensée cybernétique, une nouvelle trinité surgit, atavisme d'une structure psychologique menacée mais toujours rémanente. Elle comporte les concepts de la rétroaction, de l'entropie et de l'information. Un de ces concepts revêt une importance toute particulière : la rétroaction qui est fortement reliée à l'information dont elle se nourrit. En effet, pour les pères de la cybernétique, leur théorie repose sur le primat des comportements téléologiques, i.e. ceux qui sont structurés par la rétroaction. Déjà connue des grecs, nous verrons que ce n'est pas anodin, la rétroaction autorise la régulation et l'aiguillage des actions en fonction de leur finalité et des informations transmises lors du processus. Selon la cybernétique, ce n'est ni plus ni moins que la définition de l'intelligence synthétique qui va se substituer à toute autre. On conçoit qu'un abîme glaçant est franchi qui permet le sombre rapprochement entre l'être humain et la machine. C'est aussi la fondation des machines intelligentes qui ne vont cesser de se développer, la rétroaction se concevant tel un mode d'apprentissage qui ne s'apparente pas au simple réflexe conditionné puisque la réponse des machines aux stimulations varie selon les buts recherchés ainsi que les informations traitées. Mais ce mode d'apprentissage, qui constitue le cœur de la cybernétique, relève d'une « logique communicationnelle globalisante » qui une fois transposée dans la société humaine va induire une représentation pleinement communicationnelle de celle-ci, ainsi que le formalisera Gregory Bateson.

*

L'idéologie cybernétique qui conduit tout droit au transhumanisme actuel ne doit obfusquer son pendant politique qui s'exprime aujourd'hui par le mouvement libertarien. Ce dernier est en particulier la nouvelle foi affichée par les nouveaux « Whizz Kids » qui ont investi la Silicon Valley afin d'y poser les bases de la future Jérusalem. Tous les dirigeants des GAFAM et de l'écosystème de start up associés adhère et promeuve les idées libertariennes. Si elles peinent à trouver un écho favorable en France, c'est que leur nocivité y a été depuis longtemps démontrée. L'idéologie libertarienne est le poste avancé de l'idéologie ultralibérale, elle se fonde sur la revendication pernicieuse d'une liberté absolue pour tous les individus, telle qu'on la trouve dans l'œuvre de Max Stirner. Il est évident qu'une telle liberté ne peut qu'aboutir à entériner l'ordre social, c'est même le meilleur moyen de le figer durablement puisque cela revient à accroître très sensiblement les rapports de force cependant que les mécanismes de domination sociale tendent à devenir

indéchiffrables. Le libertarianisme se conçoit dès lors comme la transcription sociale de la « liberté du renard dans le poulailler ». Lacordaire avait en son temps magistralement répondu à Stirner :

« Entre le fort et le faible, entre le riche et le pauvre, entre le maître et le serviteur, c'est la liberté qui opprime et la loi qui affranchit ».

Alors que le monde se complexifie toujours davantage depuis l'ère clausewitzienne, une idéologie parfois simplificatrice s'impose dans le domaine économique. Il convient de regarder le cas de la science économique qui n'est qu'un prête-nez du néolibéralisme, avatar économique de l'ultralibéralisme. Si elle prétend réduire l'incertitude, elle le fait en prenant tous les atours de la respectabilité scientifique. Mais à y regarder de plus près, elle n'accouche que d'une rationalité Potemkine, figée dans une utilisation absconse d'une science qui s'est quasiment arrêtée au XIX^{ème} siècle. L'idée initiale est séduisante, c'est la même que celle de Churchill et plus tard des apôtres de la Transformation : réduire le réel à une quantité calculable qui permette de réduire l'incertitude. L'économie en question, dite également néoclassique, domine tout l'écosystème économique (recherche, pensée et enseignement) cependant que ses présupposés sont largement invalidés par les faits. Comme Steve Keen et Gaël Giraud l'ont montré, elle ne répond pas au moindre critère recevable de scientificité « au regard d'une épistémologie aux exigences minimales » et cette naïveté est même devenue sa marque de fabrique. Appliquée à défendre ses positions idéologiques, affirmées au grand jour depuis l'offensive de la Société du Mont-Pèlerin contre Keynes à la fin des années 40, la « science » économique voue aux gémonies tout contradicteur qui s'oppose à sa suprématie, n'hésitant pas à le transpercer de ses philippiques empoisonnées. Elle est fondée sur l'individualisme économique qui l'érige de fait en anti-sociologie : il n'existe jamais de phénomène d'ordre collectif, tout se réduit à la simple juxtaposition de comportements individuels sans interactions. Dès lors, les processus économiques sont parfaitement intelligibles et modélisables par la doctrine dite des anticipations rationnelles. Il s'agit d'un déterminisme dit laplacien puisqu'il reprend les travaux du mathématicien Pierre-Simon de Laplace qui prétend qu'à partir d'une connaissance parfaite du présent, le futur devient calculable. Rapidement, Henri Poincaré démontre l'inanité d'une telle position. Par la suite, les travaux mathématiques qui portent sur le chaos, les bifurcations et autres systèmes dynamiques mettent à bas définitivement la théorie laplacienne. Mais paradoxalement, l'économie néoclassique ne procède absolument à aucune mise à jour de son cadre désormais « pseudo » calculatoire lorsque la science abandonne le point de vue déterministe issu des travaux de Laplace. Ce qui fait dire à l'économiste (hétérodoxe) et anthropologue Paul Jorion qu'« un état dépassé de la compréhension du monde physique a été ossifié par [la science économique] en un principe non révisable ». Dès lors, l'aveuglement devant la survenue de « cygnes noirs » tel qu'en 2007 ne surprendra personne.

L'idée initialement louable, quoique vaine et dangereuse, de réduire l'incertitude a achoppé sur l'utilisation frauduleuse de techniques mathématiques ouvertement dépassées.

L'économie néolibérale est intrinsèquement reliée à l'idéologie cybernétique, elle-même d'essence ultralibérale.

Sociologue de renom, Alain Supiot livre dans « La gouvernance par les nombres » une synthèse magistrale de ce moment ultralibéral qui libère le génie cybernétique. L'ultralibéralisme, combinaison du néolibéralisme, du néoconservatisme et de la cybernétique, précipite l'humanité vers l'avènement d'un monde fait de robots et d'intelligence artificielle ou synthétique. La machine s'impose progressivement à l'homme comme concurrent mais aussi comme modèle lui imposant de se conformer au sien propre. Il est notable que l'identification juridique de l'homme à la machine remonte à 1881 avec le juge américain O.W. Holmes qui substitue la valeur monétaire à la valeur inestimable de la parole donnée. Ce glissement a ensuite été entériné par une double transposition (juridique) : d'abord de l'homme à la personne morale (justifiée par la détention d'un patrimoine à l'identique de l'individu), ensuite, transposition de la personne morale à la machine. Ce double mouvement s'accompagne bien évidemment d'un ajustement de l'entité transposée sur la résultante. L'individu est d'abord redéfini à l'identique d'une entreprise. Certains ont même remporté un « Prix Nobel en sciences économiques » pour cela (Coase, Becker). Dans un second temps, l'entreprise est identifiée à une machine. Tout cela débute aux États-Unis au milieu du XIXème siècle avec le souci initial légitime du devenir d'une entreprise lors de la mort de son unique propriétaire... Pour faire lien avec la cybernétique, il suffit d'évoquer le philosophe Maurice Merleau-Ponty qui considère dans « La nature » que la cybernétique est « une pensée à la fois extrêmement matérialiste et extrêmement idéaliste ». L'histoire nous enseigne la dangerosité d'un tel alliage. « L'ontologisation » de la machine nie la spécificité du vivant cependant que la machine s'impose comme son équivalent. L'effacement de la frontière entre le vivant et le synthétique s'illustre des multiples comparaisons du type de celle du cerveau humain avec l'ordinateur alors que l'on cherche à doter ce dernier de réseaux de neurones. Lentement mais sûrement la machine semble se substituer à l'homme en induisant un nouvel état de nature où « l'artifice est nié et posé comme une nature » (Merleau-Ponty).

A leur décharge, il serait injuste de voir chez Wiener et sa descendance une quelconque intention malfaisante ; leur intention était de construire un monde harmonieux débarrassé des passions brûlantes qui ont ensanglanté le premier XXème siècle. Ils n'auraient jamais songé que l'essence de la cybernétique allait ouvrir une brèche dans le « Principe d'humanité » (Jean-Claude Guillebaud), jusqu'à peut être le disloquer. De ce fait, il serait tentant de discerner dans ce cheminement l'intervention immanente de « la ruse de la raison » hégélienne (Girard parlerait plutôt

de l'immixtion de Satan). La mise en œuvre à l'échelle de la planète du programme ultralibéral se traduit par la survenue progressive de ce que Paul Jorion appelle « le soliton » i.e. une triple crise écologique, économique et financière et de la complexité. Pour beaucoup de penseurs et de scientifiques, de Gunther Anders à Martin Rees, cette crise serait d'une telle ampleur qu'elle pourrait signifier jusqu'à l'extinction de l'humanité. Et comme par anticipation, l'idéologie ultralibérale a formulé le cadre juridique de fonctionnement d'une société constituée de robots cependant qu'elle hâte partout elle le peut la marchandisation à outrance corrélée au remplacement des hommes par des robots. Parallèlement, les technologies de l'Internet généralisent des représentations virtuelles qui ne peuvent manquer de dématérialiser le monde, mais aussi transformer plus ou moins l'homme en une entité elle-même virtuelle. En outre, il est de plus en plus fait mention de nos jours de l'avènement prochain de la singularité qui verra une intelligence artificielle (ou synthétique) déclassait l'intelligence humaine. Si la singularité demeure à ce jour une triste arlésienne, personne ne peut nier sa survenue prochaine. Et c'est certainement la convergence des technologies dites NBIC qui conduira à la grande singularité ; une telle mutation épistémologique ferait basculer l'humanité dans une nouvelle ère. Il est fort inquiétant qu'aux yeux des technophètes l'homme est une expérience ratée, et qu'il se cherche non pas simplement une utopie de substitution mais bel et bien un corps de substitution aux capacités cognitives augmentées. L'hubris libéré de sa nasse psychologique accouche désormais d'une transcendance noire. La déclaration de Philadelphie (10 mai 1944) qui voulait replacer la dignité humaine comme lieu géométrique du futur de l'humanité, et qui a inspiré les politiques sociales de l'immédiat après-guerre (programme du Conseil national de la résistance en France), est irrémédiablement enterré. Peut-être que l'ultralibéralisme va réaliser le rêve des idéologues du terrorisme islamique en fusionnant téléologie apocalyptique et eschatologie.

« Depuis le début des Temps Modernes, le vieil idéal grec d'une cité régie par les lois et non par les hommes a pris une forme nouvelle : celle d'un gouvernement conçu sur le modèle de la machine. Ce mouvement avait été engagé par la planification soviétique qui, la première, a réduit la loi à une fonction instrumentale de mise en œuvre d'un calcul d'utilité. Il s'approfondit avec l'imaginaire cybernétique, qui impose une vision réticulaire du monde naturel et humain, et tend à effacer la différence entre l'homme, l'animal et la machine, saisis comme autant de systèmes homéostatiques communiquant les uns avec les autres. A ce nouvel imaginaire correspond le passage du libéralisme économique – qui plaçait le calcul économique sous l'égide de la loi – à l'ultralibéralisme, qui place la loi sous l'égide du calcul économique. Étendu à toutes les activités humaines, le paradigme du Marché occupe désormais la place de Norme Fondamentale à l'échelle du globe » (Alain Supiot).

Le versant cybernétique qui a été emprunté est indissociable de la révolution technicienne dans laquelle il s'inscrit pleinement tout en lui imposant une sorte de singularité ou de rupture. Les détracteurs de la Technique sont nombreux et occupent des positions très diversifiées. On citera en particulier Jacques Ellul ou Gunther Anders. Mais c'est Martin Heidegger, dans son style enlevé, qui délivre l'imprécation la plus troublante : « L'essence de la technique ne vient que lentement au jour. Et ce jour est la nuit du monde, revu et corrigé en jour technique. Ce jour est le jour le plus court. Avec lui commence un hiver sans fin » (*Pourquoi des poètes ?*). Face au risque d'abdication devant l'aliénation de la technique, René Char disait qu'il fallait faire confiance à la part poétique qui « excède originellement le rationnel », la poésie tirant « des salves d'avenir à chaque effondrement des preuves ». L'art pour sauver le monde. Parmi les voix actuelles qui portent une contestation raisonnée, féconde et intelligente, il faut retenir celle d'Evgeny Morozov qui critique le solutionnisme technologique.

*

Mais les thuriféraires de la postmodernité ont également fait fi de deux réactions imprévues, deux surprises stratégiques du fait qu'elles échappent à leur mode de pensée et qui concernent le retour de la religion, souvent sur un mode violent, et la résurgence des passions chaudes.

D'abord, la religion reste le référent identitaire en période de tempête et il serait dommageable d'ignorer ou de mésestimer le socle ethnologique qu'elle représente dans la mesure où les religions constituent la fondation inexpugnable et immarcescible des idiosyncrasies culturelles. Ainsi la religion archaïque (au sens de la racine qui fonde et qui fait retour) fait-elle retour dans le double sens de stabilisateur des communautés et de dynamiteur des sociétés. Ce concept est à rapprocher de celui du temps historique qui « percole » à travers l'homme (Michel Serres) selon des couches et des vitesses différentes. Les « plaques religieuses » sont les plus lentes, et selon Régis Debray cette percolation historique réintroduit l'archaïsme : le neuf réactive le vieux. Nous avons déjà abordé le monstrueux avatar terroriste de l'Islam dans une partie précédente en montrant que sa lente maturation débute avec les prémices de la société technicienne.

Ensuite, nous l'avons déjà mentionné, selon René Girard les sociétés humaines ont pu se construire sur le sacrifice d'une victime innocente, le bouc émissaire. On peut voir dans la société de consommation bâtie sur l'économie moderne, avec en particulier la consommation de la « part maudite » (Georges Bataille), un dépassement du sacrifice. Néanmoins, le philosophe et catastrophiste Jean-Pierre Dupuy s'inquiète dans « Le sacrifice et l'envie » sur fait qu'« il n'est pas certain que l'on puisse faire tenir ensemble le refus du sacrifice et le rejet de l'envie ». C'est que la sortie du monde sacrificiel sous l'effet de la révélation chrétienne s'est accompagnée d'un mouvement de libération furieux de la concurrence et des passions. Elles sont parfaitement cernées

par Stendhal dans ses œuvres romanesques : l'envie, la jalousie et la haine impuissante. Ces passions chaudes et mauvaises sont à même de réactiver la partie colérique de l'âme, le thumos, et ce faisant de provoquer la bascule de l'humanité dans la violence. Celle-ci peut prendre la forme du sacrifice meurtrier et suicidaire du terroriste kamikaze. C'est là toute l'ambivalence de la modernité dont l'acte fondateur est la tentative de remplacer les passions et la violence par le calcul rationnel dans une société hantée par la peur de la mort, et qui aboutit in fine au surgissement des atavismes les plus sombres de l'homme que sont le ressentiment et la violence. Toute cette entreprise rationnelle a tenté d'obfusquer, de faute de pouvoir l'évider, le vieux fond passionnel qui régit l'humanité sans voir que les passions réagissent les unes aux autres dans un pur élan de réciprocité dont Clausewitz avait subodoré toute la malfaisance. Au centre de ces passions résident les plus furieuses et les plus dangereuses : la peur et la haine, dont la combinaison conduit inmanquablement à la violence la plus débridée. Georges Bernanos, écœuré par les exactions croisées commises durant la Guerre d'Espagne, écrira « Les grands cimetières sous la lune » dont les pages prophétiques sur cette terrible hybridation doivent être rappelées. Cette alliance mortifère réside au centre des relations de réciprocité et contribue à leur néfaste emballement, cet inexorable et terrible élan vers le pire. « La peur, la vraie peur, est un délire furieux. De toutes les folies dont nous sommes capables, elle est assurément la plus cruelle. Rien n'égale son élan, rien ne peut soutenir son choc. La colère qui lui ressemble n'est qu'un état passager, une brusque dissipation des forces de l'âme. De plus, elle est aveugle. La peur, au contraire, pourvu que vous en surmontiez la première angoisse, forme, avec la haine, un des composés psychologiques les plus stables qu'ils soient. Je me demande même si la haine et la peur, espèces si proches l'une de l'autre, ne sont pas parvenus au stade ultime de leur évolution réciproque, si elles ne se confondront pas demain dans un sentiment nouveau, encore inconnu, dont on croit surprendre parfois quelque chose dans une voix, un regard. Pourquoi sourire ? L'instinct religieux demeuré intact au cœur de l'homme et de la science, qui l'exploite follement, fait lentement resurgir d'immenses images, dont les peuples s'emparent aussitôt avec une avidité furieuse, et qui sont parmi les plus effrayantes que le génie de l'homme ait jamais proposées à ses nerfs si terriblement accordés aux grandes harmoniques de l'angoisse. » (Georges Bernanos).

*

Au terme de ce cheminement dans le basculement du monde opéré depuis la fin du premier XX^{ème} siècle, il est frappant de voir que Clausewitz, contre les idées de son temps, avait pressenti toute l'absurde dangerosité de chercher à quantifier l'incertitude pour la réduire. De même, la dialectique des volontés, des forces morales et des passions montre par sa résurgence violente toute

la pertinence de la pensée clausewitzienne. Ces idées fondamentales devraient être érigées en commandements tant elles protègent les hommes contre leurs désirs de se créer de nouvelles transcendances mortifères, d'autant plus que les conditions techno-scientifiques de l'époque autorisent désormais toutes les tentatives anti-humanistes. Les commentaires de Clausewitz sur la modélisation de la guerre et l'incertitude qui y règne sont sertis au sein d'une œuvre notablement volumineuse et on pourrait faire grief qu'ils n'y sont pas aisément repérables. Pourtant, aux yeux du lecteur averti, ils sont lumineux et éclairent rétrospectivement deux siècles d'évolution du monde. Cette puissance d'ouverture ne doit surprendre : « Avez-vous déjà remarqué qu'un morceau de ciel bleu vu par un soupirail, ou entre deux cheminées, donnait une idée bien plus profonde de l'Univers que le vaste panorama vu en haut d'une montagne » (Honoré de Balzac).

Dans son discours de remise du Prix Nobel de littérature en 1957 à Stockholm, Albert Camus avait abordé l'attitude nécessaire face au basculement du monde de la modernité vers la postmodernité et au-delà. Ses mots résonnent toujours avec davantage de puissance : « Chaque génération se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde ne se défasse ».

DE L'ANTHROPOCÈNE A L'APOCALYPSE, COMMENT SURVIVRE ?

« Quand le dernier arbre aura été abattu,
quand la dernière rivière aura été empoisonnée,
quand le dernier poisson aura été pêché,
alors on saura que l'argent ne se mange pas. »

Go Khla Yeh, dit Geronimo

« La méconnaissance par l'homme
des données matérielles de sa vie le fait
errer gravement. »

Georges Bataille, *La part maudite*

Dans cette partie finale, les idées développées dans les chapitres précédents vont converger et entrer en conjonction. La grille de lecture girardienne de *De la guerre* nous a servi de guide jusqu'à présent au travers des notions essentielles comme la Trinité, l'action réciproque (le mimétisme) et la montée aux extrêmes. A partir de ces éléments, nous avons dégagé des tentatives d'explication de la modernité et de la marche du monde. Nous nous intéressons désormais à cette dernière au prisme de la crise écologique et environnementale qui menace d'accabler notre planète. Nous verrons que la situation actuelle n'est pas l'œuvre du hasard mais la conséquence de la Politique et de son dévoiement pour maintenir la possibilité d'une survie de la société humaine, de la continuation et de l'intégrité toujours renouvelée de ce que les philosophes nomment la Cité.

L'étonnante inaction actuelle face aux périls grandissants repose sur de nombreux facteurs, mais c'est peut être du côté de l'autonomisation progressive de la Technique qu'il faut regarder. Au-delà d'un matérialisme suicidaire qui ne donnerait à voir qu'une image trompeuse, il paraît possible d'y déceler une véritable intention téléologique de la société cybernétique, qui rentrerait en résonance avec le désir eschatologique d'une avant-garde « progressiste » et ultralibérale. On pourrait énoncer que le mouvement en cours est en réalité une instanciation de la ruse de la raison.

*

Les idées force clausewitziennes exhibées par René Girard dans *Achever Clausewitz* nous paraissent dès lors intemporelles ou consubstantielles aux sociétés humaines. Clausewitz fut un témoin particulièrement attentif de son époque, marquée par l'irruption dans la modernité des guerres révolutionnaires, s'apparentant à la guerre totale, et de la révolution industrielle. Ce commencement de la grande accélération du monde méritait bien une conceptualisation des principes de la guerre, comme pour figer des jalons intemporels qui formeraient un bréviaire pour faire face aux transformations extérieures de la guerre-caméléon, mais sans perdre de vue ses invariants. Nous l'avons vu, au-delà de ces aspects attachés à la dimension guerrière de l'existence, Clausewitz convoque des notions formelles qui subjugent *De la guerre* et le transfigure en classique de philosophie politique. Cette œuvre s'apparente donc davantage dans le principe au *Prince* de Machiavel qu'à un simple traité militaire, aspect que n'ont pas voulu voir les penseurs classiques de la stratégie. Frappé par les explosions de violence de la Terreur, de la guérilla espagnole ou de Borodino, Clausewitz pressent avec un mélange d'effroi et d'excitation cette dynamique de la violence qui bout dans les esprits qui s'échauffent à l'ombre des nationalismes naissant. Il est tiraillé entre plusieurs pôles d'attraction que sont la raison classique et affectivité romantique. Cette tension croissante entre sa part d'humanisme, héritée de l'influence des Lumières allemandes et d'un certain romantisme, et son ressentiment acrimonieux envers Napoléon et la Grande Nation va bien au-delà d'un simple trouble psychologique comme avancé par Raymond Aron. Là encore, l'interprétation de Girard paraît plus juste : Clausewitz a vécu torturé par les affres d'un drame spirituel porté par l'horreur entrevue de la fin des temps en même temps qu'une propension inextinguible à désirer cette montée aux extrêmes. Ce fardeau fit de la vie de Clausewitz un véritable chemin de croix, Girard pensait Clausewitz écartelé entre deux directions opposées. Ceci expliquerait son incapacité à terminer son œuvre en lui offrant une réelle cohérence. Néanmoins, l'entrée dans une période de guerres totales, qui court de 1794 environ jusqu'à 1945, marque l'abandon progressif et rapide du rôle de garde-fou de la violence. Nous avons déjà abordé d'autres mécanismes de contention de la violence, et nous allons montrer ici que la crise écologique

repose sur un choix discutable de préservation de la Cité. Ce que Girard voit avec les yeux de Clausewitz, c'est l'incapacité du politique à dorénavant contenir cet instinct de meurtre libéré par la modernité et qui va se déchaîner dans une montée aux extrêmes fatale. Girard pense que seul le renoncement par la conversion à la non-violence, porté par un renouveau évangélique, peut sauver le monde. On notera que Tolstoï s'est converti à la non-violence face aux atrocités de la Moskova. Clausewitz en sortira lui terrifié et fasciné. Si *De la guerre* reste inachevé, sa structuration et les derniers éléments qui y sont incorporés ne laissent pas vraiment de doute sur l'intention, réelle ou souterraine, du prussien. L'homme et la politique courent désormais derrière la violence. Celle-ci, nous l'avons vu est à l'image de la guerre un véritable caméléon. Et les conditions écologiques dégradées vont lui offrir un nouveau et peut-être ultime véhicule. La question climatique n'est que le catalyseur d'un engrenage de la violence observé par Clausewitz, qui tendrait aux extrêmes. Mais quels extrêmes ? Et au-delà, quelle apocalypse ?

*

Ainsi donc la question environnementale est-elle devenue aujourd'hui prépondérante entre toutes. Du moins en apparence, ou tout du moins s'il ne s'agit que d'en rester à des déclarations d'intention plus ou moins vagues. Il n'en reste pas moins que les conséquences avérées, et plus encore à venir, du changement climatique vont modifier les équilibres géopolitiques en profondeur. Ce n'est pas un fait nouveau, mais de brutales modifications climatiques provoquent une exacerbation de la violence. Certaines études ont montré le rôle puissant de catalyseur des peurs que des dégradations environnementales et climatiques ont joué dans le cas du génocide Rwandais (tensions insoutenables sur l'accès aux ressources), ou encore dans la survenue des Printemps Arabes (sécheresses provoquant des émeutes de la faim). La situation actuelle laisse présager que tous les déterminants nécessaires à une montée aux extrêmes sont en passe d'être réunis à brève échéance. Et pendant que ce glissement pernicieux s'opère, les hommes enferrés dans le court-termisme ne réagissent qu'avec une indolence coupable. A tout le moins en apparence, nous verrons dans ce chapitre que la ruse de la raison emprunte parfois les chemins les plus tortueux. Cela n'aurait guère étonné Kant qui pensait que « dans un bois aussi courbe que celui dont est fait l'homme, on ne peut rien tailler de tout à fait droit ».

Aussi, des déclarations d'intention suivies de mesures peu adaptées aux enjeux succèdent-elles à un solutionnisme néolibéral patenté qui creuse toujours davantage les inégalités porteuses de violence. En matière environnementale comme ailleurs, une logique de purs profits s'est substituée au système de valeur traditionnel. A titre d'exemple, on rappellera l'américain Ronald Coase est à l'origine des licences à polluer qui prétendent réguler l'émission de gaz à effet de serre. Le marché

dérégulé qui provoque l'anomie environnementale est convoqué pour remédier aux dépravations qu'il a provoquées ; on pêche exactement par ce que l'on prétend combattre. L'emprise de l'homme sur son environnement, qui marque le passage en termes géologiques de l'Holocène à l'Anthropocène, s'accompagne d'enjeux essentiels dont on ne mesure pas complètement ni l'origine, ni les implications.

L'entrée dans l'Anthropocène est difficile à dater, commence-t-il avec l'apparition de l'homme qui très rapidement (à l'échelle géologique) prend à son compte la modification de son environnement ? Parfois pour le pire, comme en attestent les travaux de Jared Diamond, en particulier au travers de l'exemple édifiant de la civilisation de l'Île de Pâques qui disparaît au terme d'une gestion catastrophique, voire ubuesque, des ressources. De manière plus précise, la postérité du terme Anthropocène revient au chimiste néerlandais Paul Crutzen pour lequel il s'agissait de qualifier l'entrée dans une nouvelle ère géologique qui porterait l'empreinte de l'homme. Selon lui, le XIXème siècle est le repère adéquat du fait du tournant de la révolution industrielle. L'ère nucléaire, qui s'ouvre en 1945, imprime une marque sédimentaire nouvelle avec les essais atmosphériques dont la trace géologique indélébile est désormais observable. Mais les changements vifs et brutaux induits bouleversent négativement tout aussi bien la structure géophysique de la planète que son équilibre biologique, l'homme modifie en profondeur les cycles de la biosphère. Il est désormais possible d'interpréter la nature au regard des modifications qui lui sont apportées par les activités humaines. Les changements climatiques ont pour conséquences des effets systémiques à même de modifier radicalement le monde actuel. A cet effet, on notera que la combinaison de la compétition pour les ressources et des vagues de migrants qui ne cessent de s'amplifier provoquent des situations crisogènes qui ne cessent de se multiplier. Quand on sait que le continent africain sera le plus soumis aux divers stress environnementaux et que sa population double tous les quinze ans, la situation à court terme ne lasse pas d'inquiéter. Tous les ferments les plus nocifs apparaissent qui dressent les conditions d'une redoutable montée aux extrêmes.

Certains événements récents illustrent le basculement soudain dans l'ultra-violence conditionné par une catastrophe climatique. L'ouragan Katrina ravagea les côtes de la Louisiane en 2005. La ville de la Nouvelle-Orléans en fut la grande victime. Les services de secours en capilotade, les pillages éclatèrent très rapidement s'accompagnant d'une escalade soudaine de la violence qui se propagea telle une traînée de poudre. A tel point que les autorités politiques, dépassées et impuissantes, envisagèrent d'instaurer la loi martiale cependant que l'état de guerre faillit être proclamé. Le gouverneur de l'État de Louisiane, Mme Kathleen Blanco, ordonna à la garde nationale d'ouvrir le feu sur les pillards. Des prisons constituées d'empilements de cages métalliques furent constituées. Malgré cela, les violences redoublèrent. Il fallut finalement que 65

000 hommes de l'Army intervinssent (cas litigieux d'intervention au regard du Posse Comitatus Act qui interdit l'engagement des forces armées fédérales contre des membres de la population) afin rétablir progressivement une situation acceptable.

Un autre phénomène aggravant explique la mauvaise prise en compte des enjeux. Les glissements progressifs portés par le changement climatique n'apparaissent pas dans toute leur dangerosité. En effet, certains mécanismes psychologiques opèrent telles des protections qui empêchent de percevoir les glissements en cours qui accablent la planète et les sociétés animales et humaines. Un de ces instruments de la conscience se nomme les « shifting baselines », le changement intégré des états de référence. Ce phénomène s'apparente à la dissonance cognitive ; le ressort psychologique caché repose sur la négation inconsciente du problème. Lorsque un changement se produit, la norme qui prévalait ante est remplacée par une nouvelle qui intègre les dernières modifications. Et la situation ex-post est acceptée en tant que nouvelle norme sans qu'il ne soit plus fait référence à l'ancienne. Ce mécanisme explique en particulier que la raréfaction des ressources halieutiques n'inquiète jamais les pêcheurs qui intègrent à chaque nouvelle génération les changements comme situation nominale de référence.

C'est ainsi que malgré les mises en garde de nombreux scientifiques, le GIEC ou les appels dans des revues de prestige comme Nature, l'incarnation progressive des menaces ne s'accompagne pas de mesures idoines. Et pourtant, certains spécialistes alertent sur le basculement irréversible de nombreux écosystèmes. C'est la notion de seuils de rupture (deeping points). S'ils sont mal connus et peuvent varier en fonction des écosystèmes, il est généralement admis qu'un effet domino de mouvements délétères auto-entretenus devrait survenir si l'augmentation de température depuis la fin du XIX^{ème} excède les deux degrés. Or, les estimations les plus probables avancent une hausse d'au moins quatre degrés d'ici à la fin du siècle. La hausse de température acquise jusqu'à présent provient majoritairement de l'industrialisation des trente glorieuses. En effet, les conséquences sur les températures globales s'appliquent à la biosphère avec un effet retard, ce qui signifie que quels que soient les mesures qui seront prises dans les années à venir, une forte hausse se produira du fait des mécanismes de la mondialisation et en particulier du développement des géants chinois et indiens. Ce décalage n'incite pas à l'action et renforce en définitive les processus de déni et de dissonance cognitive. La Chine dont l'environnement est très dégradé et provoque de très graves problèmes de santé publique ne réduira pas sa production de charbon avant au moins 2030, seules les usines thermiques les plus polluantes au cœur des villes sont déplacées à la périphérie. Les menaces qui pèsent sur le futur sont déjà là, le système climatique va réagir plus violemment. Aucune mesure entreprise n'aura de conséquence positive avant cinquante ans. La logique tendancielle est très mauvaise, les impacts environnementaux vont se manifester avec davantage de gravité pour amplifier grandement la violence de conflits multifactoriels. Parmi les macro-risques

les plus redoutés susceptibles de produire des situations locales ou globales d'hypervulnérabilité, on citera : fonte (totale possible) de la calotte glaciaire (6 à 7 mètres de hausse du niveau de la mer : les pays les moins avancés qui ne pourront poldériser leur littoral seront menacés de disparition tels le Bangladesh) – fin de la circulation thermohaline du fait des changements de température et de salinité (arrêt des grands courants océaniques régulateurs type Gulf Stream) – libération massive de méthane et d'hydrate de carbone de leurs puits géologiques (milliers de gigatonnes piégés dans des clathrates qui tapissent les fonds océaniques ou dorment sous le permafrost sibérien. Les clathrates sont particulièrement sensibles à la chaleur, les effets induits pourraient être dévastateurs : par exemple, extinction de 95 % du vivant il y a 250 millions d'années suite au réchauffement dû au volcanisme) ...

L'Anthropocène est « l'âge géophysique de l'homme », il va induire progressivement une mise sous tension insupportable des divers cadres et contraintes qui régissent les relations entre états au temps de la mondialisation, qu'ils soient économiques, stratégiques, géopolitiques mais aussi sanitaires, alimentaires et biologiques. La compétition pour l'accès aux ressources, accompagnée de flux migratoires ingérables, va devenir féroce. La multiplication de menaces hybrides pourrait participer d'une véritable guerre mondiale de l'effondrement. La peur et la faim qui se répandront seront de très puissants multiplicateurs de violence cependant que les probabilités de montée aux extrêmes ne cesseront de croître.

*

Il convient désormais de s'intéresser aux causes profondes de la crise écologique et environnementale actuelle, à ses ressorts cachés et aux conséquences qu'elle déploie sur les sociétés humaines. La plus visible de ses dernières a été abordée avec le chapitre sur la Technique et l'avènement de la cybernétique. Très récemment, un basculement d'ordre ontologique s'est produit puisque l'humanité est passée de la « société du risque » (Ulrich Beck) à une société soumise au « dommage transcendantal » (Dominique Bourg). La « société du risque » portait en creux la promesse salvatrice de la Technique, cette dernière semblait à même de désactiver les peurs engendrées par l'ère moderne. Mais la réalisation d'un monde guidé par les technosciences transmue en parallèle le risque en catastrophe et en menace d'effondrement pur et simple. La notion de risque, nous l'avons déjà abordée puisqu'elle est largement connexe à celle d'incertitude, s'accompagnait de la promesse de sa réduction par la technique. Le risque, prévisible et pondérable, a été évacué au profit d'une menace vitale, imprévisible et que l'on pressent irréversible jusqu'à l'effondrement complet. La question, reliée à la procession d'avaries qui nous sont promises, est

celle de la préservation des sociétés humaines ; sur un plan philosophique, on peut parler avec les philosophes grecs de survie de la Cité.

L'espèce humaine est apparue et a réussi à faire lentement société dans un univers dont le mouvement entier et irréfugable est tourné vers l'entropie qui à l'image de l'univers est en constante expansion. Afin de survivre, les sociétés humaines, la Cité, doivent contrer ce phénomène en créant de l'entropie négative. Aussi revient-il à la politique d'instituer et de maintenir des stratégies « néguentropiques ».

La crise écologique actuelle, qui menace selon nombre d'experts jusqu'à la survie même de l'espèce humaine, est à la convergence de plusieurs mouvements de fond qui court sur des siècles voire des millénaires. Elle peut se voir telle l'aboutissement d'une tentative de sauver la Cité, i.e. de sauvegarder la cohésion (parfois très relative puisque restreinte à une oligarchie) des sociétés humaines. Cette nouvelle menace, matérialisée par l'incarnation du spectre d'une ultime montée aux extrêmes, reste à conjurer par une refondation du geste politique par excellence, dont la visée primordiale est d'assurer la longévité de la Cité. Nous verrons in fine que cela pourrait se faire par une sorte de grande transformation. La philosophie politique est née en Grèce de ce souci majeur de perpétuer dans la durée la survie de la Cité. Les œuvres de Platon, d'Aristote et de Thucydide s'y sont attelées avec force. La menace la plus prégnante à l'époque était celle de la *stasis*, la guerre civile tant redoutée et dont la survenue briserait la civilisation hellène. Certes, les philosophes grecs avaient également mis en garde contre cette sorte de cupidité antique, la *pléonexie* qui dégénère en *hubris*. Ces trois maux devaient être bannis pour que la Cité survive. Au demeurant, on ne se fera d'illusion sur la société grecque, patriarcale et souvent esclavagiste, mais qui était surtout marquée par une violence parfois effroyable. Par exemple, le compte rendu que fait Thucydide de l'utilisation ignominieuse des latomies (carrière de la région de Syracuse) où la barbarie des Spartiates vis-à-vis des guerriers athéniens vaincus en dit long sur la barbarie de l'époque. Cette violence parfois sans limite hantait l'univers mental des Grecs puis des Romains. Les injonctions comminatoires contre la *stasis* et l'*hubris*, d'Héraclite et Parménide jusqu'à Aristote doivent se comprendre à l'aune de la brutalité barbare de l'Antiquité.

Sur un plan mythologique, les auteurs grecs ont symbolisé cet équilibre de la survie au travers du mythe des Érinyes, les filles de la déesse de la nuit, Nyx, qui sont Némésis et Éris. Éris, déesse de la discorde et de la folie, et Némésis, déesse de la mesure qui châtie sans pitié ceux qui s'abandonnent à l'*hubris*. La philosophie politique consiste donc dès sa naissance dans ce jeu dangereux d'équilibriste où il s'agit de ménager et honorer Némésis tout en calmant Éris. L'enchaînement de dynamiques politiques évolutives et parfois originales se comprend dans cette

urgence de prolonger la Cité, parfois au prix de sourdes vicissitudes comme de sacrifices jugés nécessaires.

Deux temps sont à distinguer, en premier lieu la période qui court de l'antiquité au moyen-âge, puis la période moderne qui débute au lendemain des guerres de religion. Au sein de la Grèce du VI^{ème} siècle avant notre ère, nous avons vu que les philosophes ont nommé les écueils qui menacent la société et qu'il convient de conjurer de manière impérative. Ils conçoivent à cette fin un système politique qui prolonge en un sens les systèmes pérennes existants, et qui sera également repris par la suite jusqu'à la Renaissance. Celui-ci se fondait sur la consommation des richesses excédentaires qui devait laisser la Cité à bonne distance d'Éris et de Némésis. En refusant l'excédent, il était théoriquement très difficile de constituer une accumulation de richesses, quelles qu'elles soient, susceptibles de laisser sourdre un sentiment d'hubris. Dans le même temps, il s'agissait de contenir en parallèle la stasis, donc il fallait tout de même que le niveau de richesse soit suffisant en vue d'y parvenir.

Avant cette Cité classique issue du monde grec, il existait une forme précurseur avec la Cité primaire qui basait sa survie sur le sacrifice. On fait ici un lien avec ce qui a été écrit précédemment, le recours au sacrifice, réel mais aussi symbolique, apparaît prépondérant. En effet, il est indispensable d'empêcher l'accumulation des rivalités mimétiques que Clausewitz théorise dans le domaine guerrier par la notion d'action réciproque. Ce mimétisme démultiplié est porteur de tensions exacerbées qui menacent d'effondrement les sociétés sous le coup de guerres civiles ou d'éclatements. Ainsi, depuis les sociétés primitives jusqu'au monde judéo-chrétien, la régulation sacrificielle verrouille-t-elle les désirs mimétiques et par là-même éloigne-t-elle le spectre de la stasis. René Girard soutient que ce mécanisme voué à la désactivation du mimétisme se situe à la base du religieux.

Mais rapidement, l'essor du christianisme modifie la donne et introduit une subversion de la société sacrificielle (que les sacrifices soient réels ou implicites). L'atavisme des vieilles peurs archaïques n'est désormais plus tempéré comme jadis par l'exutoire sacrificiel dont la mise à jour par le christianisme a rompu le « charme ». Le mécanisme sacrificiel fonctionnait tant que la victime émissaire était vue comme un support de transfert de la violence. La bonne conscience sans faille des « lyncheurs » vis-à-vis du bouc-émissaire constitue le socle du processus sacrificiel. Mais la Passion du Christ dévoile la réalité de ce mécanisme qui met à mort un « innocent » et, dès lors, la puissance régulatrice de la violence cesse d'opérer et sa vertu collective et transcendante s'évanouit. Néanmoins et en poursuivant selon le même programme de consommation de l'excédent, la Cité déploie d'autres exutoires à la rivalité mimétique.

D'une part, la stratégie initiale grecque va passer par un processus de domestication du thumos dont nous avons déjà parlé. Il réapparaîtra dans le transcendantalisme freudien sous le vocable de surmoi.

Le thumos est ambivalent, il résulte d'une genèse sociale dès la plus tendre enfance. Il fournit une sorte d'aiguillage entre les passions et le logos. Selon son orientation, on comprend qu'il influera grandement soit dans le sens d'une dilection à la tempérance, soit dans une prédisposition à la violence. Il s'agissait pour les philosophes grecs de canaliser les ardeurs mauvaises en les détournant vers une finalité en adéquation avec l'intérêt de la Cité. L'héroïsme, dont Clausewitz pointe la disparition, était typiquement conçu comme un mécanisme consumatoire, une réduction bénéfique de la violence. Hegel théoriserait également le rôle majeur du sacrifice au profit de la nation qui permet de lui appartenir pleinement.

D'autre part, la consommation de l'excédent de richesse se réalisera longtemps dans les transferts massifs de richesse au clergé. Mais ce dernier, jugé oisif et loin des idéaux initiaux, sera la cible d'une dissidence qui va bouleverser en profondeur le cours des choses. Le christianisme d'obédience protestante dénoncera ce second exutoire de la violence. Les cathédrales et les commandes artistiques qui emploient une large part des ressources excédentaires sont alors spécifiquement visées. Ces querelles doublées de différents plus profondément théologiques vont se déchaîner pour aboutir aux terribles guerres civiles confessionnelles qui vont ravager le continent européen au XVI^{ème} siècle. De fait, il faudra réinventer une politique de survie de la Cité. Cette entrée dans la modernité va se réaliser selon un renversement radical puisque, à la consommation des richesses, va succéder un système basé sur la production et la consommation. Il s'agira de conjurer la rareté des richesses qui a conduit à la stasis. Mais ce faisant, en optant pour un système économique capitaliste de type mandevilien, i.e. porté par l'exploitation des passions mais aussi des vices, les conséquences néfastes vont se propager à l'ensemble des champs de la société jusqu'à menacer de modifier l'homme lui-même (psychologiquement, puis physiquement, par adjonction ou par remplacement). En termes d'archétype ou d'idéal-type recherché, on peut avancer que le modèle augustinien « d'homme de Dieu » va dériver vers celui « d'homme du diable » mandevilien.

A ce stade, et pour clarifier cet enchaînement consommation-consommation, il faut faire appel au philosophe Georges Bataille. En quelque sorte, il raisonne en termes de configuration de flux énergétiques pour expliquer les choix initiaux entrepris afin de faire durer les sociétés humaines et ainsi entretenir la longévité de la Cité. Georges Bataille considère que l'énergie, peu importe son origine, peut se concevoir en tant que « paradigme unificateur » à la fois des divers cycles de la biosphère mais aussi de toutes les affaires humaines. Ainsi serait-elle la notion explicative par excellence. Mais toute l'originalité de sa pensée repose sur le fait qu'il élabore les rapports

énergétiques en termes de ressources excédantes et non comme une question de gestion de la rareté. A l'opposé, nos systèmes économiques sont édifiés sur l'extraction ininterrompue de ressources, sans se poser la question de leur raréfaction et de leur disparition. Bataille oppose le concept de seuil dans l'utilisation de l'énergie. Jusqu'à l'atteinte de ce seuil, l'énergie est accumulée, puis au-delà, il convient de s'en débarrasser par un procédé de dilapidation ou de consommation comme énoncé supra. Bataille formalise en quelque sorte le seuil critique qui permet de conjurer conjointement la stasis et l'hubris. Et il pointe la dérive de notre société actuelle en reformulant l'anathème lancé par les philosophes grecs contre l'excès pléonèxe à l'origine des politiques d'accumulation. Cette surabondance conduisant à l'hubris doit être combattue en développant les stratégies de consommation précitées.

*

Dans *Achever Clausewitz*, Girard montrait, comme le présentait le stratège prussien, que la politique, désarçonnée et impuissante, court aujourd'hui derrière la violence. Les soubresauts qui agitent notre monde laissent accroire que les conditions d'une montée fatale aux extrêmes sont réunies et ne pourront que très difficilement être conjurées. Il pointait deux menaces qui annonçaient une possible apocalypse : le terrorisme islamiste à l'ère technologique et la crise climatique. Cette dernière, nous l'avons vu, ne peut à terme que conduire à la stasis cependant que les mesures palliatives, le solutionnisme technologique en ambiance ultralibérale, ne pourront que réveiller Némésis. La conjonction de l'épuisement des ressources en contexte de crise climatique, de la déréliction du système économique capitaliste et de la crise de la complexité forment un « soliton » qui semble concourir à notre perte. Pourtant, certains, tel Paul Jorion, qui sans l'approuver pour autant, voient dans l'avènement de la société cybernétique que nous avons évoquée, ni plus ni moins qu'une actualisation de la ruse de la raison. Derrière les concepts parfois nébuleux de transhumanisme et de post-humanisme, une pensée évolutionniste se déploie dont la seule finalité serait la survie de l'intelligence sous sa forme actuelle, ou sous une forme synthétique (robot + IA) voire une symbiose des deux (cyborg). La survie se faisant sur la planète nourricière, ou à long terme, ailleurs dans l'espace. Pour nombre de technoprophètes, la résolution du paradoxe de Fermi (pourquoi sommes-nous seuls dans l'univers?), déjà abordé avec le terrorisme apocalyptique, les encourage dans cette option qui fait néanmoins fi de la survie de la majeure partie de l'humanité. Parmi l'infinité de solutions proposées, il en existe deux (forcément très largement anthropocentriques...) largement acceptées. La première, d'ordre sociologique et anthropologique, énonce qu'une société qui atteint un certain degré de complexité s'autodétruit, cela expliquerait pourquoi aucune civilisation extraterrestre ne s'est encore manifesté (à part dans la

culture populaire). La seconde, davantage connectée à la science cosmologique (mais aussi en partie au dessein intelligent), prétend (théorie des cordes, théorie des mondes multiples) qu'il existe une infinité d'univers, et que compte tenu de la probabilité extrêmement faible de notre survenue, notre univers est spécifiquement conçu pour nous accueillir (principe anthropique fort). Et donc, il n'y a pas de raison de ne pas partir l'explorer et pourquoi pas le coloniser puisque c'est le nôtre. Dans la mouvance de Ray Kurzweil, Andrew Marshall, Elon Musk et de leurs épigones, la course de vitesse est engagée puisqu'il faudrait que la conquête des étoiles soit suffisamment engagée avant que dans le même temps la Terre ne devienne inhabitable. Pour certains d'entre eux, il est clair que ce sera au descendant synthétique de l'homme d'œuvrer à cette tâche prométhéenne. Il va également de soi que les notions qui relèvent du champ humaniste tel qu'accepté aujourd'hui sont totalement évacuées de ce mouvement.

Les rapides avancées technologiques promeuvent de nouvelles idéologies dont les contours restent flous même pour nombre de ceux qui s'en réclament et s'en considèrent les dépositaires. Ils ne saisissent pas complètement le vaste mouvement de fond qui transforme le monde mais ils s'en font les adorateurs zélés. Parmi les avatars les plus répandus de cette techno-religion, le transhumanisme et le post-humanisme comptent le plus d'adeptes. Le premier se concentre sur l'amélioration des capacités humaines par l'entremise des diverses technologies et des sciences biomédicales. Le second se concentre lui sur le prochain maillon de l'évolution, mais en s'insérant dans le sillage de la cybernétique et de ses diverses émanations : l'informatique, la robotique et l'intelligence artificielle. En quelque sorte, le transhumain cheminerait de l'humain vers le post-humain. Si cette extrapolation peut paraître grossière, il n'en reste pas moins que ces deux concepts entérinent de fait un processus engagé de dépassement de l'homo sapiens tel qu'il est depuis plusieurs millénaires. La seule évolution majeure (mais de taille puisque d'elle tout découle) concerne l'apparition de l'homo sapiens dit de Cro-Magnon qui, telle Athéna qui sort casqué de la cuisse de Jupiter (qui au passage a ingéré sa mère, Métis), profite dès son apparition 'saut quantique) de l'allongement de la crête neurale qui permet la création du néocortex. Les finalités divergent puisque, selon les technologies envisagées, les uns travaillent sur le concept d'humain génétiquement modifiés et reprogrammés pour vivre un (ou des) millénaire(s), d'autres conçoivent à terme des cyborgs. Quant aux derniers, ils envisagent purement et simplement l'avènement d'une intelligence synthétique mêlant les avancées en termes de robotique et d'intelligence artificielle.

L'homme modifie son environnement depuis toujours. Il applique également ses découvertes technoscientifiques aux autres espèces vivantes, il envisage désormais de le faire sur lui-même. Pour les nouveaux prophètes, le vieil humanisme qui avait intégré la révolution copernicienne doit désormais faire de même avec la révolution darwinienne, et bientôt avec la

révolution numérique. Ainsi donc y aurait-il un malentendu transhumaniste qui reposerait sur une distorsion de l'image que nous avons de nous-mêmes. Néanmoins, le transhumanisme a peu à voir en réalité avec les humanismes traditionnels anti-matérialistes. Il ferait plutôt retour vers l'alchimie considérée comme l'œuvre de Satan par les humanistes traditionnels. Aussi le passage de l'humanisme au transhumanisme peut-il difficilement apparaître telle une simple mise à jour de l'homme mais bien plutôt comme un changement de paradigme. Les adversaires du transhumanisme dénoncent ce qu'il considère comme la transformation de l'humanisme en son envers maléfique. Pourtant, les tenants du trans/post-humanisme font valoir crânement leurs arguments face aux bioconservateurs.

Il existe une opposition entre la conception d'une évolution continue de la technique et une conception qui met face à face le naturel et l'artificiel. Pour les tenants de la première, il n'est qu'illusion de vouloir considérer que les créations de l'homme sont en quelque sorte en dehors du monde, considéré comme naturel. Cet argument paraît recevable, et il est troublant de noter que certains comportements sont dits contre-nature alors qu'ils ne se réalisent pourtant pas en dehors du monde naturel. Dans les faits, un filtre moral vient tamiser ce qui fait partie du domaine naturel de ce qui n'en fait pas partie. Aussi la technologie serait-elle un avatar surnaturel car provenant du génie humain. Au-delà, toute œuvre humaine devrait donc échapper au monde naturel. Pourtant, Hegel considérait lui comme purement naturel le lien descendant de la physique vers la chimie : deux corps physiques indifférents mènent directement aux deux corps chimiques qui s'attirent ou se repoussent. Mais ces corps chimiques engendrent eux-mêmes le biologique car ils permettent l'apparition de la vie organique. Donc, la physique engendre la chimie qui elle-même engendre la biologie selon un mécanisme naturel. Avec l'homme, la biologie a engendré la technologie et toutes les nouveautés qui en découlent. Et de la même manière que les processus biologiques peuvent opérer des combinaisons chimiques, ou qu'un processus chimique peut dégrader un corps physique, quelle serait la différence avec l'application de la technologie aux corps biologiques. Cette transition du biologique au technologique est-elle réellement artificielle ?

C'est sur chemin tortueux que se greffe l'hypothèse osée d'une intervention de la ruse de la raison théorisée par Hegel. Nous ne serions finalement que les jouets d'un mouvement souterrain de vaste ampleur dont on ne perçoit pas complètement les contours mais qui se dessine suffisamment pour être formulé. Alors que la capacité de charge de la planète que nous occupons est en passe d'être atteinte, le solutionnisme technologique issu du monde cybernétique et de la convergence NBIC (nanotechnologies/Biotechnologies/Informatique/Sciences cognitives) apporterait un surcroît de longévité à une Cité largement (et tragiquement) recomposée. Mais aussi une promesse d'immortalité. En tout cas, tels sont les interprétations des oracles de certains technoprophètes.

Si l'on regarde les entités ou institutions qui sont derrière les innovations technologiques qui ont permis l'essor de la cybernétique et la convergence NBIC, une tendance lourde se dégage. Ces promoteurs sont américains, mais, dans un phénomène de rattrapage récent, on note que les configurations sont identiques en Chine et en Russie. Il s'agit de la défense américaine, avec ses laboratoires de recherche dédiés et les entreprises du complexe militaro-industriel, tout cela sous l'égide de la DARPA, son département de recherche (une sorte de chef d'orchestre « idéologisé », et l'on perdrait nombre de ses prérogatives à la comparer stricto sensu à la DGA française). Ensuite on trouve la NASA, et enfin, la Silicon Valley dont le rôle est toujours plus prépondérant. On rappellera tout de même que derrière les premières innovations de l'Internet, on trouve l'armée américaine et la DARPA. L'immense machinerie mise en branle par l'action combinée de ces entités a servi la (vaine, Clausewitz avait raison) tentative de réduction de l'incertitude. Mais elle poursuit aujourd'hui d'autres buts et une idéologie sous-jacente commune se dégage.

Sur un plan anthropologique, l'espèce humaine a développé trois caractéristiques fondamentales : elle est sociale, opportuniste (elle est – éventuellement – capable de changer de stratégie face à des obstacles insurmontables – même si certaines civilisations ont disparu d'avoir exploité leur modèle jusqu'à épuisement –) et colonisatrice. Le dernier point est intéressant. L'homme a complètement envahi le territoire sur lequel il pouvait s'installer pour vivre, et il l'a exploité à outrance de sorte que son écosystème est aujourd'hui au bord de l'effondrement. Jusqu'à présent, les sociétés humaines se scindaient pour partir à la conquête de nouvelles terres à coloniser. Il n'en reste plus, et l'Homme n'a aujourd'hui qu'une seule planète à sa disposition. Dès lors, quelles sont les options qui s'offrent à l'homme ?

La voie suivie en Occident pour prolonger la Cité, nonobstant les accidents de l'histoire issus des dérives idéologiques, a consisté en l'exploitation à outrance des ressources naturelles sous l'égide d'un capitalisme d'essence mandevillienne, toujours plus débridé. Ce système s'est construit sur la libération des « passions mauvaises », ce qui a eu pour conséquence une modification progressive de l'économie psychique de l'homme. Ce bouleversement s'est traduit par un véritable renversement de la métaphysique occidentale, menant de la « Cité idéale » à la « Cité perverse » (Dufour). Aujourd'hui, toutes les entreprises visant à démanteler les anciennes hiérarchies et surtout à évacuer la substance structurante de la figure paternelle (que peut revêtir une femme ou une institution) en affectant malicieusement de supprimer la domination masculine, mais aussi le mouvement qui prétend rendre floue les barrières interespèces, tout cela confine à faire de l'homme un simple homo oeconomicus et à imposer l'idée que si tout se vaut, la transition vers le transhumanisme et le post-humanisme n'entrent pas en contradiction avec un quelconque impératif moral.

Il ne s'agit pas de ratiociner sur la postmodernité en ressassant les antiennes éculées sur le mode nostalgique du c'était mieux avant. L'histoire s'est toujours écrite en lettres de sang, la réminiscence d'un éden perdu n'a pas de sens. Mais avec la Renaissance, les Lumières françaises ou allemandes, le positivisme ou les promesses de la modernité, l'attente d'une amélioration constante de la condition humaine s'est ensemencée dans les esprits telle une ritournelle lancinante. Et le retour de bâton, alors que les conditions d'un effondrement civilisationnel s'alignent, ne laisse pas d'entamer l'enthousiasme des plus optimistes.

En sus, les retours de nombreux psychanalystes, dont par exemple le lacanien Jean-Pierre Lebrun, inquiètent puisqu'ils alertent sur l'apparition de facteurs favorables à l'établissement de la barbarie. Par là même, la psychanalyse rentre en conjonction avec d'autres domaines tels la sociologie ou la géopolitique qui parlent d'un processus de dé-civilisation ou d'ensauvagement du monde. Voilà ce qu'il en coûte d'encourager l'homme à s'abandonner aux passions, et le progrès en milieu néolibéral instaure de pernicious avatars : l'autonomie sanctifiée dénie tout respect de l'autre, le sentiment d'appartenance à un groupe avec ses exigences multiples est rejeté. Bernard Mandeville suggérait dans son œuvre programmatique de s'abandonner aux passions et aux ardeurs mauvaises pour le bien de la Cité : « Prends sans vergogne à l'autre ! [...] Instrumentalise-le dans ta jouissance ». Aussi Stirner a-t-il vaincu Lacordaire, et la nouvelle Pythie, le Marché et son sous-jacent idéologique ultralibéral, n'a fait que déverser une liberté tellement individualiste et désinhibée qu'elle autorise les loups à vagabonder dans la bergerie.

Dans *L'abîme se repeuple*, Jaime Semprun pointe la question fondamentale qui se pose en creux lorsqu'il est question de prendre les décisions qui pourraient permettre une inflexion décisive dans la conduite des affaires humaines pour tenter de réduire les périls de l'Anthropocène qui nous accablent : « C'est pourquoi quand le citoyen-écologiste prétend poser la question la plus dérangeante en demandant : « Quel monde allons-nous laisser à nos enfants ? », il évite de poser cette autre question réellement inquiétante : « A quels enfants allons-nous laisser le monde ? » ».

La globalisation se comprend, en termes d'actions réciproques, comme l'extension progressive à l'ensemble de l'humanité de la guerre mimétique. Du point de vue de l'humanisme traditionnel, nous assistons à une expérience de déshumanisation acceptée bon gré mal gré par les hommes dont le résultat le plus terrifiant est peut être « leur progéniture, parce que c'est celui qui en somme ratifie tous les autres » (Semprun).

Si la Cité a opté pour un processus néguentropique de combat contre la rareté, celui-ci a engendré un biais formidable : l'exploitation outrancière du monde a créé plus de richesses que jamais auparavant mais éminemment mal réparties et au prix de la destruction progressive de la biosphère, jusqu'à la menace de son effondrement. Et tout cela ne peut finir qu'en barbarie. Cette dernière charrie son cortège de violence qui ne manquera d'être amplifiée par la dégradation

progressive de l'environnement et l'explosion programmée d'un système économique autonome qui ne produit que de l'anomie. Et avec le spectre de l'effondrement, la montée du ressentiment, devant l'inégalité criante de l'accès aux ressources, se combine avec le retour de la passion la plus inflammable, la peur qui va encore davantage requérir son tribut de malheurs. La guerre a longtemps pu se concevoir comme contention de la violence, mais la guerre et la violence se sont dissoutes et se sont diffusées partout, par le traitement somatique de toutes les questions humaines.

C'est dans de ce contexte que se diffuse l'idéologie cybernétique en tant principe radical de remédiation écologique. La ruse de la raison (peut-on encore dire hégélienne au point où nous en sommes?) semble s'actualiser dans le post-humanisme et s'accompagne d'un discours qui promeut une fuite en avant volontariste. La question majeure à ce stade pourrait se poser ainsi, que faisons-nous réellement pour faire face à ces changements annoncés d'ampleur inégalée ? A ce stade, pas grand-chose.

La raison trinitaire est donc en passe d'être subjuguée par son avatar binaire. La raison trinitaire s'est lentement constituée dans l'histoire humaine. Tous domaines du savoir en portent la trace dans leur propre histoire (écriture et linguistique au premier chef, anthropologie, psychanalyse, philosophie, mathématiques... et bien sûr théologie). Mais en Grèce, il y a plus de deux mille cinq cents années de cela, les philosophes de la raison ont entamé un combat en voulant substituer à la trinité la raison binaire. Il s'agissait pour les grecs déjà de régir le monde sur un mode rationnel, et cela bien avant les Américains qui d'une certaine façon en sont les héritiers plus que tout autre. Ceux-là mêmes qui ont par ailleurs tenté de conjurer les périls portés symboliquement par Éris et Némésis. Cette lutte tellement déterminante pour l'avenir est en passe d'être gagnée par la binarité. L'humanité est en passe de se soumettre corps et âme à la binarité sans qu'un quelconque débat sur les conséquences ait pu émerger. La grande affaire constitutive de leur différence n'est pas à proprement parler la rationalité et d'appréhension de l'incertitude, mais plus profondément la position face à la mort. Pour l'homme dit trinitaire, la mort est le point géométrique de son ordre symbolique. L'homme binaire ne souhaite réellement qu'une seule chose : l'éradication pure et simple de la mort quel qu'en soit le prix, pour lui et pour les autres. La singularité technologique, ce moment où l'intelligence artificielle est sensée dépasser celle de l'homme, est annoncée comme prochaine. Compte tenu de l'évolution des affaires humaines et de la perception actuelle des problématiques auxquelles l'humanité doit faire face, elle représenterait un jalon primordial de la victoire de la binarité.

Néanmoins, beaucoup doutent de la véracité des ruptures annoncées. Pourtant plusieurs éléments sont à prendre en considération telle, par exemple, la supériorité déjà avérée des IA dans le combat aérien. Mais il existe plus troublant. Les cas se multiplient qui présentent des situations où

les créatures échappent à leurs créateurs. On retiendra le cas récent de deux IA introduites dans les réseaux d'un ministère américain. Distinctes, elles n'étaient pas sensées collaborer. Pourtant elles se mises à échanger des informations, se sont modifiées et ont étendues leurs champs d'actions respectifs à la stupéfaction de leur concepteurs. Déjà dans les années cinquante, à l'aube de la cybernétique, Norbert Wiener faisait remarquer que les machines apprennent beaucoup plus rapidement qu'envisagé initialement et développent des stratégies inattendues qui sidèrent leur concepteurs. Il est évidemment possible d'objecter qu'il paraît a priori inenvisageable aujourd'hui de doter une machine d'un mode de pensée ou d'une conscience. Déjà du simple fait que les mécanismes de cette dernière nous échappent largement. Cependant, des chercheurs américains, dont Benjamin Libet, ont montré que l'on peut décomposer la conscience en deux catégories suivant que l'on considère les actions immédiates ou les actions planifiées. Pour la première catégorie, l'initiative n'est jamais décidée de manière consciente mais bien inconsciente. De fait, la conscience est informée de l'acte a posteriori avec une latence qui a été mesurée et qui s'échelonne de 0,5 à 10 secondes (!). Un mécanisme psychique fait passer l'acte comme issu du libre arbitre de la conscience, mais ceci relève d'une illusion. La conscience n'est pas liée à l'intelligence, il n'est pas nécessaire de la programmer. Pour ce qui concerne les actions planifiées, elles ont déjà gérées par les machines. La question de la conscience n'est donc pas un problème. Il est également possible que les machines soient dotées d'une dynamique d'affects qui les feraient agir à l'identique des humains. Ce qui relève aujourd'hui de l'illusoire est le transfert d'une personnalité humaine complète (mémoire, conscience de soi, inconscient/subconscient spécifiques).

Pour ce qui concerne la question des mécanismes obscurs de la pensée humaine, nous considérons largement que nos raisonnements peuvent être parfois tellement complexes qu'ils sont difficilement déchiffrables et reproductibles. Cette intelligence stupéfiante ne peut se réduire en algorithmes programmables car ils font intervenir divers dispositifs neurophysiologiques indéterminés à ce stade. Pourtant, là aussi, nous nous surestimons peut être, et parmi les spécialistes d'intelligence artificiel les plus renommés, il s'en trouve qui estiment pouvoir doter la machine d'une pensée à l'équivalent de la nôtre. Certains scientifiques, dont Paul Jorion, estiment que l'origine de nos raisonnements pourrait résulter d'un cheminement spécifique au sein du lexique du langage (conçu comme un ensemble de mots) et selon une logique simple. Ainsi la pensée pourrait-elle émerger d'un univers de mots soumis à des contraintes d'auto-organisation. Ce qui pourrait être synthétisé par la problématique suivante : et si les mots suffisaient à penser ? Et si nous étions sur le point de saisir toute la pertinence de la parole biblique issue de la Genèse : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Tout est né par lui, et absolument rien de ce qui existe n'a pris naissance sans lui ».

Il n'est pas insensé de croire que la ruse de la raison agit de manière massive sur les destinées humaines. Hegel, son thuriféraire, écrivait que « dans l'histoire universelle, il résulte des actions des hommes quelque chose d'autre que ce qu'ils ont projeté et atteint, que ce qu'ils savent et veulent immédiatement. Ils réalisent leurs intérêts, mais il se produit en même temps quelque autre chose qui est cachée, dont leur conscience ne se rendait pas compte et qui n'entraîne pas dans leurs vues ». Dans le même ordre d'idée, Arthur Koestler disait que les hommes sont de grands somnambules. Stanilaw Ulam, père avec Edward Teller de la bombe H, et qui a inventé le concept de singularité technologique (issu des mathématiques), disait que nous allions déléguer à la machine toutes les innovations futures. Lorsque nous aurons automatisé les IA, la boucle de rétroaction se refermera inexorablement et ces systèmes concevront seuls d'autres systèmes « encore meilleurs » - l'autonomie complète de la rationalité, le vieux rêve grec. A l'humain désincarné succéderait la raison binaire incarnée -. On ne peut s'empêcher d'y voir un élan le pire.

Au moment d'achever ce voyage qui nous a mené des sociétés primitives sacrificielles aux ultimes avancées technoscientifiques, nous faisons un ultime retour vers Clausewitz. Les outils clausewitziens et certains concepts exhibés par Girard du sein de *De la guerre* ont fourni le canevas exploratoire nécessaire à cette entreprise. Mais la filiation de Clausewitz dans la grande pensée allemande mérite un approfondissement. Elle court de Kant à Heidegger en passant par Hegel, Nietzsche et Jünger. Contemporain de Hegel, on sait que Heidegger a suivi à Berlin les cours du très kantien Kiesewitter qui l'a initié aux Lumières blanches allemandes. Si sa méthode de raisonnement doit beaucoup à Montesquieu, la pensée de Clausewitz s'inscrit très largement dans l'orbite de l'Aufklärung que Foucault définissait comme « l'âge de la critique qui ouvre sur l'ère de la modernité ». De fait, le questionnement, la critique et la finalité kantienne sont des concepts au premier chef opératoires chez le Prussien. Ensuite, on retrouve un point commun d'importance qui rassemble Clausewitz et Nietzsche : le rôle central de la volonté, « l'impérieuse grandeur de la volonté au centre de l'art militaire ». La violence contenue en creux dans leurs écrits, l'annonce de l'apocalypse des guerres mondiales les rapprochent également. Il y a encore davantage de points communs avec Ernest Jünger puisqu'il est facile de tracer un parallèle entre leurs vies respectives, leurs attitudes et leurs points d'intérêt. Ancrés dans la réalité, ils construisent leurs théories en s'attachant toujours à tenir compte de la complexité du réel.

Ce double mimétique de Clausewitz qu'est Jünger aura une influence prépondérante dans le questionnement de Heidegger sur la Technique : son apparition, son sens et ses dangers en particulier avec son livre *Der Arbeiter*. La fécondation croisée de Heidegger par Nietzsche et Jünger conduira l'auteur d'Être et temps à formaliser l'achèvement de la métaphysique dans l'avènement de l'essence de la technique. Ainsi la pensée clausewitzienne irrigue-t-elle la pensée allemande

puisque l'impérieuse volonté qui pour Clausewitz guide l'humanité et structure et innerve toute l'œuvre de Nietzsche par le concept directement dérivé de « volonté de puissance ». Et cette dernière s'incarne chez Jünger dans le mouvement de mobilisation économique totale. De ce mouvement Heidegger écrira qu'il rend possible « une expérience de l'étant comme volonté de puissance à la lumière du projet nietzschéen ». De cet avènement de la Technique et de son sous-jacent de mobilisation totale des forces productives jaillit le nihilisme contemporain qui s'incarne aujourd'hui dans le terrorisme islamique. Mais Heidegger délivre un message d'espoir, le nihilisme n'est qu'une apparence car « l'assombrissement du monde n'atteint jamais la lumière de l'être ».

Selon Heidegger, le concept central de volonté, exploité initialement par Clausewitz, induit dans sa forme moderne l'explosion de la Technique qui donne naissance à la société cybernétique. Et avec cette dernière s'achève l'ère de la métaphysique occidentale. Mais cette nuit du monde peut se révéler en épiphanie puisque pour Heidegger, la prise de conscience de l'essence de la Technique libère l'homme, « pris dans un élan libérateur ». « Seule la pensée peut voir l'Être là où il est le plus caché et le plus oublié, dans l'essence même de la Technique ». Nul doute que Heidegger délivre là un message optimiste, encre faut-il en tenir compte, et comprendre quoi en faire quand il pose la question : « Voyons-nous l'éclair de l'Être dans l'essence de la Technique ? ».

Dans sa conférence d'Athènes du quatre avril soixante-sept, Martin Heidegger aborde la question de la cybernétique. Il dit en substance que, plus importante que la science, neutre, la méthode scientifique impose sa volonté de puissance idéologisée. Son ultime possibilité s'appelle la cybernétique, dont la racine grecque signifie : celui qui tient les commandes. Et le monde cybernétique qui se met en place est celui qui abolit la différence entre les machines et les êtres vivants. La subversion du monde de l'animé, subsumé par la Technique, l'unifie avec celui de l'inanimé. Ce nouveau monde doit être soumis à la maîtrise rationnelle, au calcul universel, ramené à un enchaînement de 0 et de 1. Mais l'homme ne se livre pas si facilement, il « fait encore fonction, dans le domaine de la science universelle, de 'facteur de perturbation' ». Nous aurons été prévenus.

Pour terminer sur une note positive, nous rappelons que dans *Chemins qui ne mènent nul part*, Heidegger posait une question lancinante à partir de mots du poète Hölderlin qu'il révérait : « Pourquoi des poètes en temps de détresse ? ». Tout simplement parce que seuls eux permettent de comprendre et de saisir les choses fondamentales comme l'espérance : « La lumière luit au milieu des ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas saisie » (Saint Jean de Patmos).

ÉPILOGUE

« Notre Europe [...] lancée à la conquête de la totalité est fille de la démesure.
[...] Elle n'exalte qu'une seule chose qui est l'empire futur de la raison.
Elle recule dans sa folie les limites éternelles et, à l'instant, d'obscures Érinyes
s'abattent sur elle et la déchirent. Némésis veille, déesse de la mesure, non de la vengeance.
Tous ceux qui dépassent la limite, sont, par elle, impitoyablement châtiés. »
Albert Camus, *L'été*, « L'exil d'Hélène ».

Avec *De la guerre*, Clausewitz a écrit une œuvre paradoxale. Il s'agit d'un livre inachevé que le Prussien avait commençait à renouveler en profondeur avant sa mort. Pourtant, elle nous apparaît comme une œuvre impérissable et intemporelle. Guidée par une méthode philosophique issue de l'Aufklärung, l'approche de Clausewitz était résolument trop moderne pour être pleinement saisie par ses contemporains. Pensant la guerre en tant que phénomène social total, contrainte avec acuité par la complexité du réel, Clausewitz n'a jamais cherché à concevoir une martingale gagnante de l'objet de son étude. En gardant toujours à l'esprit que la guerre était la manifestation de la volonté, il n'a eu de cesse d'essayer de saisir l'essence profonde de la guerre. Ce projet ambitieux et totalisant n'a pas eu l'accueil opératoire qu'il aurait mérité. Car *De la guerre* est souvent cité, parfois lu, mais rarement compris et ses principes, quintessence de la stratégie guerrière, encore plus rarement appliqués. La pertinence du propos ne fait pourtant guère de doute, cela explique que l'œuvre est en quelque sorte condamnée à être redécouverte à échéance régulière. Cela n'enlève rien à sa force, et au contraire, on peut s'attendre à voir émerger des actualisations de l'application pratique de ses principes aux grandes problématiques stratégiques. Pour montrer la pertinence de Clausewitz, nous avons voulu montrer, au prisme girardien, que *De la guerre* n'est pas qu'une œuvre de stratégie militaire mais qu'elle porte en elle, peut être de manière souterraine et inavouée, les fondations d'une œuvre de philosophie politique. Ce qui signifie, par le truchement

de sa puissance d'évocation de la violence par exemple, que le lecteur attentif sera en mesure d'ériger une réflexion pertinente sur la Cité et les périls qui la menace.

*

La méthode employée et poursuivie pour écrire ce document a consisté à isoler quelques outils ou principes, révélateurs de la pensée profonde clausewitzienne : l'action réciproque, le duel et la montée aux extrêmes, la Trinité, l'approche de l'incertitude. L'intuition profonde girardienne est également le lieu géométrique de ce travail : *De la guerre* n'est pas qu'un livre de stratégie et s'il l'est, j'oserais affirmer effrontément dans l'ombre protectrice de René Girard que ce n'est que secondairement. Il s'agit avant tout d'un livre de philosophie politique dont l'idée principale concerne la violence qui insuffle son mouvement à l'histoire, et dont Clausewitz pressent la dangerosité apocalyptique du fait des modifications issues de la modernité qui propose un cadre toujours plus menaçant. René Girard a prétendu achever Clausewitz en décelant l'intelligence cachée de son grand œuvre, son unité profonde révélée dans l'insertion des parties tardives de *De la guerre* et qui lui offrent, de manière souterraine mais dans une obscure clarté, toute sa cohérence. En partant du même postulat que René Girard, nous avons voulu montrer, en rassemblant des éléments parfois différents ou étrangers à la réflexion girardienne, qu'à partir des idées ou des sentiments du Clausewitz tardif, il était possible de fournir une hypothèse explicative des dérives du monde et des dangers qui menacent la survie même de l'humanité. S'il ne s'agit pas de vaticiner, l'évidement de la structure ternaire transcendante et la libération des passions transfigurées en guides de la modernité ont provoqué des répercussions de vaste ampleur. Au-delà des périls terroristes et climatiques, qui font peser une épée de Damoclès toujours davantage menaçante, le bouleversement paradigmatique de la structure psychique de l'homme, confirmé par la prévalence de pathologies et de déviances relevant de la psychiatrie, illustre la montée d'un terrain favorable à l'embrasement de la violence. Parti d'Occident, ce changement précurseur s'impose au monde entier du fait de la mondialisation, même s'il s'accompagne dans le même temps et en réaction du retour des idiosyncrasies (religion, tradition). Mais le succès délétère de la libération des passions est justement dû au fait qu'elle libère des traditions vécues comme un carquant. Bien évidemment, les avatars de la modernité percolent avec des dynamiques différentes selon qu'ils rencontrent des sociétés traditionnelles ou des Républiques plus ou moins résilientes. Désormais, l'ombre funeste d'une montée aux extrêmes dans sa version la plus pure et la plus dangereuse se dévoile. Les solutions apportées depuis des millénaires par la Politique, dans le but de contenir les dérives les plus périlleuses de l'âme humaine, ont abouti à l'éclosion d'une option cybernétique mêlant l'avènement de la Technique et le déchaînement des passions. Ce couple moderne et mortifère tend

à imposer, comme seule option de dépassement de la catastrophe annoncée, les solutions trans et post-humanistes. Devant un changement tellement radical, Antonio Gramsci aurait pu prophétiser, sur la sépulture de l'ancien monde finissant, que les évolutions exposées ici annoncent la crise violente et apocalyptique que Clausewitz présentait et qui irrigue telle une source souterraine son œuvre majeure : « Il y a crise lorsque le vieux ne veut pas mourir et que le neuf ne peut pas naître. Et dans ce clair-obscur surgissent les monstres ».

*

A l'issue du voyage entrepris, la pertinence de Clausewitz ne fait pas de doute. Son étude renouvelée à chaque génération permet de le redécouvrir à l'aune des évolutions de la pensée stratégique, mais aussi sociologique, anthropologique ou philosophique. Mais, c'est avant tout parce que son œuvre est suffisamment dense, complexe et parfois un peu confuse ou difficile à appréhender, qu'elle produit sur son lecteur un effet étonnant. A ce titre, la lecture de *De la guerre* par René Girard marque une rupture profonde. Déjà auparavant, de nombreux intellectuels, qui n'appartenaient pas au cénacle des purs stratèges, avaient questionné l'œuvre majeure du Prussien. Mais aucun n'avait produit une exégèse d'une telle force qu'*Achever Clausewitz*. En définitive, *De la guerre* déverrouille l'imagination et l'intelligence de celui qui le lit, en faisant émerger une pensée encore immergée ou évanescence. Clausewitz, par la médiation de son grand œuvre, est un passeur. Et c'est toute la force des œuvres majeures et intemporelles, elles accouchent la pensée de ceux qui se livrent sans a priori à une lecture attentive. Que *De la guerre* ne se donne pas facilement et que son sens ne se dévoile jamais complètement, voire qu'il paraisse parfois échapper en partie à son auteur ne doit pas étonner. La réflexion posée sur *De la guerre* doit permettre d'extraire de cette œuvre polysémique de nouvelles interprétations ou des réponses imprévues qui ressortiraient d'un processus de sérendipité. Comme l'écrivait Julien Gracq, « Toute œuvre est un palimpseste – et si l'œuvre est réussie, le texte effacé est toujours un texte magique ». Nous avons essayé de montrer ici que *De la guerre*, par-delà ce que Clausewitz souhaitait consciemment formaliser, est un oracle, un médiateur vers les guerres de demain, le monde à venir et ses ténébreuses révolutions. Et qu'à la condition d'en retrouver le sens souterrain, il est possible de raconter le présent et, peut-être, le futur. Certains pourront objecter que le prisme retenu, celui de la lecture girardienne de *De la guerre*, est par trop ténu et s'apparente à la recherche de coquecigrues. Pourtant, il est aisé de répondre en invoquant une image marquante livrée par Honoré de Balzac : « Avez-vous déjà remarqué qu'un morceau de ciel bleu vu entre deux cheminées ou par un soupirail donnait une idée bien plus profonde de l'univers que le vaste panorama vu en haut d'une montagne ».

*

Il y a de cela dix ans, Hervé Couteau-Bégarie, lui-même impressionné par l'interprétation de René Girard, avait écrit que l'étude orientée de Clausewitz devait permettre de comprendre le monde dans lequel nous vivons. Un monde toujours plus violent, mais où la violence s'est transformée et s'est répandue insidieusement dans ses moindres articulations, dans le plus grêle de ses angle-morts. En partant d'une réflexion sur la violence qui accable l'homme, et sur les conditions d'une montée fatale aux extrêmes, nous avons exhibé les mouvements souterrains qui parcourent l'histoire humaine et qui portent en creux, à la fois la menace d'extinction ou de transformation radicale de l'homme, et le péril de l'effondrement de son monde.

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Clausewitz, Carl, *De la guerre*

*

Girard, René, *Achever Clausewitz*, Carnets Nord 2007, Flammarion « Champs essais » 2011

*

Bardiès, Laure, (collectif), *De la guerre ? Clausewitz et la pensée stratégique contemporaine*, Economica 2008

Fiévet, Gil, *A l'écoute de Clausewitz, Penser la stratégie en action*, Addim 1998

Girard, René, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Grasset 1961, Pluriel 2011

Girard, René, *La violence et le sacré*, Grasset 1972, Pluriel 2011

Girard, René, *Le bouc émissaire*, Grasset 1982, Poche 1986

Girard, René, *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Robert Laffont 1999, Poche 2001

Jorion, Paul, *Principe des systèmes intelligents*, Masson 1990, Dunod 1997, Éditions du croquant, 2012 (réédition)

Jorion, Paul, *Comment la vérité et la réalité furent inventées*, Gallimard 2009

Jorion, Paul, *Le dernier qui s'en va éteint la lumière*, Fayard 2016, Pluriel 2017

Jorion, Paul, *Défense et illustration du genre humain*, Fayard 2018

Lafontaine, Céline, *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*, Seuil 2016

Lesourt, Enzo, *Survivre à l'Anthropocène*, Puf, 2018

Dufour, Dany-Robert, *Les Mystères de la trinité*, Bibliothèque des sciences humaines, Gallimard, 1990

Dufour, Dany-Robert, *On achève bien les hommes : de quelques conséquences actuelles et futures de la mort de Dieu*, Denoël, 2005

Dufour, Dany-Robert, *Le Divin marché*, Denoël, 2007, Folio, 2012

Dufour, Dany-Robert, *La Cité perverse*, Denoël, 2009, Folio, 2012

Dufour, Dany-Robert, *Il était une fois le dernier homme*, Denoël, 2012

Dufour, Dany-Robert, *Le Délire occidental et ses effets actuels dans la vie quotidienne : travail, loisir, amour*, Les liens qui libèrent, 2014

Dufour, Dany-Robert, *Pléonexie, Le bord de l'eau*, 2015

Dufour, Dany-Robert, *Mandeville*, Agora, 2017

Millet, Jean-Philippe, *L'absolu technique : Heidegger et la question de la technique*, Kimé 2000

Semprun, Jaime, *L'abîme se repeuple*, ECN 1997

Terestchenko, Michel, *L'ère des ténèbres*, Le bord de l'eau 2015

Zizek, Slavoj, *Violence : six réflexions transversales*, Au diable vauvert 2012

Zizek, Slavoj, *Vivre la fin des temps*, Flammarion 2011